PÉKIN ET LE NORD DE LA CHINE

à partir de :

PÉKIN ET LE NORD DE LA CHINE 1873

par T. CHOUTZÉ

(surnom honorifique de Gabriel DEVÉRIA, 1844-1899)

Revue *Le Tour du Monde*, tomes XXXI et XXXII (1876). 128 pages+100 illustrations de MM. Bassot, Bonnafoux, Catenacci, Clerget, Deroy, Kauffmann, Marie, Moynet, Ronjat, Sorrieu, Taylor et Weber.

Mise en format texte par Pierre Palpant www.chineancienne.fr mai 2011

TABLE DES MATIÈRES

<u>Table des Illustrations</u> — <u>Carte</u>

- I. A l'embouchure du Pei-ho La province du Tchely La barre Sur le Pei-ho Un missionnaire catholique et un marchand de bois chinois Les forts de Takou Les soldats chinois.
- <u>II. –</u> La pagode du Génie de la mer Les jonques Querelles entre matelots
 Les villages Mauvais accueil Un souvenir de 1867 Les concessions américaine et anglaise.
- III. Tien-tsin Les compradors Statistique du commerce de Tien-tsin et de la Chine.
- <u>IV. —</u> L'hôtel consulaire de France M. l'abbé Favier Usages Le vice-roi Li Histoire d'un tambour français.
- V. La rue des Lanternes et la rue des Vieux-Habits Un statuaire L'arrière-rue Le restaurant de l'Harmonie et de l'Amitié Le r'Hoankié Mariages posthumes Les autorités administratives Les magistrats Les bottes en cage Le pâtissier du général de Montauban
- VI. De Tien-tsin à Tong-tcheou Les barques du Pei-ho Les bateliers Le grand canal Impérial Les étoiles diffuses Cinquante contre cinquante Mon patron Comment on se sert des baguettes pour manger Notre jonque.
- VII. La question de l'opium.
- VIII. De Tien-tsin à Tong-tcheou Quatre bourgs La route Le palanquin d'un fonctionnaire Radeaux Lenteur de la navigation Oiseaux du rivage La pagode de Tong-tcheou Débarquement Le pont de Pali-kiao.
- IX. Pékin Ce qu'en dit Marco Polo Les deux villes La population Fortifications Les portes et les rues La porte de Chakao-mène Formalités La porte Hata-mène Entrée de la ville tartare La rue Hata-mène La légation de France.
- X. Je suis d'En-Haut Ce sont les Chinois qui ont en réalité conquis les Mantchoux — A quoi sert leur queue — Comment s'est constituée la population de Pékin.
- XI. Vêtu de briques Le commerce à Pékin Comment on s'y nourrit Les vêtements La coiffure des hommes Les coiffures des femmes chinoises et tartares Comment on se farde Les ongles Les petits pieds Lunettes Étuis à oreilles Parasol Éventail Écran Les coiffures des femmes chinoises et tartares —
- XII. Le prince Kong Le ministère des affaires étrangères Illusions patriotiques des Chinois Les abords de l'hôtel Un enfant terrible de Pékin Véritables sentiments des Chinois sur les « diables » Formalités d'une introduction Le prince Kong Trait de caractère Le pavillon des réceptions diplomatiques Son Excellence Ouène-Siang La journée d'un ministre chinois Ce qu'on dit dans l'hôtel du ministre des affaires étrangères Nature des relations du Japon avec la Chine Procédés diplomatiques de l'Orient Un trait de politique

- japonaise : les îles Lieou-tsieou Instinct d'imitation des Japonais L'École des sciences occidentales M. le docteur Martin Ses travaux Créations importantes L'Inspectorat de la douane Services rendus aux Chinois par cette administration.
- <u>XIII. –</u> L'Observatoire Ses origines Un concours entre les musulmans et les jésuites Le P. Verbiest Les instruments de l'Observatoire Le prince Toune Chronique de Pékin Le mont-de-piété chinois Une vue prise des remparts. Rencontre de gardes. Une partie d'échecs. Invite des joueurs. Le barbier de Pékin.
- <u>XIV.</u> Misères du quartier de l'Observatoire La grande rue de Ha-ta-mène
 Scènes populaires Conversation de deux maçons Explication de l'appareil des photographes Pourquoi les « diables étrangers » recueillent les enfants Un enterrement selon les rites.
- XV. Extrême rareté des audiences accordées par l'empereur de la Chine à des étrangers - Mon guide au palais : comment je le rencontrai ; sa fonction; son histoire; sa mort — La ville interdite — La porte de la Grande Pureté — Les ponts de l'Onde d'Or — Les portes de la Tranquillité Céleste et du Principe — Le temple des Ancêtres — Le temple de Che et Tsi — La ville impériale — Le pavillon de la Splendeur Empourprée — Le pavillon de la Souveraine Concorde — Les génuflexions — Anecdotes — La mosquée des musulmans à bonnets rouges — Collations officielles — Palais de la Concorde Moyenne et de la Concorde Protectrice — Terrasses et galeries — Le trône impérial — Musique — Le conseil de l'Empire — La Porte Fleurie — Les marchands Le Tchouane sine liène – La bibliothèque ; les livres – Le Kiangtzigne-kong — Un festin de sexagénaires — Les fiches de jade blanc — Le Tiao-taé-tiène — La matinée de l'empereur — Habitation de l'impératrice — Le palais de la Méditation — Dot des princesses — Le palais du Printemps Éternel — Les femmes de l'empereur — Divers palais — L'administration — Les eunuques — Leur cimetière.
- <u>XVI.</u> L'empereur régnant Son enfance Son adolescence Un décret des deux impératrices La fiancée de l'empereur Cadeaux de noces Cérémonies Déclaration de la majorité de l'empereur Abus de pâtisseries Réception du corps diplomatique Physionomie et costume de l'empereur.
- <u>XVII.</u> Le palais d'été Visite au palais de Ouang-cheou-chane La pagode des menuisiers Le desservant Notre repas Le bouddhisme Deux chanteurs En route Une pauvre ferme La musique des pigeons Le passage de l'empereur Projet de reconstruction du palais de Yuane-migne-yuane.
- XVIII. La ville chinoise Une station de voitures Petits marchands La consultation des oracles Le pont des Mendiants Bazars Un restaurant : la cuisine du temple du Bonheur céleste Présentation ; formules d'informations Le déjeuner Le service La cuisine en Chine Mets les plus demandés à Pékin La musique.
- XIX. La rue Ta-cha-la-eurl Les enseignes Le célèbre marchand de curiosités Kiu-ho-tcheng Émaux cloisonnés Un acheteur La rue Leao-li-tchang Peintres et bouquinistes La rue du Bœuf Une mosquée L'islamisme à Pékin M. Yang. Sa maison de la rue de la Pie
- XX. Le théâtre chinois à Pékin La troupe de mon ami Cane-sa-eurl La salle de spectacle Le public Une comédie contemporaine.

<u>XXI.</u> — Les religions de la Chine — Le culte civil officiel — Philosophie de Confucius — Visite d'un temple — Laotzé — Le bouddhisme — Son introduction en Chine — Le culte — Sa décadence — Indifférence chinoise — Lois sur les bonzes — La réforme lamaïque — Tsong-kaba — Emprunts au christianisme — Monuments bouddhiques de Pékin — Le grand Lama — Les missions chrétiennes — Le P. Ricci — Dissensions regrettables — Les tombeaux des Pères Jésuites — Le P. Schall — État actuel des missions.



TABLE DES ILLUSTRATIONS



- 1. Fort de Takou (rive gauche).
- 2. Archers chinois.
- 3. Canonniers chinois (nouvel armement).
- 4. Chameau du nord de la Chine.
- 5. Arrivée d'une mitrailleuse : Canonniers chinois.
- 6. Ancien consulat de France.
- 7. Vue prise de l'ancien consulat de France à Tien-tsin : Le Pei-ho et ses deux confluents.
- 8. Paysan des bords du Pei-ho.
- 9. Bourgeois de Tien-tsin.
- 10. Fauconnier.
- 11. Le vice-roi Li.
- 12. Mendiant.
- 13. Les barques du Pei-ho.
- 14. Fumeurs d'opium.
- 15. Palanquin de haut fonctionnaire.
- 16. Piqueur tartare.
- 17. Charrette chinoise.
- 18. Vue générale des fortifications de Pékin.
- 19. Pékin: Intérieur d'un bastion.
- 20. Porte Tciène-mène.
- 21. Porte d'entrée de la légation de France.
- 22. Pékin : Grande rue Hata-mène-ta-kié.
- 23. Rue de la Légation de France.
- 24. Bâtiment Est dans la cour de la légation de France, à Pékin.
- 25. Kiosque dans le jardin de la légation de France, à Pékin.
- 26. Porte de la cour d'honneur de la légation de France.
- 27. Chapelle de la légation de France, à Pékin.
- 28. Mendiants.
- 29. Coréen.
- 30. Tibétain.
- 31. Chinois lettré.
- 32. Mandarin.
- 33. Dames chinoise et tartare.
- 34. Femme tartare.
- 35. Dame tartare de qualité.
- 36. Dame chinoise à sa toilette.
- 37. Chinoise nouvellement mariée.
- 38. Demoiselle chinoise de qualité.
- 39. Le lis doré.
- 40. Le pansage.
- 41. Arc de triomphe ornant le pont jeté sur les lacs du Palais de Pékin.
- 42. Le prince régent de Chine.
- 43. Le Tsong-li-yamène.
- 44. S. Exc. Ouène-Siang.
- 45. Instruments de bronze de l'Observatoire de Pékin.
- 46. Instruments de bronze de l'Observatoire de Pékin.
- 47. Joueurs d'échecs.
- 48. Barbier-coiffeur.
- 49. Brouette chinoise.
- 50. Une rue de Pékin : Un diorama.
- 51. Bonze supérieur d'un couvent bouddhique.
- 52. Employés aux pompes funèbres.
- 53. Boutique de fournitures pour noces et pompes funèbres à Pékin.
- 54. Porte d'une maison de la ville jaune, à Pékin.
- 55. Abords de l'entrée du palais Impérial.

- 56. Lacs et jardins du palais impérial.
- 57. Mosquée dite des musulmans à bonnets rouges.
- 58. Kiosque dans la cour de la mosquée de la rue Nieou-kièj à Pékin.
- 59. Savetier.
- 60. Marchand de sucreries.
- 61. Au marché de la Porte Fleurie orientale : Marchand de fruits ambulant.
- 62. Au marché de la Porte Fleurie orientale : Marchand de pain.
- 63. Marchand de jouets ambulant.
- 64. Mendiant.
- 65. Entrée du cimetière des eunuques.
- 66. Chapelle du couvent dans le cimetière des eunuques.
- 67. Réception du corps diplomatique par l'empereur de Chine, le 29 juin 1873.
- 68. La colline et le lac de Ouane-cheou-chane.
- 69. Le pavillon des Pique-niques et la colline des Sources de jade.
- 70. Ouane-cheou-chane (côté sud).
- 71. Ouane-cheou-chane (côté nord).
- 72. Le pont de marbre de dix-sept arches.
- 73. Le Pont bossu.
- 74. Kiosque dans les jardins de Ouane-cheou-chane (côté ouest).
- 75. Le Temple de bronze.
- 76. Pagode indienne au sommet de Ouane-cheou-chane.
- 77. Tour d'un monument funéraire.
- 78. Tour de faïence émaillée.
- 79. Tour funéraire à la mémoire d'un bonze.
- 80. Vue d'un des bâtiments de style italien du palais de Yuane-mîgne-yuane.
- 81. Le pont des Mendiants, dans la ville chinoise.
- 82. Groupe de musiciens.
- 83. Mendiants aveugles.
- 84. Vases de porcelaine.
- 85. Atelier d'émailleurs en cloisonné.
- 86. Jardin chinois.
- 87. Partie d'habitation d'une famille aisée.
- 88. Tragédiens pékinois.
- 89. Pédicure ambulante.
- 90. Autel du temple du Ciel.
- 91. Entrée du temple de Confucius.
- 92. Tablette dans le temple de Confucius.
- 93. Entrée du temple de la Lune.
- 94. Grande Muraille, à Tcha-tao.
- 95. Sthoupa indien.
- 96. Dans le grand couvent des lamas.
- 97. Le grand Lama, à Pékin.
- 98. Bonzes ou prêtres bouddhistes du culte indien.
- 99. Sépultures des jésuites, à Pékin : Tombes du P. Ricci et du P. Schall.
- 100. Chapelle épiscopale de Pékin.



[I]

A l'embouchure du Pei-ho — La province du Tchely — La barre — Sur le Pei-ho — Un missionnaire catholique et un marchand de bois chinois — Les forts de Takou — Les soldats chinois.

@

3 juillet 1873. — $_{\rm p.305}$ « Qui a vécu à Pékin veut y retourner. » Peutêtre est-ce là une exagération ; aussi dirai-je simplement qu'après avoir fait un long séjour dans la capitale de la Chine, j'ai désiré la revoir et dire un dernier adieu à la « Kambalu » de Marco Polo.

Ceci peut suffire à expliquer ma présence à bord du steamer américain *Sinnon-tzing*, mouillé, à neuf heures du soir, le 3 juillet 1873, dans le golfe du Petchely, en vue de l'île de Cha-lui-tiène, dont nous apercevons le phare au sud.

Nous ne sommes qu'à une heure de l'embouchure du Pei-ho et à un mille de la barre, qu'on ne peut franchir qu'à marée haute. Notre pilote est déjà à bord ; il ne nous reste plus qu'à terminer le mieux possible notre soirée, en attendant la marée et le point du jour. Le brave capitaine P... a bien voulu, vu le grand nombre des passagers, me céder la moitié de sa cabine. Il s'installe près de ma couchette, se disposant à faire « patiences » sur « patiences », après m'avoir mis sous les yeux une brochure toute nouvelle (pour moi exotique) et dont j'ai pu apprécier la consciencieuse exactitude et la très haute valeur : je veux parler d'une savante étude dont le docteur G. Morache est l'auteur 1.

Pendant que le capitaine P... bat ses cartes avant de gagner le canapé qui l'attend, voici ce que je lis sur la province du Tchely, où nous débarquerons demain, et sur le golfe du même nom, dont les flots nous bercent sous le voile d'une nuit dissimulant leur fange :

quatre ans qu'il a fait parmi nous avec sa famille. T. Choutzé.

.

¹ Pékin et ses habitants, Baillière et fils, rue Hautefeuille, Paris, 1869. Je me tiens pour heureux de saisir cette occasion de rendre hommage au mérite du docteur Morache et de témoigner des bons souvenirs que nous a laissés le séjour de

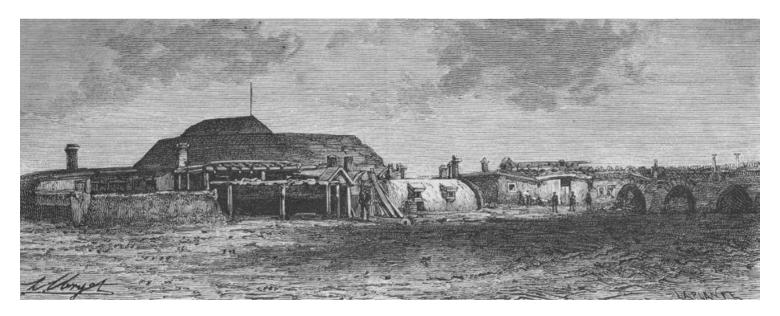
« La province de Tchely, dans laquelle est située la capitale politique de l'empire chinois, fait partie du groupe nord des dix-huit provinces de l'empire, et son nom, en traduction littérale : « règle directe », doit indiquer que de son sein part l'impulsion gouvernementale qui conduit une masse de deux ou trois cents millions d'hommes.

Le Tchely forme au nord-est de la Chine un grand quadrilatère irrégulier, situé entre les cent-dixième et cent-dix-septième degrés de longitude est et les trente-septième et quarante et unième degrés de latitude nord, qui envoie une pointe de soixante kilomètres de large jusqu'au trente et unième degré de latitude nord. Sa surface peut être évaluée à quinze millions d'hectares d'après les triangulations faites par les jésuites au dix-septième siècle ; sa population serait de vingt millions d'habitants en nombre rond, p.306 ce qui lui constitue une densité analogue à celle de la Belgique.

Deux massifs montagneux l'encadrent ; ce sont : au nord et au nord-ouest, les premiers échelons du grand plateau de l'Asie centrale, qui envoient des ramifications jusqu'à Pékin ; au sud et au sud-ouest, quelques petites montagnes qui la séparent du bassin du Hoang-ho, ou fleuve Jaune.

Ainsi entourée, la province du Tchely est une vaste plaine dont la surface, à peine coupée de quelques collines, descend en pente douce vers la mer, qui la baigne à l'est sur une étendue de trois cent vingt kilomètres. On assure qu'elle est de formation récente. La tradition chinoise ne fait pas remonter bien haut le temps où la ville de Tien-tsin était port de mer; maintenant elle est à cinquante kilomètres dans l'intérieur des terres. Ce retrait des eaux doit être attribué aux énormes quantités de vase que déverse dans le golfe du Petchely le fleuve Jaune, le plus limoneux de tous les fleuves du monde.

La province du Tchely ne forme qu'un seul bassin, commun aux divers cours d'eau se rendant à la mer et dont le plus important est le Pei-ho ou fleuve septentrional : celui-ci passe à Tien-tsin, y reçoit deux affluents considérables et va se jeter dans cette partie des mers de Chine qui constitue le golfe du Petchely ; son embouchure, célèbre dans l'histoire contemporaine, est défendue par les forts de Takou qui firent éprouver un cruel échec à l'escadre anglo-française en 1859, et furent enlevés en 1860 par le corps expéditionnaire français débarqué à quelques lieues plus loin vers le nord...



1. Fort de Takou (rive gauche).Dessin de H. Clerget, d'après une photographie du docteur Morache.

J'étais absorbé dans la suite de ma lecture, lorsque le capitaine P... se leva en se frottant les mains, enchanté de ses « réussites » et disposé tout comme moi à laisser le sommeil nous apporter des rêves tout chinois.

4 juillet. — Dès l'aube nous sommes en marche, nous dirigeant vers la barre pour en franchir le chenal, opération toujours délicate malgré les bouées qui en indiquent l'entrée. On tenta, en 1873, de la creuser à l'aide de dragues achetées en France par le gouvernement chinois. On se trompa : leurs godets, au lieu d'être cylindriques, étaient carrés ; la

boue se prenait dans leurs angles, et ces godets, bien conditionnés pour l'enlèvement du gravier, n'étaient d'aucune efficacité sur le fond mou de l'embouchure du Pei-ho. Grâce à cette erreur, l'état de la barre est ce qu'il était il y a quinze ans, sinon pire. Les steamers de cinq à six cents tonneaux peuvent seuls la franchir.

Nous voyons bientôt émerger dans le lointain, au milieu des brumes du matin, les terres plates et noyées de la province impériale, et nous commençons à distinguer les hauts cavaliers des forts du Nord et des forts du Sud de Takou.

Nous mettons le cap au nord sur une balise, dans la direction de laquelle je reconnais le monument funéraire sous lequel reposent nos soldats tués lors de la prise des forts en 1860, ou morts pendant l'occupation, qui dura cinq ans, jusqu'à l'entier payement de l'indemnité de guerre souscrite par la Chine dans le traité dont les ratifications ont été échangées à Pékin le 25 octobre 1860.

Changeant ensuite de direction, nous mettons le cap sur le fort Sud, et nous voici en plein fleuve du Pei-ho, ayant un fort à notre gauche, un autre à notre droite. Bientôt un coude brusque que fait le Pei-ho nous découvre à l'ouest les vestiges du fort qui commandait de front l'entrée du fleuve, celui qu'enleva d'assaut le général Collineau le 24 août 1860. La canonnade de la part des Français dura peu de temps. Dès le début, la garnison voulait s'échapper et aller renforcer celle des deux autres forts moins vigoureusement attaqués. Le général commandant en chef, prévenu de ce fait, fit tirer dans la porte du fort et lança à l'assaut la brigade Collineau. Les Chinois, ne pouvant éviter le combat, tentèrent, mais en vain, de repousser nos troupes. Quand le drapeau français fut hissé sur ce fort, appelé depuis « fort Collineau », ceux du Nord et du Sud demandèrent à capituler. Un haut fonctionnaire tartare, qui se trouvait alors dans le fort Nord dont la poudrière avait sauté, me disait avec beaucoup d'orgueil :

 Nous avions sauté, mes humbles vêtements étaient brûlés,
 j'étais le seul des défenseurs du fort sachant la signification donnée en temps de guerre par les étrangers à un pavillon

blanc. C'est moi qui l'ai fait hisser. Après tout, nous comptions vous voir débarquer sous notre feu comme en 1859 ; au lieu de cela, vous avez atterri à une lieue au nord dans le village de Pei-tang ; vous nous aviez tournés, nous étions d'avance perdus.

fort Collineau, vu son importance, devait disparaître complètement. Le général de Montauban le fit sauter : il n'en reste que quelques monticules de terre qui se trouvent enclavés dans ce qu'on est convenu d'appeler « la concession française de Takou ». C'est un ensemble de vingt-cing à trente lots de terrain bordant la rive gauche du Pei-ho, commençant au-dessus du fort Collineau et s'étendant jusqu'aux abords du fort Nord. De français, cette concession malheureusement n'a que le nom : c'est une bande de terre inculte et basse sur laquelle ne s'élève aucune construction. Chaque lot comprend vingt-cing arpents chinois que nos nationaux peuvent affermer à perpétuité, moyennant une rente annuelle de vingt-cing dollars mexicains, soit environ cent cinquante francs. La plupart des acquéreurs ne voyant rien à faire de ces terrains, renoncèrent à leurs droits, bien à tort suivant moi. La compagnie des Messageries nationales françaises est seule à continuer le payement de la rente de trois lots de terrains qui comprennent juste l'emplacement du fort Collineau. Un jour peut-être les Chinois, comprenant mieux les besoins du progrès, consentiront à l'établissement d'une ligne de chemins de fer entre Takou et Tien-tsin. Dès lors on renoncerait à la difficile navigation du Pei-ho, et les _{p.307} chargements et les déchargements de navires se feraient à Takou, devenu entrepôt.

Sur la rive droite du Pei-ho s'élèvent quelques constructions étrangères : ce sont les maisons de la douane, celles des pilotes, des cabarets pour les matelots, et deux ou trois auberges. Ce groupe de bâtisses est adossé au fort Sud, que gardèrent pendant cinq ans les Anglais, sans se douter qu'une grande quantité de canons avait été précédemment enfouie sous terre, le 24 août 1860, par la garnison chinoise, avant que mon ami dont j'ai parlé plus haut ait fait hisser le

pavillon blanc. Le gouvernement chinois avait-il dépensé des sommes folles pour la construction de ces forts, rendus inutiles par le succès de nos armes ? Je ne le crois pas, et pour excuser mon incrédulité, je citerai l'anecdote suivante.

Un de nos missionnaires catholiques français, en tournée apostolique dans la province du Tchely, reçut la visite d'un certain marchand de bois, homme de bonne mine et paraissant fort à l'aise. Il demandait à se faire chrétien. Le missionnaire, méfiant par expérience et voulant connaître son homme, le reçut à titre de simple néophyte. Le marchand mit un zèle fort édifiant à écouter l'instruction religieuse. Cela dura ainsi trois mois ; mais, un jour, d'un air tant soit peu embarrassé, notre marchand de bois, devenu plus confiant, ouvrit son cœur tout entier :

— Mon Père, dit-il, vous êtes sujet du grand empire de Fa (c'est ainsi qu'on désigne la France : Fa veut dire moyen, ratio). Vous devez être respecté de vos inférieurs, et sur vos autorités vos vertus doivent vous avoir donné une légitime influence ; c'est pour moi aussi évident que le soleil qui éclaire ma gorge et les paroles qui en sortent ; vous devez connaître le consul de France à Tien-tsin ; il jouit, je le sais, de l'amitié de nos plus hauts fonctionnaires. J'ai une petite affaire qui intéresse, bien qu'indirectement, la France ; aussi crois-je devoir vous la soumettre, afin que vous en confiiez le règlement au représentant de votre gouvernement.

Le missionnaire commençait à douter de la ferveur de son néophyte.

— Voici ce dont il s'agit, continue celui-ci. Le généralissime mongol Seng-ko-line-sine, lorsqu'il construisit les forts de Takou en vue de vous recevoir, mit en réquisition tout mon bois ; depuis lors, je n'ai pas touché une sapèque. Si, grâce à l'intervention du consul de France, la valeur m'en était payée, nous verrions comment compter entre nous.

Inutile de dire de quelle manière cette proposition fut reçue ; elle prit le même chemin que son auteur, qui se résigna à rester païen.

En jetant un dernier regard sur les forts de Takou qui disparaissent derrière nous, je tiens à donner un souvenir aux différents officiers français qui se sont succédé pendant les cinq ans de notre occupation dans le commandement du fort Nord, où j'ai toujours trouvé la plus grande et cordiale hospitalité : le commandant Butel, capitaine de frégate, le vicomte de la Tour du Pin, lieutenant de vaisseau, enfin le capitaine Trêve, aujourd'hui capitaine de vaisseau, le même qui s'est si brillamment distingué lors du second siège de Paris. Quelle animation dans ce fort, quand y dominait l'initiative du commandant Trêve! Il fallait faire prendre à nos braves marins le temps en patience ; il les stimulait dans leurs jeux et dans leurs exercices; il forma des compagnies dites des fusiliers du Pei-ho, qu'il nomma plus tard « ses bachibousouks », lorsqu'il les commanda, en 1866, durant notre malheureuse campagne de Corée. Toujours guidés par lui, ses matelots organisèrent un théâtre ; on y joua fort bien, ma foi, entre autres comédies, l'Éducation d'un prince, d'Edmond About ; nos nationaux faisaient dix lieues à cheval pour venir de Tien-tsin assister aux représentations du Théâtre-Français de Takou. Le pavillon triangulaire chinois, au dragon jaune sur fond bleu, dans une bordure dentelée orange, flotte maintenant sur tous ces souvenirs.

Un jour, en août 1865, la frégate française *la Guerrière* mouilla à un mille de la barre de Takou. L'aviso *le Déroulède* jeta l'ancre près du fort Nord. Les couleurs françaises furent retirées après avoir été saluées par l'artillerie chinoise. Un détachement de troupes impériales faisant la haie présenta les armes à la garnison française qui allait s'embarquer. Lorsque l'étendard de la Chine fut hissé, les troupes impériales s'agenouillèrent; leurs généraux et officiers supérieurs, se tournant vers le nord, dans la direction de la sainte Majesté de leur souverain, firent au pied du mât de pavillon la cérémonie du Ko-teou, c'est-à-dire trois agenouillements et neuf prosternements, en frappant neuf fois du front la terre. La canonnière française rendit un salut de trois coups de

canon (la courtoisie chinoise n'allant jamais plus loin), et *le Déroulède* disparut bientôt à l'horizon, emportant à bord de *la Guerrière* le procèsverbal de remise des forts et les derniers représentants de la force à laquelle nous avions dû recourir, pour essayer d'obliger la Chine à sortir d'un isolement systématique qui violait toutes les lois divines et humaines.

Les forts sont maintenant remis à neuf et mieux armés que jamais ; les canons Krupp ont remplacé les canons fondus par les jésuites, à Pékin, au dix-huitième siècle. Les armes ont en partie changé ; mais, malheureusement pour la Chine, ses soldats restent les mêmes. Sans être devenus plus rares, les archers contrastent étrangement avec les soldats armés de fusils à percussion remplaçant avantageusement le vieux mousquet à mèche qui avec l'arc constitue encore l'ancien armement.





2. Archers chinois.Dessin de A. Marie, d'après des photographies de M. Thomson.

[II]

La pagode du Génie de la mer — Les jonques — Querelles entre matelots — Les villages — Mauvais accueil — Un souvenir de 1867 — Les concessions américaine et anglaise.

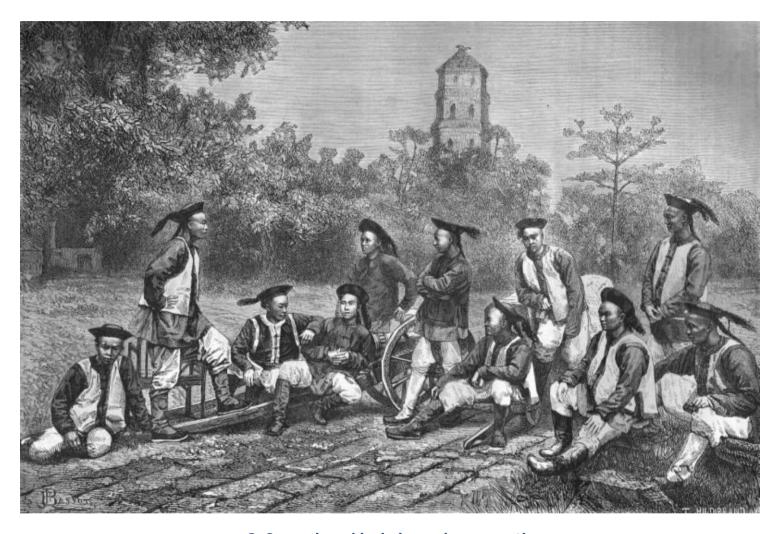
@

Pendant que ma plume fait ces digressions, notre steamer avance toujours. Nous voici à Si-kou, gros $_{\rm p.308}$ village à dix milles de l'embouchure du fleuve. Je reconnais le Haï-cheng-miao, grande pagode du Génie de la mer où les marins chinois vont brûler de l'encens, faire leurs vœux et suspendre leurs ex-voto.

L'empereur décrète parfois des actions de grâces au Haï-cheng, lorsque les convois de céréales apportées par mer ont été favorisés d'un heureux voyage. Un haut fonctionnaire est alors désigné pour aller suspendre dans la pagode, en grande cérémonie, une inscription en caractères d'or, sur une tablette de bois noir revêtue du sceau impérial.

Des « milliers de jonques sont mouillées à Si-kou. Celles de la province du Fo-kien se reconnaissent à leur élégance et à leur légèreté. Celles de la province de Canton rivalisent seules pour la grosseur avec elles. Ces bâtiments jaugent quelquefois neuf cents à mille tonneaux. Plates du fond et sans quille, ces jonques peuvent franchir la barre ; mais elles risquent, si elles tentent de remonter au delà de Si-kou, de manquer d'eau et d'être obligées d'attendre, avant de pouvoir se remettre à flot, des marées extraordinaires.

C'est à Si-kou que réside le vice-consul d'Angleterre de Takou ; il demeure dans la maison de campagne d'un riche propriétaire tien-tsinois. Nous nous arrêtons pour débarquer quelques marchandises, entre autres six mitrailleuses, dont prennent immédiatement livraison des officiers appartenant aux bannières tartares. Ces chefs-d'œuvre de notre civilisation, provenant de l'arsenal militaire chinois de Shanghaï, semblent les étonner vivement ; tout est joujou, « ouan-y-eurl », pour ces grands enfants qu'on appelle, on ne sait trop pourquoi, « les Chinois ».



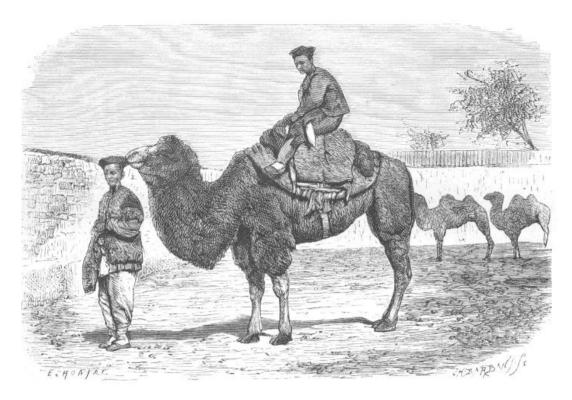
3. Canonniers chinois (nouvel armement).Dessin de F. Bassot, d'après une photographie de M. Thomson.

Afin de prévenir des débarquements frauduleux de marchandises en cours de navigation sur le Pei-ho, entre Si-kou et $_{\rm p.310}$ Tien-tsin, on pose des scellés sur la cale et on installe à bord, pour plus de précaution, un employé anglais et deux employés indigènes de la douane impériale chinoise. Ces messieurs ne nous quitteront qu'à l'arrivée à destination.

C'est à grand'peine que le Sinnan-tzing réussit à sortir de cette agglomération d'immenses jonques qui, malgré les efforts tentés par les consuls étrangers à Tien-tsin et la police des mouillages, laissent tomber leurs énormes grappins de fer là simplement où le vent cesse de souffler. Nous n'avançons que très lentement, précédés d'une embarcation dont l'équipage armé de haches coupe, sans autres formes de procès, les grosses aussières qui s'opposent à notre passage. Les marins chinois nous accablent d'injures : nos matelots ripostent par une grêle de charbon de terre. La pompe aussi est prête à agir. Le peuple à cheveux noirs, Li-mine (comme les Chinois se désignent eux-mêmes), a une peur affreuse de l'humidité dans la chevelure, et cela (paradoxe tout chinois) par crainte de la vermine. La pompe pourrait donc nous délivrer de tout ce vacarme. Mais, sans y avoir recours, nous dépassons enfin les dernières de ces jonques dont les proues et les poupes décorées de monstres fantastiques ne grimacent plus à nos yeux ; nous perdons bientôt de vue leurs bannières multicolores, couvertes d'invocations à la Reine du ciel, de pentacles infernaux ou d'une simple croix, si leur équipage est chrétien.

Jusqu'à Tien-tsin, nous ne verrons plus que l'eau jaune du Pei-ho, et sur les deux rives des fours à briques et quelques villages d'assez mince importance, entourés de plaines stériles (les Chinois disent « imberbes ») tapissées de quelques champs de sorgho, de maïs et de millet. Quant aux arbres, on les compte et seulement autour de quelques cimetières de riches habitants.

Il y a une vingtaine de villages entre Takou et Tien-tsin. Tous sont construits d'un torchis jaunâtre qui semble vouloir renvoyer au Pei-ho le reflet de ses ondes ; la couleur de la terre s'ajoute, en hiver, à cette



4. Chameau du nord de la Chine.Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

monochromie désespérante. En été, comme végétation spontanée, on ne voit qu'une sorte de petite bruyère rougeâtre poussant par petites touffes qu'espacent les efflorescences blanches du natron. Sur la rive gauche, nous passons en revue Sin-ho, Nan-keou, Sinn-tatoua, Langtsine, Tsiang-tchouang-si; ces villages ne bordent pas d'aussi près le fleuve que ceux de la rive droite, plus acore que l'autre; parfois le beaupré de notre steamer menace sérieusement un pan de mur de briques sèches qui n'offrirait pas grande résistance.

Hou-kia-keou, Ko-kou, Kang-kia-tchoang, Tsiène-chouei-kou, Nan-yang, Tsin-tchoang, Tchoang kiang, Kouei-toei, et enfin Pei-tang-kou, à environ vingt milles marins de Tien-tsin, tels sont les noms des villages que nous laissons derrière nous sur la rive droite. Leurs habitants, la plupart nus jusqu'à la ceinture, fument philosophiquement, sur le seuil de leur maison, du tabac de Tartarie dans leurs petites pipes en nous regardant passer; les chiens aboient, les enfants nous injurient de toute la force de leurs poumons, et les villageoises, au costume éclatant, sont loin de nous faire la moindre coquetterie.



5. Arrivée d'une mitrailleuse : Canonniers chinois. Dessin de F. Bassot, d'après une photographie de M. Thomson.

On est plus aimable suivant les circonstances ; je pourrais citer, par exemple, les avances très gracieuses des villageois de Pei-tang-kou, lorsque en 1867 cent mille rebelles, Nien-fei, sous le commandement du prince infernal Jêne-ouang, commettaient des atrocités dans les environs de Tien-tsin. On avait p.310 affaire à la lie des populations des provinces que traverse le fameux grand canal impérial, devenu depuis vingt ans inutile par suite du changement de lit du fleuve Jaune qui l'alimentait. Ces populations de territoires infertiles, ne pouvant plus vivre du batelage du grand canal, s'étaient révoltées et formées en « grandes compagnies ». Un de leurs partis menaçait, le 27 avril 1868, de traverser le Pei-ho à quelques milles de Tien-tsin. Deux canonnières françaises se trouvaient alors dans ce port, le *Lebrethon* et l'*Aspic*. Le surintendant des douanes impériales des ports du Nord supplia le consul de France, au nom de l'humanité et des intérêts commerciaux, d'envoyer une canonnière pour s'opposer au passage de la rivière. Le

Lebrethon ayant à bord un officier chinois de quatrième rang, se mit en devoir, le 1er mai, de descendre le Pei-ho.

Des centaines de cadavres suivaient le courant ; on mouilla, vers quatre heures du soir, à vingt milles de Tien-tsin devant Pei-tang-kou ; à l'approche de la canonnière, des paysans accoururent sur la berge de la rive gauche en se prosternant et poussant des cris de détresse, tandis que sur la rive droite une quarantaine de gens armés portant le costume des soldats impériaux pénétraient dans le village. On alla chercher deux de ces paysans; ils nous supplièrent de ne pas quitter la localité; car, disaient-ils, des bandits, s'annoncant comme impériaux, avaient fait de si horribles boucheries dans le village, qu'on y marchait dans le sang jusqu'à la cheville et qu'ils avaient tenté de tout brûler. Pendant cet interrogatoire qui se passait dans le carré du commandant, nous entendîmes de grands cris et des coups de feu. Puis ce bruit cessa et nous vîmes sortir du village les quelques hommes armés qui venaient d'y entrer. Nos deux paysans nous affirmèrent qu'on venait encore d'avoir affaire à des bandits. On envoya à terre l'officier chinois qui nous accompagnait; il revint bientôt, disant que ces Chinois armés étaient des soldats envoyés par le général Léou, de la ville de Tcheng-ting-fou, pour rassurer les villageois de Pei-tang-kou, et gu'ils avaient déchargé leurs armes en l'air, afin d'intimider les brigands qui pouvaient rôder dans le voisinage.

Ainsi tout ce récit n'était qu'une fable. Le commandant du *Lebrethon* et moi nous mîmes pied à terre. Les habitants, très empressés nous entourèrent et vinrent nous offrir du vin, des pipes. Leurs amabilités étaient d'un primitif que je n'aurais jamais pu croire compatible avec la civilisation chinoise; ils nous répétèrent le conte de leurs deux délégués; mais quand p.312 nous voulûmes voir les cadavres, on nous répondit qu'on les avait enterrés. Nous demandâmes à voir au moins leurs tombes; elles étaient couvertes de hautes herbes, et les coups de feu qu'on venait de tirer avaient eu simplement pour but de faire rebrousser chemin aux soldats du gouvernement dont on craignait les déprédations et contre la protection desquels les habitants nous suppliaient de les protéger.

Qu'ils étaient aimables alors, ces bons villageois de Pei-tang-kou, sous l'influence de la peur ! Aujourd'hui ce n'est plus la même chose : ce sont eux précisément qui mettent le plus d'âpreté à nous crier à tue-tête : « Yang-koneitze, yang-koneitze, Maotze, Maotze », ce qui veut dire : « Diables d'outre-mer et hommes velus ». Encore s'ils ne disaient que cela !

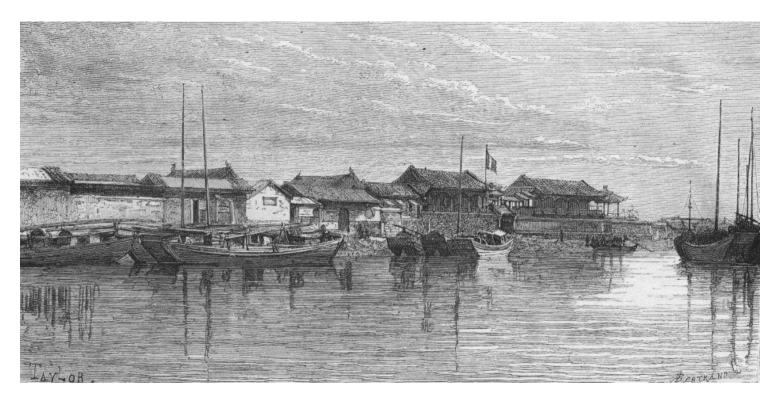
La rapidité de notre marche nous laisse à peine le temps de les entendre : bientôt nous arrivons aux tournants qu'on appelle le *Double-Huit*. Ce sont des coudes très brusques et très rapprochés que forme le Pei-ho ; dix fois sur cent les steamers s'y mettent au plein. Nous ne doublons ces coudes qu'en virant sur des câbles attachés à des piquets fichés sur la berge.

Les silhouettes des maisons étrangères de la concession de Tien-tsin commencent à s'estomper au loin sur notre gauche. Le mur de circonvallation de Tien-tsin nous apparaît et nous rappelle qu'il a été construit contre nous, en 1858, par le prince mongol Seng-kolin-sin, qui ne trouva jamais un nombre suffisant de défenseurs pour le garnir. Un fort sur chaque rive appuie cet immense ouvrage en terre que les Anglais ont surnommé « Seng-kolin-sin's-foly ».

Après avoir dépassé ces forts, nous apercevons devant nous, sur la rive droite, une élégante maison chinoise aux toitures de forme capricieuse : c'est le Leang-kia-yuane, ou jardin de la famille Leang. Cette habitation est occupée par un bureau de douanes maritimes. Audessus sont des champs et un petit village chinois, constituant la concession américaine, derrière laquelle est la concession anglaise couverte de bâtisses européennes.

Sur la rive gauche, ce ne sont que des montagnes de sacs de sel couvrant la rive à perte de vue.

Le *Sinnan-tzing* vient enfin d'accoster au quai de la concession anglaise. Nous nous estimons fort heureux de n'avoir mis que huit heures de Takou à Tien-tsin.



6. Ancien consulat de France.Dessin de Taylor, d'après une photographie du docteur Morache.



[III]

Tien-tsin — Les compradors Statistique du commerce de Tien-tsin et de la Chine.

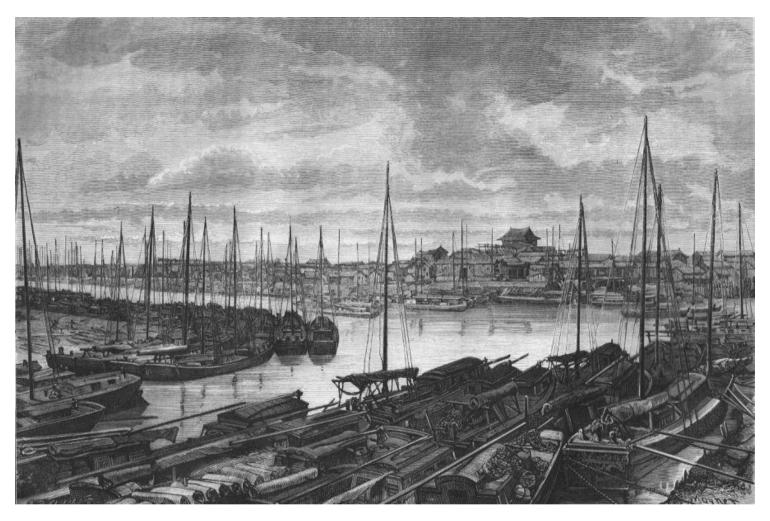


5 juillet. — Le port de Tien-tsin est le véritable grenier d'abondance de la capitale, éloignée seulement de vingt-quatre lieues. La ville, par elle-même, n'est pas très populeuse; mais à ses murailles crénelées, percées d'une porte aux quatre points cardinaux, s'adossent des faubourgs où fourmille une population de neuf cent cinquante mille habitants, que de 1860 à 1862 un régiment anglais et un régiment français surent tenir en respect.

Je ne ferai pas ici une description plus longue du port et de la ville de Tien-tsin, car je n'aurais rien d'important à ajouter à celle qu'en ont donnée dans le *Tour du Monde* M. et Mme de Bourboulon (1859-1862) Je ne puis cependant passer à Tien-tsin sans dire quelques mots de son commerce.

En 1860, le commerce de la Chine était presque tout entier entre les mains de trois grandes maisons étrangères : la maison Dent et Compagnie, la maison $_{\rm p.314}$ Jardine-Matheson, toutes deux anglaises, et la maison américaine Russell et Compagnie, celle-ci ne fonctionnant qu'avec des capitaux chinois. Ces trois grandes maisons avaient leurs comptoirs principaux à Shanghaï et Hongkong, où elles attendaient, ainsi que d'autres raisons sociales, l'ouverture par les nouveaux traités de nombreux ports sur le littoral chinois. Aussitôt qu'elles le purent, elles y installèrent des agences. Les importations d'Europe et d'Amérique se faisaient toujours directement à Shanghaï, port de première main, et de là se répartissaient entre les différents ports de seconde ligne, entre autres Tien-tsin, suivant les besoins de la place. Ce fait doit être attribué à ce que Tien-tsin est inaccessible aux navires de forts tonnages arrivant d'Occident. Les négociants de Tien-tsin ne furent ainsi, durant de longues années, que les commissionnaires des

Chinois pour l'importation, et des maisons qu'ils représentaient pour l'achat des marchandises d'exportation. Ignorant pour la plus grande part la langue chinoise, ces négociants étrangers ont toujours fait usage de compradores (du mot portugais comprar, acheter), sortes de courtiers-commis, parlant un affreux anglais appelé le « Pidgine Inglish », Pidgine pour Business (affaires). Le négociant étranger, trop grand seigneur ou trop ignorant pour faire lui-même ses affaires, envoie son comprador s'informer des prix courants et des besoins de la place, chose des plus faciles, car (la plupart des négociants l'ignorent encore) les grandes maisons chinoises publient journellement le cours des marchandises et le stock de la place. Les compradors, très impunément, en altèrent simplement les chiffres pour se réserver un bénéfice frauduleux en sus du tant pour cent que leur accorde la maison de commerce qu'ils servent. Ils arrivent ainsi à réaliser des bénéfices au moins aussi considérables que ceux de leurs maîtres! Le moindre domestique indigène en a évidemment sa part, et tel négociant qui, possédant la langue chinoise, a voulu s'aboucher directement avec les commercants chinois, n'arrivait à aucun résultat ; le concierge et les domestiques de sa maison éliminaient, à son insu, toute la clientèle. Ce n'est pas tout : les Tien-tsinois, depuis quelques années, se sont demandé pourquoi Shanghaï, étant l'entrepôt de la Chine pour les marchandises étrangères, ils n'iraient pas eux-mêmes s'y approvisionner, afin d'éviter les frais de commission dont se grèvent les marchandises importées par les maisons étrangères à Tien-tsin ; ils commencent à se déplacer, et, il y a deux ans, ils ont créé une compagnie de vapeurs chinois naviguant sous le pavillon de leur pays. Avant longtemps, certainement, comme effet de la progression naturelle de leur raisonnement, les Chinois iront s'approvisionner euxmêmes en Europe et en Amérique. Nous verrons flotter à Marseille le pavillon de commerce chinois, croix de Saint-André jaune sur fond vert. Il est déjà question de missions diplomatiques qui demeureraient d'une manière permanente dans les principales capitales de l'Occident, et de la création de consulats chinois dans nos ports.



7. Vue prise de l'ancien consulat de France à Tien-tsin : Le Pei-ho et ses deux confluents.

Dessin de J. Moynet, d'après une photographie du docteur Morache.

En attendant, il me semble assez utile de donner ici une statistique assez détaillée du commerce de Tien-tsin, qui est celui de Pékin et de toutes les provinces du nord de la Chine.

En 1874, 300 navires étrangers, portant ensemble 149.054 tonnes valant 141.600.000 francs, sont entrés à Tien-tsin, soit 198 steamers avec 120.092 tonnes, et 102 voiliers avec 28.962 tonnes. Ces navires se répartissent ainsi :

187 steamers : 80 américains, 77 anglais, 39 chinois, 1 suédois, 1 russe.

102 voiliers : 44 allemands, 33 anglais, 8 danois, 5 américains, 5 siamois, 4 français, 2 hollandais, 1 suédois.

Ces 300 navires sont sortis emportant 124.910 tonnes de marchandise ne représentant que 15 pour 100 de la valeur de l'importation, soit 22 millions de francs.

L'échange, à Tien-tsin, importation et exportation, se traduit donc par un chiffre de 373.964 tonnes, valant 166.600.000 francs, c'est-à-dire le 14 pour 100 du commerce total de la Chine avec l'étranger, qui s'est élevé, en 1874, pour les quatorze ports chinois ouverts au commerce occidental, à 1 milliard 169 millions de francs.

Ces 163.600.000 francs afférant au port de Tien-tsin se répartissent ainsi : 83.400.000 francs de produits étrangers importés, 58.200.000 francs de produits chinois importés, 9 millions de produits chinois exportés de Tien-tsin pour l'étranger, 13 millions de produits chinois exportés de Tien-tsin pour la consommation des ports chinois.

Les chiffres précédents donnent clairement l'écart qui se produit, non dans la quantité, mais dans la valeur relative des importations et des exportations.

L'exportation, en effet, n'a pour articles principaux que le coton brut, les jujubes noirs et rouges, les cornes de cerf et autres, d'un grand usage dans la médecine chinoise, des fleurs de nénufar sèches, très estimées par les gourmets méridionaux, du tabac de Y-tcheou et de Tartarie, la laine de chameau et de mouton, dont on pourrait faire

un grand commerce si l'on arrivait à la laver sur les lieux pour la débarrasser du suint qui la pourrirait dans le voyage; le thé qui, arrivant du sud, ne fait que passer en transit à Tien-tsin à destination de la frontière russe.

Ces diverses marchandises, représentant une somme de treize millions de francs, sont expédiées dans les ports suivants, que j'ai classés suivant la valeur de ce qu'ils en prennent chacun :

1° Shanghaï; 2° Canton; 3° Hongkong; 4° Foochow; 5° Swatow; 6° Ning-po; 7° Amoy; 8° New-chwang; 9° Hankow; 10° Chefoo.

Les importations, représentant le soixante-quinze pour cent du commerce, se divisent en deux catégories : les produits chinois et les produits étrangers.

Les principaux produits chinois sont : le papier, p.315 dont la plus grande part vient de Swatow ; les pois et fèves de Mantchourie ; on en fait des tourteaux pour l'engrais ; le riz qui, dans le nord revenant trop cher, n'entre pas dans la consommation du peuple, et est remplacé par le millet chez les gens peu aisés; les soieries de Sou-tcheou et Canton; les sucres brun, blanc, candi, venant de Swatow; le tabac préparé : les Chinois y mettent de l'huile pour l'empêcher de se dessécher; les thés de Hankow et Foochow, dont la consommation est à la portée de tous suivant leurs qualités ; une feuille de thé passe par bien des infusions avant de disparaître dans l'estomac d'un mendiant : il a passé d'abord par le maître les domestiques, la maison de thé, le théâtre, l'auberge de ville et le cabaret de campagne ; on le fait sécher au soleil dans des paniers d'osier qu'on ne se donne pas même la peine de dissimuler aux yeux des passants. Il en est de même du thé en briques, destiné aux Mongols, qui le font bouillir dans du lait fermenté de jument ou de chamelle ; il sert en même temps de monnaie dans ce pays. Un cirque français, venant à Pékin à petites journées de Saint-Pétersbourg en 1870, ne recevait guère autre chose comme prix d'entrée de la part des spectateurs mongols. Il eût fallu des maisons pour contenir une telle recette, si on n'avait eu à l'échanger contre des moutons, du lait, du beurre, etc., etc.

Voici, suivant l'importance de leur exportation respective pour Tientsin, la liste des ports chinois : 1° Shanghaï ; 2° Canton ; 3° Hongkong ; 4° Swatow ; 5° Foochow ; 6° Amoy ; 7° Takow ; 8° Chefoo ; 9° Han-kow ; 10° Ning-po ; 11° New-chwang.

Les importations de produits étrangers consistent surtout en cotonnades, lainages, métaux, allumettes chimiques, aiguilles, bois de sandal, bois de sapan, vareck japonais et russe, thé du Japon, vitres, et enfin l'opium.

Les cotonnades et les lainages viennent pour la plus grande part de Manchester, où elles sont fabriquées exprès pour la Chine. Plusieurs tentatives ont été infructueusement faites pour l'importation des cotonnades françaises. Les Anglais et les Américains doivent leur succès aux grands sacrifices qu'ils ont dû faire en changeant les dimensions de leurs métiers, de manière à produire des étoffes se prêtant exactement à l'ampleur des vêtements chinois. Les seules cotonnades grossières pouvant entrer en concurrence sont celles de Corée. Les qualités les plus demandées sont celles que les Anglais appellent T. cloths et shirtings.

Comme métaux, figure en première ligne le cuivre, le métal que les Chinois travaillent le mieux ; le cuivre blanc du Japon est très estimé pour la fabrication des fourneaux de pipe. Le cuivre jaune et le cuivre rouge arrivent maintenant en grande quantité de la province du Yunnane, depuis la répression de la rébellion musulmane, à la suite de laquelle le gouvernement chinois, sous le règne de l'empereur Hien-Foung, avait dû fabriquer des monnaies de fer. C'est de cette époque aussi que date la vente, par le gouvernement chinois, des titres, des grades et des honneurs.

Les Chinois, très maladroits dans le travail du fer, font venir presque tout leur acier de l'étranger. La province du Honan en produit d'une qualité inférieure. — Le fer-blanc tient aussi une place considérable parmi les importations ; les Chinois de Tien-tsin sont fort habiles à en tirer parti ; la ferblanterie n'existe dans le nord de la Chine que depuis 1860.



8. Paysan des bords du Pei-ho.Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

Le nord de la Chine fait une immense consommation d'allumettes chimiques ; c'est Vienne qui en fournit la plus grande quantité.

Les tze-laei-r'ho, feu qui vient tout seul, comme les appellent les Chinois, sont au contraire peu estimées $_{\rm p.316}$ dans le sud de la Chine dont le climat humide leur est défavorable.

Un Chinois sait le nombre d'allumettes que doit contenir une boîte, et ne l'achète jamais avant d'en avoir vérifié le compte ; huit sapèques valent un de nos sous ; on détaille à l'infini cet article dans les rues.

Les aiguilles venant d'Europe sont très estimées dans le Nord. On pourrait, dans toute la Mongolie, payer ses frais de voyage avec des aiguilles ; à Pékin même, lorsque y arrivent les Mongols, en hiver, avec leur beau gibier, j'ai vu donner quelques grosses aiguilles contre un de leurs faisans.

Le bois de sandal est un article d'une grande consommation. Les Chinois en font des montants d'éventail, des boîtes, et confectionnent avec la poudre de ce bois une pâte avec laquelle ils fabriquent des chapelets odorants ; c'est également avec une pâte de ce genre, mais beaucoup plus grossière, qu'ils font ces baguettes parfumées, dites allumettes chinoises, dont on se sert comme d'encens et comme petits cierges dans les pagodes bouddhistes et taoïstes.

Quant au varech, qu'on ne croie pas qu'on n'en fasse provision que pour l'emballage : les Chinois le mangent bouilli ou s'en servent comme condiment dans leurs sauces et leurs bouillons.

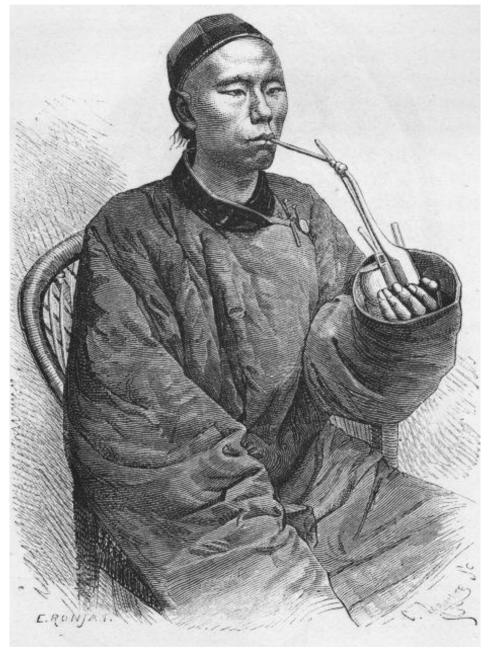
Le thé du Japon, qualité très médiocre de thé en poudre, ne peut lutter que par l'infériorité de son prix avec les thés chinois communs.

Les vitres, malgré la modicité de leur prix de revient dans le Nord, sont considérées comme objets de luxe ; les fenêtres chinoises, faites d'un châssis treillagé, sont de papier de Corée huilé et quelquefois de talc.

J'aurais cité l'opium en première ligne si je ne me promettais d'en parler à loisir dans un autre chapitre. Je me bornerai à dire ici qu'il a

été importé dans l'année 1874, en Chine, pour deux cent quarantedeux millions cent trente-cinq mille francs d'opium.

Ce n'est pas tout que d'avoir jeté un coup d'œil sur le commerce du port de Tien-tsin ; j'ai d'autres devoirs à accomplir et des visites à faire aux différents consuls établis dans le port, ainsi qu'au vice-roi Li et quelques autres fonctionnaires.



9. Bourgeois de Tien-tsin.Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

[IV]

L'hôtel consulaire de France — M. l'abbé Favier — Usages — Le viceroi Li — Histoire d'un tambour français.



Les consuls étrangers, excepté le consul de France, résident sur la partie anglaise de la concession étrangère appelée Tze-tchou-line, « la forêt des bambous violets », du nom d'une pagode située dans le voisinage sur la concession française. Là ne s'élèvent que l'hôtel consulaire de France, un bureau de douane, une église catholique desservie par des missionnaires lazaristes, la procure des missionnaires de la Compagnie de Jésus et une ou deux maisons de négociants. Enclavé dans la concession française, se trouve un petit village habité par une population turbulente qui a donné plusieurs fois à notre consul, M. Charles Dillon, l'occasion de montrer l'énergie, le tact et la prudence qui en font un des agents les plus distingués que la France ait à l'étranger.

L'hôtel consulaire est une très belle construction toute récente, due au génie de M. l'abbé Favier, un vrai missionnaire de la vieille roche ; il a ce qu'ont eu ses devanciers en Chine pour réussir, au dix-huitième siècle, en dehors de toute influence diplomatique ou de pression militaire ; il est architecte, peintre, musicien, peut-être poète. De plus, il a ce qui lui vaut la sympathie de tous, indigènes et étrangers, une obligeance rare.

Dans la fréquentation de la colonie étrangère de Tien-tsin, trois choses sont impossibles à éviter : 1° l'absorption d'un verre de sherry chez chaque personne qu'on va visiter ; 2° une partie de jeu de boule américain, dont l'allée parquetée et cirée est établie dans le club de la localité ; 3° parler chevaux et courses : c'est là, en effet, la grande distraction des résidents qui, deux fois par an, donnent des courses.

La piste se trouve dans la plaine au sud de la ville murée, près du Haë-kouang-sse, temple de la splendeur de la mer, où le baron Gros et lord Elgin signèrent les traités de 1858. C'est là aussi un rendez-vous

de chasse ; le gibier abonde aux environs et y attire en grand nombre les chasseurs et les fauconniers.



10. Fauconnier.Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

Il y a une bonne demi-heure de chemin à faire en palanquin des concessions étrangères à la résidence du vice-roi. Plutôt que de m'enfermer dans une de ces $_{\rm p.317}$ boîtes recouvertes de drap vert ou bleu, portées par quatre de mes semblables $^{\rm 1}$, je préfère un simple petit poney chinois et, comme équipage, un palefrenier pour me suivre, et un messager pour me précéder avec une carte de visite.

 $^{^{}f 1}$ Par huit, si c'est le palanquin d'un fonctionnaire ou dignitaire supérieur.

Je longe ainsi les bords du Pei-ho, me dirigeant vers son point de jonction avec le grand canal Impérial. Après avoir passé devant les ruines de l'établissement des Sœurs de Saint-Vincent, brûlé en 1870, et devant la porte orientale de la ville murée que borde un fossé plein d'eau fétide, j'arrive à un pont de bateau au bout duquel, sur la rive gauche du canal, j'aperçois, un peu sur la gauche, les deux hauts mâts où flottent les bannières du vice-roi Li. Mon messager pique des deux et, une minute après lui je franchis la première enceinte d'une cour assez mal tenue, au fond de laquelle se trouve une grande porte rouge dont les battants fermés sont décorés de deux guerriers fantastiques, roulant des yeux qui semblent vouloir me parler de la terrible majesté du haut fonctionnaire que je vais saluer.

Cette grande porte est flanquée de deux petites portes ouvertes par lesquelles je passerais si je ne me respectais davantage. Après deux ou trois minutes d'attente, temps laissé au vice-roi pour mettre son chapeau officiel et retoucher sa toilette, la grande porte s'ouvre au bruit de trois pétards. J'entre alors dans une grande cour que je traverse entre deux haies de fonctionnaires de tous grades, se tenant immobiles, les bras serrés contre le corps. C'est au pied de l'escalier que je laisse ma monture aux mains de mon palefrenier, et, après avoir passé sous un grand hangar destiné aux réceptions publiques, je me trouve dans une troisième petite cour, escorté par les officiers qui m'avaient reçu dans la seconde.

C'est là que m'attend le vice-roi Li. Je le salue en me découvrant, tandis que lui, joignant les deux poings sur son cœur, les porte à la hauteur de son menton. On ne peut se faire une idée de la simplicité et de l'état des résidences officielles qu'en méditant le proverbe chinois, qui dit que « les fonctionnaires ne réparent pas plus leurs résidences que les voyageurs les auberges du chemin ».

L'ameublement de la salle de réception est des plus simples. Au fond de la pièce, en face de l'entrée, un canapé de bois vernissé d'environ deux pieds de haut, garni au centre d'une petite table de bois dur, haute de vingt centimètres, supportant deux tasses de thé; de chaque côté de

cette table est un coussin plat couvert de natte blanche, puis un coussin rond et dur, bourre de paille et recouvert de drap rouge, appuyé contre le mur. A droite et à gauche du canapé, deux lourds fauteuils de bois dur sont séparés par un petit quéridon carré d'environ quatre centimètres de haut. Les murs sont tendus de papier blanc orné de dessins d'argent. Le même papier recouvre le plafond où est accrochée une lanterne dont les quatre faces de verre sont décorées de paysages de couleur criarde. Quant au sol, il se compose de grandes dalles de brique grise à peine polies, suintant l'humidité, et n'ayant jamais connu le vernis, qui jusqu'ici ne semble pas en Chine avoir été inventé pour elles. Le long du mur, contre lequel est appuyé le canapé, est accrochée une grande aquarelle représentant une chasse où figurent des chevaux jaunes et verts à la poursuite d'une antilope violette, que des cavaliers percent de flèches sous des montagnes qui, pour rendre la partie égale, semblent vouloir écraser chasseurs et gibier. Cette image, de couleur tapageuse, est flanquée de deux bandes de papier rouge où brillent deux sentences en gros caractères d'or. Sur la première, on lit : « Les choses de ce monde obéissent aux ordres du Destin » ; et sur l'autre : « Leur direction ne dépend en rien de l'homme ».

Le thé est contenu dans des tasses assez communes que recouvre un couvercle également de porcelaine, destiné à le tenir chaud et à retenir, pendant la dégustation, les feuilles de thé dans la tasse. Les tasses, n'ayant pas d'anses, sont tenues emboîtées dans des godets d'étain. $_{\rm p.318}$

Le vice-roi me donna la place d'honneur, à sa gauche, et prit sa tasse à deux mains ; il la souleva, en me regardant, pour me faire comprendre que je pouvais en finir avec cette petite cérémonie où les inexpérimentés se brûlent horriblement la langue, et entamer la conversation.

Le vice-roi Li est né en la deuxième année du règne de l'empereur Tao-koang (la splendeur de la Raison), dans la province de Ngan-r'hoei. Son père était un obscur lettré, qui donna, malgré cela, une brillante éducation à ses cinq enfants, dont S. Exc. Li est le second.



11. Le vice-roi Li.Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de M. Thomson.

Celui-ci conquit en peu de temps ses grades universitaires. L'année 1848 le vit entrer à l'Académie impériale, dite « la forêt de pinceaux ». Lorsque les rebelles Taï-ping envahirent son pays natal, il se mit à la tête d'une milice qu'il avait formée, et servit sous les ordres du vice-roi des deux Kiang. Promu au grade de magistrat de circuit « Tao-taï », il devint bientôt un des premiers lieutenants du vice-roi Tseng-kouô-fan. En 1861, première année du règne de l'empereur Tong-tche, il fut nommé gouverneur du Kiang-sou. C'est alors que, secondé par le colonel anglais Gordon, il fit éprouver de graves échecs aux Taï-ping. A la prise de la ville de Sou-tcheou, il fit mettre à mort les princes rebelles Taï-ping, quoique, dit-on, la ville n'ait capitulé que sous

condition que ces princes auraient la vie sauve. Les avis sont, du reste, partagés sur ce point, et, d'après un officier anglais ayant pris part à ces affaires, l'ordre d'exécution serait parti de plus haut lieu. L'empereur, pour récompenser le gouverneur Li, lui décerna une veste jaune et le titre de Fei-tze-chao-pao, gardien du trône. Après la prise de Nankin, en 1864, S. Exc. Li fut fait noble de troisième classe et décoré de la plume de paon à double œil. En 1866, il chassa du nord de la Chine les rebelles Nien-fei. En 1867, il fut nommé vice-roi de la province du Hou-pei et de celle du Hou-nane. C'est alors qu'il fut envoyé dans l'ouest contre les musulmans chinois révoltés.

Dans cette dernière campagne, il eut pour lieutenant un Français qui est encore aujourd'hui à son service comme général commandant de l'artillerie. Ce singulier personnage s'appelle Pinel : tambour du 101e régiment de ligne pendant la campagne de Chine, il avait appris à parler chinois; aussitôt son congé expiré, il alla, dit-on, seul, sans recommandation aucune, se jeter aux pieds du vice-roi Li, opérant alors contre les Taï-ping, dans le Kiang-sou. « Grand homme, aurait-il dit, votre haute intelligence saura mieux distinguer que moi-même à quoi je puis vous être bon ; je ne demande qu'à vous servir. » Les hauts fonctionnaires de la Chine, on le comprendra facilement, sont peu habitués à voir autant d'humilité et d'admiration pour eux chez les Occidentaux. Pinel fut nommé sergent dans l'armée chinoise. Français, et naturellement brave, il se signala maintes fois et parcourut très vite tous les grades de l'armée. En 1870, il se retrouvait, pour la première fois, depuis dix ans, en contact avec quelques compatriotes, à qui il raconta que le gouvernement chinois, quoique très large pour lui, l'obligeait cependant, en quelque sorte, à placer sa fortune en immeubles pour le rattacher davantage au pays, qu'il avait dû se marier à la chinoise, et que souvent les circonstances lui avaient dicté d'être aussi bouddhiste qu'il avait été chrétien. Ce personnage auquel, outre la bravoure, il a fallu, pour pouvoir se maintenir dans une aussi haute situation, un tact et une finesse rares, se considère comme complètement Chinois. Je l'ai aperçu, impassible, parmi les officiers généraux et autres qui se tiennent debout dans le salon du vice-roi tant

que dure la réception. — Ce que c'est, en Chine, que de savoir bien manier les baguettes !

S. Exc. Li est, depuis 1870, vice-roi de la province du Tche-li. De plus, il est membre du grand conseil de l'Empire et membre du conseil privé dont S. A. I. le prince Koung est le président, ce qui lui donne le titre de Tchong-tang. De là l'appellation sous laquelle il est respectueux de le désigner, Li-tchong-tang.

En un mot, Li-tchong-tang est actuellement un des plus grands dignitaires de l'empire; il est en même temps un des plus zélés appréciateurs des sciences occidentales, dont il a commencé l'application d'abord dans son armée, dans ses arsenaux, puis dans le commerce; c'est grâce à son initiative que s'est établie par actions une compagnie de vapeurs chinois faisant concurrence à la navigation étrangère. Au point de vue religieux, il se dit absolument rationaliste; tout en se livrant, dit-on, à certaines pratiques superstitieuses, il n'admet pas qu'on soit autre chose que disciple de Confucius.

Li-tchong-tang a beaucoup de distinction dans toute sa personne. Il est grand de six pieds et mince ; il a les traits fins, l'œil vif et beaucoup de bonhomie pleine d'une aimable brusquerie, se traduisant d'une manière toute méridionale par des gestes dont les Chinois sont généralement très sobres. Dans ses familiarités, sa longue pipe à bouquin de jade et à fourneau de cuivre joue un grand rôle ; il vous en frappe fréquemment le bras, lorsqu'il veut attirer particulièrement l'attention sur un point de la conversation. D'autres fois, surtout lorsqu'il discute la solution d'une affaire, sa main, comme le couteau d'exécuteur, s'abat de haut en bas ; ce geste, qui lui est très familier, signifie que les têtes sont tombées, ce qui n'a jamais l'air de lui causer autre chose que de la bonne humeur.

[V]

La rue des Lanternes et la rue des Vieux-Habits — Un statuaire — L'arrière-rue — Le restaurant de l'Harmonie et de l'Amitié — Le r'Hoan-kié — Mariages posthumes — Les autorités administratives — Les magistrats — Les bottes en cage — Le pâtissier du général de Montauban



En sortant de chez le vice-roi, je repasse le pont de bateaux qui est devant son palais ; on se trouve alors devant une ruelle où certainement il est impossible de passer deux de front ; elle aboutit au point de $_{\rm p.219}$ jonction du Teng-kiè, rue des Lanternes, et du Kou-y-kiè, rue des Vieux-Habits.

La première de ces rues, qu'on suit pour gagner la porte orientale de la ville murée, est la mieux entretenue des rues du faubourg de l'est. Chaque boutique, même après fermeture des volets, entretient une lanterne longue de papier rouge, protégée par un grillage de fer et portant les deux caractères : *konq i*, commodité de tous. Il n'en est pas de même dans les autres rues, qui sont éclairées seulement par la lanterne que chacun porte avec soi.

La rue des Vieux-Habits n'est que la prolongation, sur le bord du canal Impérial, de la rue des Lanternes parallèle au Pei-ho. Cette rue Kou-y-kiè retentit du matin au soir du nasillement cadencé des fripiers qui, ayant un tas de vêtements d'occasion à leur gauche, font passer successivement dans leur main droite ces nippes dont ils composent un autre tas, après les avoir sommairement exhibées, en chantant les qualités et la valeur de chacune d'elles. L'absence des amateurs ne les arrête pas, et, s'il ne se présente personne, le tas de droite repasse à gauche et alternativement pièce par pièce, toujours sur le même air, jusqu'à la tombée de la nuit.

Dans cette même rue demeure un marchand de statuettes, le plus fameux qu'il y ait en Chine. Ces figurines, dont les plus grandes ont environ un pied de haut, sont en terre parfaitement travaillée et peinte. Leurs proportions et leur style n'ont rien du grotesque qui caractérise

tout ce que les Chinois dessinent ou peignent. Les types et les expressions de physionomie sont admirablement rendus. Les acteurs célèbres se retrouvent tous dans les vitrines de cet artiste, en compagnie des petits mandarins les plus connus, dont le rang infime promet l'impunité à la plaisanterie. Il y a surtout une collection de mendiants véritablement repoussants : leurs plaies vraies et leurs plaies factices sont fidèlement imitées, ainsi que les haillons, qui sont de vrais haillons, dont la statuette est recouverte.



12. Mendiant.Dessin de A. Marie, d'après une photographie du docteur Morache.

Dans le prolongement de la rue des Vieux-Habits se trouve, toujours parallèlement au canal, le Heou-kie-Heou ou l'arrière-rue. C'est là le quartier des plaisirs : des théâtres, des maisons de thé, des restaurants,

etc. Passez-y le matin à l'aube, vous croirez que la plupart des maisons qui la bordent ne sont occupées que par des éleveurs de volailles. Ce ne sont que des cris de poules, et cependant les gallinacés n'y sont pour rien. Ces maisons sont celles qu'habitent les élèves du Conservatoire de l'endroit, les jeunes chanteurs et les jeunes comédiens de Tien-tsin. Dès l'aube, leur maître, pour éprouver leurs voix, leur fait pousser des cris de poule. Tel est le premier, mais non le dernier, des exercices auxquels on livre les jeunes Chinois, qu'on voit représenter sur la scène les soubrettes de comédie et qui, dans la vie réelle, sont les convives indispensables de tout dîner de luxe offert au restaurant.

Sur ce point, comme sur bien d'autres, la Chine est en complète décomposition. C'est dans l'arrière-rue que se trouvent les plus beaux restaurants ; le soir, les salles et les cabinets particuliers retentissent des cris joyeux des convives qu'entrecoupent les flonflons des guitares. Un des plus fameux restaurants des faubourgs est sans contredit celui que tient le musulman Leou-lao-Ki, à l'enseigne de l'Harmonie et de l'Amitié, Ho-tsing-Koane : c'est là que l'élite de la société musulmane, très nombreuse à Tien-tsin, se donne rendez-vous pour manger d'une cuisine absolument vierge de tous les dérivés du porc. On y sert toutefois, avec beaucoup de tolérance, des vins de toutes sortes pour la consommation des non moins nombreuses pratiques infidèles.

C'est dans ce restaurant que j'ai assisté à une scène de mœurs toute particulière à Tien-tsin : je veux parler de ce qu'on appelle le r'Hoan-kiè, l'échange des livres généalogiques ; on sait que les Chinois de toutes classes tiennent très rigoureusement ces livres, tandis que c'est déjà très beau, chez nous autres Occidentaux, que de pouvoir dire qui était notre bisaïeul. Lorsque deux Tien-tsinois se lient d'amitié fraternelle, il leur semble indispensable de réunir solennellement au cabaret tous leurs amis et, devant ces témoins, les deux amphitryons, porteurs de leur livre généalogique, procèdent à haute voix à un enchevêtrement arbitraire des deux lignées ; de par leur fantaisie, l'oncle de l'un devient le mari de la tante de l'autre, et ainsi de suite ; les aïeux se confondant, la fraternité des deux amis se trouve dès lors établie. p.320

Les aïeux sont nombreux et le respect exige des libations à chacun de ces mariages posthumes, à la mémoire de ces nouveaux conjoints d'outre-tombe.

« Lorsqu'on a réuni les œufs dans une corbeille, on ne saurait dire quelle poule a pondu cet œuf-ci ou celui-là, et quand les poulets, éclos dans le four de briques, se promènent dans la campagne, ils ne savent plus quels sont leurs parents. »

Mais pardon de ces digressions où m'ont entraîné mes souvenirs.

Je me dirigeai ensuite vers la porte orientale pour pénétrer dans la ville murée, de plus en plus déserte et insalubre, avec l'intention de faire visite ou plutôt de laisser des cartes au tao-taï, chef de circuit, au tche-fou, préfet, et au tche-shiène, maire. Comme la cour du palais du vice-roi, celle des résidences de ces diverses autorités locales voit jaunir de hautes herbes et verdir l'eau croupie. Faudrait-il s'en réjouir avec le poète chinois, qui lui dit :

Lorsque les sabres sont couverts de rouille et que les bêches sont brillantes ;

Lorsque les greniers sont pleins et que les prisons sont vides ;

Lorsque les boulangers vont en palanquin et les médecins à pied ;

Quand les degrés des pagodes sont usés et les cours des tribunaux couvertes d'herbe,

L'empire est bien gouverné.

Eh bien, non, les prisons ne désemplissent pas ; autrement les deux ou trois mille ya-y, gardes de ces différents tribunaux, mourraient de faim, car ils n'ont pas beaucoup plus d'appointements réels que leurs chefs, qui se croient parfois obligés, pour se tirer d'affaire, de faire bâtonner alternativement la moitié de leurs gens par l'autre pour leur faire rendre gorge ; c'est, en somme, le procédé le plus efficace qu'emploient ces magistrats pour emplir la bourse qu'ils emportent à la fin de leur gestion. Quant à ce qu'ils laissent en mémoire de leur magistrature, le lecteur aurait peut-être quelque peine à le deviner : c'est une vieille paire de bottes, comme je viens d'en voir suspendues sous la voûte de la porte orientale. Lorsque le magistrat est nommé ailleurs, les notables de ses amis vont en corps attendre le passage de son palanquin à la porte de la ville ; ils se jettent aux pieds du

magistrat, le suppliant de rester ; celui-ci invoque les ordres d'en haut. On est censé alors avoir recours à la force pour le retenir, et c'est en se débattant, saisi par les jambes, qu'il sort de ses bottes pour ne pas tarder davantage à se rendre aux ordres de l'empereur. Cette relique est mise dans une cage de bois grossière, en tout semblable à celles dans lesquelles on exhibe sur la crête des remparts, entre deux créneaux, la tête des suppliciés. Le Chinois, né railleur, s'est maintes fois plu à confondre, dans ses satires, les contenus de ces cages.

En revenant sur les concessions étrangères, je passe sur la place du Marché, devant la grande pagode du Niang-Niang-Kong, palais de la déesse Niang Niang, la Junon ou plutôt la Clotho chinoise, en très grande vénération à Tien-tsin.

C'est dans la rue qui fait le coin sud-ouest de cette pagode que se trouve le pâtissier que fréquentait si volontiers le général de Montauban en 1860. De cette illustre clientèle il lui reste encore le souvenir de quelques mots de français : « Pons, pons câteaux, hassiiez-fous, manchez. » L'anglais est toutefois plus parlé que le français, car je vois sur le marché un Chinois du Midi, coiffé d'un turban vert, marchander de la viande en anglais, avec un compatriote tien-tsinois, tout comme pourraient avoir besoin de le faire deux Français, dont l'un serait basque et l'autre bas-breton.





13. Les barques du Pei-ho.Dessin de Th. Weber, d'après une aquarelle de l'auteur.

[VI]

De Tien-tsin à Tong-tcheou — Les barques du Pei-ho — Les bateliers — Le grand canal Impérial — Les étoiles diffuses — Cinquante contre cinquante — Mon patron — Comment on se sert des baquettes pour manger — Notre jonque.



p.321 Le long du quai de la concession anglaise, je trouve prêtes les deux barques sur lesquelles je dois remonter le Pei-ho jusqu'à Tongtcheou, à quatre lieues de Pékin. Tout y est déjà installé : mon lit, mes malles dans la première et mes domestiques avec la cuisine dans la seconde. Il ne nous reste plus qu'à attendre que les bateliers veuillent bien consentir à rallier le bord. Inutile de demander où ils sont, car le patron me répondra infailliblement : maê-miène-tsiu-leao, « ils sont allés acheter de la farine » ; c'est toujours au dernier moment qu'ils procèdent à leurs provisions, quoi que dise leur proverbe : « qu'il ne faut pas attendre la pluie pour réparer son toit ».

Avec le flot, on remonte rapidement le Pei-ho jusqu'au pont de l'Est, à la hauteur de l'ancien hôpital des sœurs de Saint-Vincent; mais là, à moins d'avoir de hautes protections, on a toutes les peines du monde à se faire ouvrir ce pont de bateaux, et mieux vaut attendre que de débarquer comme l'a fait un Parisien de ma connaissance, qui croyait à des arches submergées, sous lesquelles on ne pouvait plus passer. Il faut ajouter qu'une fois ce pont ouvert, la circulation p.322 des piétons est arrêtée pendant plus d'une heure. En effet, derrière ma barque, toutes celles qui attendaient depuis le matin se sont accrochées les unes à la suite des autres pour profiter de l'occasion. Ce sont alors des cris et des jurons de la part des gardiens des gros chalands qui composent le pont, tandis que les mariniers poussent ensemble sur leurs longues gaffes et débordent, en chantant, leurs embarcations.

On a devant soi, au nord, les ruines de l'église catholique et l'ancien hôtel consulaire de France, brûlés en 1870. Les murs de l'église, malgré leurs lézardes, sont restés debout avec la croix au sommet : cela n'a pas échappé aux remarques superstitieuses des Chinois. Quant à l'hôtel consulaire, ancien pied-à-terre impérial, on n'en voit plus que le quai, le mur d'enceinte et la porte : la flamme a nivelé tout le reste. Pavillons à colonnes vermillon, élégants toits retroussés, galeries gracieusement disposées avec balustrades capricieusement découpées, tout a disparu pour faire place aux tombes des malheureuses victimes de la journée du 21 juin 1870.

De l'ancien hôtel consulaire de France, on jouissait sinon d'une vue splendide, du moins du spectacle très animé que peut offrir la navigation chinoise sur les trois grands cours d'eau formant un vaste Y, des branches duquel le consulat formait le point de jonction. A droite, à l'ouest, on voit le grand canal Impérial, établi sous le règne de l'empereur mongol Kou-pi-laë-Khan au treizième siècle. Ce canal permettait encore, il y a vingt ans, de faire venir les grains de Soutcheou à Pékin. A droite, à l'est, c'est le Pei-ho, fleuve du nord, que l'on retrouve au pied du mur oriental de Pékin, et enfin on a devant soi, coulant du nord au sud, la partie du Pei-ho que les Chinois appellent

Takou-ho, fleuve de Takou, qui, après avoir reçu les eaux du grand canal Impérial et celles du Pei-ho, va se jeter dans le golfe du Petchely.

Le grand canal Impérial est pour ainsi dire hors d'usage depuis qu'il n'est plus alimenté par le fleuve Jaune qui, ayant rompu ses digues, est retourné dans son ancien lit, traversant la province du Chantong à trois milles du chef-lieu de la province, Tsi-nan-fou ; il se jette aussi dans le golfe du Petchely, tout près de la sous-préfecture de Li-tsing, à quelques lieues au sud de Takou. L'hydrographie n'en a pas encore été faite. Quant à la partie abandonnée de l'ancien lit sud du fleuve Jaune, elle est, quoi qu'en disent nos cartes, bel et bien défrichée et exploitée par l'agriculture chinoise, qui ne néglige jamais un pouce de sol cultivable, voire même les routes départementales.

Mes bateliers accostant le quai de l'ancien consulat rentrent la godille et font avancer ma barque en la poussant à l'aide de leurs longues gaffes que tantôt ils appuient sur le quai, tantôt sur la berge, ou enfin sur le bas-fond de la rivière. C'est ainsi qu'après avoir dépassé le cimetière catholique, nous sortons de Kokou, dernier gros faubourg de Tien-tsin défendu par des ouvrages nouveaux et très importants.

Kokou est le refuge de la lie des habitants de Tien-tsin ; c'est là que se donnent rendez-vous les Roune-sine-tzé (étoiles diffuses) toutes les fois qu'il y a quelque mauvais coup à tenter.

Ces individus forment une vaste affiliation, sorte de *camora* de laquelle font partie les bateliers tien-tsinois, les débardeurs, les portefaix et surtout les gardes des tribunaux. Ils se répartissent par groupes dans les différents quartiers et y règnent en véritables tyrans. J'ai vu un de leurs chefs se présenter devant un négociant de mes amis et lui reprocher d'avoir employé, pour le déchargement d'un navire, des portefaix d'un quartier autre que celui où se trouvait le bâtiment. Il osa lui signifier que s'il n'indemnisait pas le groupe de portefaix frustré, il encourrait des dangers sérieux, voire même l'incendie de ses magasins. Tout ceci fut dit sur un ton tout patelin qui montrait combien ces gens sont habitués à ne voir personne leur résister. Les dénonce-t-on à la justice, il n'y a pas de prison pour eux ; ils se contentent de laisser

croître leurs cheveux, qu'ils laissent tomber « à la chien » sur le front, afin de ne pas différer, au jour de l'interrogatoire, des vrais prisonniers à qui la loi défend de se raser la tête au moins tant que dure la prévention. Les magistrats ne s'y trompent pas et reconnaissent fréquemment sur leur passage dans la rue leurs prisonniers à longs cheveux, mais ils n'osent rien dire. Quelquefois il y a rivalité et luttes entre les différents groupes de ces corporations ; de part et d'autre alors on prend les armes et une rencontre a lieu.

J'ai été témoin d'une de ces luttes peu sanglantes. Elle avait lieu en hiver sur la glace du Pei-ho. Ils étaient cinquante hommes d'un côté, cinquante de l'autre; les lances tombèrent en arrêt, on se chargea; chaque combattant, outre sa lance dans sa main droite, tint bientôt dans la gauche le bout de la lance d'un adversaire : c'était alors à qui tirerait le plus fort et les imprécations faisaient plus de bruit que les coups. À la détonation d'un petit canon qui n'avait encore rien dit, chacun lâcha prise et se sauva à toutes jambes ; il n'y eut, bien entendu, ni mort ni blessé, le champ de bataille ne resta même pas aux artilleurs d'occasion qui avaient voulu décider du gain de la bataille que chacun put s'attribuer.

Encore bien au-dessus de Tien-tsin, la marée se fait sentir ; plus haut l'eau est basse ; de toutes façons cette navigation du Pei-ho est aussi difficile que monotone.

Le patron de ma barque me semble peu communicatif ; il a un enfant que fouette du soir au matin une sorte de vieille harpie qui, tout en glapissant, cuisine pour les trois bateliers chargés de la voile, de la godille et du gouvernail. Un parfum de ciboulette insupportable annonce la confection des atroces ravioli qu'engloutira l'équipage à l'aide des petits bâtonnets que manient si dextrement les Chinois. Ils les tiennent tous deux d'une seule main : le premier reste fixe, le second entre le pouce et l'index se meut en pince à sucre sur le premier. Et le riz ? me demandera-t-on. p.323 Pour manger le riz on porte aux lèvres la tasse qui le contient, et des deux baguettes réunies entre le pouce, l'index et le médium, on aide le contenu à pénétrer dans la bouche. Ce procédé, j'en suis sûr, déplaira à tous ceux qui pensent encore que les Chinois, tenant

leurs baguettes, comme un tambour les siennes pour un roulement, font sauter un à un les grains de riz dans leur bouche. Ce serait plus amusant et plus pittoresque, je l'avoue, mais cela ne se passe pas ainsi.

Ma barque, qui affecte les dehors d'une gondole, n'en a certes pas plus la poésie que les bords du Pei-ho n'ont celle des lagunes de Venise. L'intérieur de ces jongues, appelées koua-tze-tchouane, peut avoir de deux mètres à deux mètres vingt centimètres de hauteur sur une profondeur de trois mètres. Une plateforme ayant la largeur de la chambre, soit un mètre et demi, et haute de soixante centimètres, occupe deux tiers de sa lonqueur. C'est là-dessus qu'on dispose le lit abrité sous un moustiquaire. Sous cette plate-forme, qui exhausse de toute sa hauteur la profondeur de la cale, on met le bagage. Le plancher de la chambre est à la hauteur de la ligne de flottaison, c'està-dire à deux pieds au-dessous de l'avant et de l'arrière du bateau. À l'avant se trouve le taquet sur lequel repose la godille. Le mât de cette sorte de jonque est mobile : on ne le place debout que quand il y a du vent ; autrement on le remplace par un simple morceau de bois de six pieds de haut auquel se fixe une corde rejoignant le taquet de l'avant. À cette corde s'attache la cordelle à l'aide de laquelle une partie de l'équipage, descendant sur la berge, hale l'embarcation. À l'arrière, l'individu qui tient la barre se charge aussi de la manœuvre de la grande et unique voile de la jonque. Cette voile est montée sur une série de bambous disposés à peu près comme le sont les montants d'un éventail que l'on ouvrirait plus ou moins suivant que le vent l'exigerait. La paroi de la jonque n'est qu'une suite de panneaux mobiles qu'on enlève ou qu'on ferme suivant la température.

A l'odeur de la cuisine de mes bateliers succède bientôt une odeur alliacée qui intriguerait un moins vieux Chinois que moi. En regardant par la fissure des panneaux de bois mobiles qui me séparent de l'arrière, je vois le patron couché en chien de fusil, vu l'exiguïté de la place.

- « Heureux homme ! » eût dit de Musset. Il fumait de l'opium dans de l'ambre :
 - « Et, vivant sans remords, il aimait le sommeil. »

[VII]

La question de l'opium.



Puisque l'occasion m'est offerte de parler de l'opium, je vais, tout en continuant ma route, discourir un moment sur ce sujet de controverse qu'on aborde toujours dès que le mot Chine est prononcé.

Un médecin militaire attaché à l'expédition de Chine, le docteur Libermann, a traité complètement la question; il a rapproché ingénieusement l'abus de l'opium de l'abus de l'alcool; toutefois ses observations n'ont peut-être pas été suffisantes, et nous estimons que le docteur Morache est plus près de la vérité.

Le fâcheux usage de fumer l'opium n'est pas ancien : il ne date pas de beaucoup plus d'un siècle. C'est, dit-on, un vice-président des Indes, nommé Whaler, qu'on doit charger de la responsabilité d'avoir importé chez les Chinois ce goût dès longtemps répandu parmi les Persans et les Indiens.

D'après les relevés statistiques des douanes impériales chinoises pour l'année 1863, il a été importé en opium, de Malwa, de Patna, de Benarès, de Turquie et de Perse, 50.087 piculs (poids chinois de 60, 478 kg), soit 3.029 tonnes; en 1864, 52.083 piculs, soit 3.151 tonnes; en 1865, 56.133 piculs, soit 3.336 tonnes, et enfin, en 1866, 64.516 piculs, soit 3.903 tonnes, et en 1874, 67.468 piculs représentant une valeur de 242.135.000 francs ¹.

En comparant les chiffres de 1867 à ceux de l'année 1798, par exemple, on trouve que la consommation de l'opium en Chine s'est élevée de 333 tonnes à 3903 ; en d'autres termes, qu'elle a plus que décuplé. Le mal s'accroît d'année en année. Il est plus grand encore qu'on ne le suppose, car on ne tient pas compte dans ces calculs de ce

_

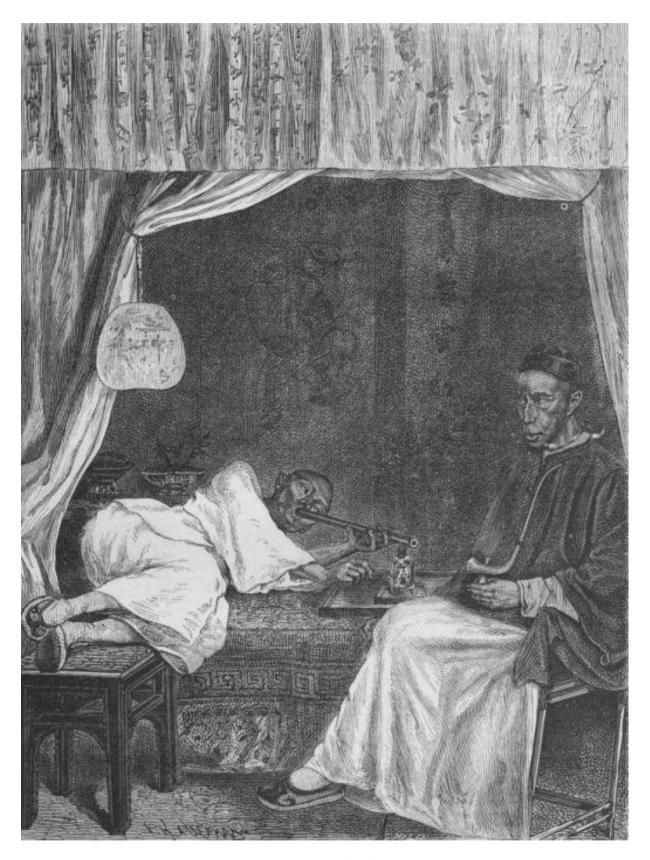
¹ Reports on trade by the foreign commissioners at the ports in China.

que le sol de la Chine produit lui-même aujourd'hui d'opium et aussi de la culture du pavot dont font usage les pauvres gens, parce qu'il est d'un prix bien moins élevé.

A Pékin, on fume l'opium presque à tous les âges, et cependant on a encore, en général, le sentiment que c'est un abus et presque un vice. On va fumer surtout dans des tabagies qui ont pour enseigne des feuilles de papier brunies de fumée d'opium collées sur le mur ou sur la porte ; on fume chez les comédiens ou chez soi. Il y aura toujours, du reste, un empêchement à ce que cette jouissance étrange devienne au moins en apparence aussi commune que celle du tabac en Europe : c'est que l'opium ne peut pas se fumer debout ; on ne le fume que couché : j'en suis fâché pour qui a dit dernièrement qu'on voyait des soldats chinois fumer l'opium en marche.

Pour se livrer à ce prétendu délice, il faut se munir de différentes choses : d'abord d'une petite lampe, sorte de veilleuse à l'huile, d'une épingle de douze à quatorze centimètres de long, d'une pipe dont le tuyau, qui a trois centimètres de diamètre sur trente à trente-cinq centimètres de long, est surmonté à son extrémité d'une boule de porcelaine percée d'une cheminée assez large pour l'introduction d'une épingle à cheveux, et enfin d'opium à l'état aqueux, contenu la plupart du temps dans une coquille. On en prend une goutte à l'aide de l'épingle, on la chauffe légèrement à la flamme de la lampe, et lorsque cette goutte se boursoufle et va se dessécher, on la pique sur le trou du fourneau de porcelaine ; on s'allonge alors, la tête appuyée sur un coussin, et de la main gauche on approche la pipe de la lampe, tandis que, de la main droite p.324 tenant l'aiguille, on ramène sur le trou l'opium embrasé dont on aspire d'un unique et long trait la fumée.

Il serait impossible de faire une statistique des fumeurs d'opium : on croit être arrivé à estimer qu'en moyenne, à Pékin, un Chinois doit consommer environ d'un à soixante grammes ; c'est une évaluation qui n'a pas grande signification ; il est certain que c'est un excès assez peu commun que de fumer six à sept grammes d'opium en un jour.



14. Fumeurs d'opium.Dessin de Kauffmann, d'après des photographies de M. J. Thomson.

Trois grammes et demi d'opium brut coûtent environ trente centimes. La même quantité d'extrait d'opium, bien supérieur, vaut quarante-cinq centimes. Les pauvres gens se font un mélange de rebuts et de cendres qui ne leur coûte dans la même proportion que quinze centimes.

Si l'on veut se rendre compte des funestes effets de l'opium, il ne faut pas les comparer à ceux du tabac, qui sont relativement inoffensifs : on doit plutôt songer aux abus, non pas du vin, mais de l'alcool qui agit si fatalement sur la santé, sur l'intelligence et sur le caractère.

Les hommes spéciaux dont on peut invoquer avec probité le témoignage, et en particulier le docteur Morache, n'admettent pas toutefois que l'opium soit un poison tel qu'il y ait beaucoup de danger à en user modérément. De même que chez nous on peut, sans inconvénient sensible, prendre quelque peu de rhum ou de fine Champagne après le dîner, de même les personnages de la classe supérieure à Pékin peuvent consommer presque quotidiennement quelques grammes d'opium sans que leurs idées en soient troublées et leurs forces physiques affaiblies. Il y a une exagération extrême dans les récits des voyageurs, qui tendent à faire croire qu'avec la progression incessante de la consommation de l'opium, la Chine est en danger de périr. C'est une assertion aussi contraire à la vérité que si l'on prétendait que l'alcoolisme et le tabac sont en voie de miner et de détruire certains peuples européens ou les habitants de l'Amérique du Nord. Si l'on considère l'ensemble de ces populations, on est frappé de la persistance, si ce n'est du redoublement de leur énergie et de leur activité. Des individus succombent à ces vices, et en trop grand nombre sans doute ; mais les nations poursuivent le cours de leur destinée et passent par-dessus ces victimes volontaires de l'intempérance.

Il est peut-être permis d'ajouter que, chez les Asiatiques, le système nerveux a besoin de quelque excitation. Un voyageur français éminent, M. le docteur Armand, a communiqué à l'Académie de médecine des observations qui tendent à faire considérer la fumée de l'opium comme

pouvant être d'une application efficace dans certaines affections des voies respiratoires. Il n'y aurait là rien d'étonnant. En Chine on s'en sert pour calmer les rhumatismes et interrompre la périodicité des fièvres. La plupart des poisons ne sont-ils pas maintenant utilisés dans la thérapeutique européenne ?

Mais l'opium est-il même vraiment un poison, et, d'autre part, est-il une source de jouissances extraordinaires, de sensations délicieuses ? Je puis répondre personnellement à ces questions avec quelque autorité, en ayant goûté une demi-douzaine de fois. Que mes amis se rassurent, car ce n'est pas une fois par an, tant s'en faut.

Où êtes-vous, rêves évoqués à la Porte-Saint-Martin dans *la Prise de Pékin*? Rêves qu'on ne fait qu'aux théâtres de Paris et qui ont toujours trahi les espérances du fumeur d'opium !... A respirer, la fumée de l'opium est très désagréable et ne donne en rien l'avant-goût de son inhalation. Comme effet, j'ai ressenti une surexcitation nerveuse dans le genre de celle que produit le café pris en trop forte dose. Je me sentais d'une lucidité d'esprit toute particulière, et, n'ayant pu dormir, je n'ai pu rêver. En résumé, je n'ai jamais trouvé la chose aussi agréable qu'on se plaît à le croire.

Des fumeurs émérites m'ont assuré que la surexcitation que j'avais éprouvée était l'effet que produisait l'opium, pendant trois ans, à qui le fume tous les jours ; mais ils m'ont dit aussi que le temps de la surexcitation va diminuant de jour en jour, en sorte que l'opium qu'on fume au début pour veiller, devient au bout de cinq ans indispensable au fumeur pour dormir, car, il faut le dire, à la surexcitation succède une réaction durant laquelle le système nerveux se repose. On tombe alors dans un état d'énervement qui fatalement doit mener à un abrutissement complet.

En 1862, je trouvai un homme étendu le long du mur de ma maison. Était-il ivre ? non, car son pouls n'avait plus de pulsation. Était-il mort ? c'est ce qu'il fallait savoir au plus tôt, car la loi chinoise allait me rendre responsable. Le parti le plus prudent à prendre était de prévenir le tipao préposé à la police de mon quartier. Je le fis donc venir et je le

laissai procéder à sa manière : il mit le feu à la plante des pieds du cadavre, qui, j'en étais désolé, resta cadavre. J'avais entendu la chair grésiller.

Mais, ô surprise! trois jours après, l'individu était debout et venait, accompagné de son père et du ti-pao, me remercier de l'avoir fait ramasser. Fumeur d'opium passionné, il était devenu dyspeptique au point de ne pouvoir plus digérer que l'opium. C'était pour en avoir trop mangé qu'il était tombé dans cet état de léthargie.

Au surplus, pour ne point douter du mal que fait l'opium pris avec excès, il suffit d'entendre les Chinois le juger eux-mêmes, par exemple dans un chant populaire très fidèlement traduit par M. Jules Arène ¹ et dont voici quelques fragments :

LES CINQ VEILLES DE L'OPIUM (IA-PI-IEN-OU TCHING)

À la première veille, la lune éclaire le devant du lit. Pourquoi, hélas ! les hommes fument-ils l'opium ? Malheur $_{\rm p.325}$ indicible !... Parents et amis viennent me supplier de ne plus fumer l'opium...

À la deuxième veille, la lune éclaire le côté est de la maison. Les effets de ce poison, l'opium, sont terribles !... Messieurs, n'en usez pas ! on dépense son argent, on devient laid. Si vous contractez cette habitude, vous n'aurez plus un seul jour de tranquillité : votre vigueur s'en ira, et votre vie sera en danger.

À la troisième veille, la lune éclaire l'espace. Le poison de l'opium est terrible. On prie un ami de vous apporter la lampe à opium sur la table, on tient la pipe à la main, on enduit d'opium le bout de l'épingle, on le fait griller, puis on aspire bouffée par bouffée. Ivre comme si on était dans les nuages! Mon ciel Ya! ma vie n'est bonne à rien; je ne suis bon à rien.

À la quatrième veille, la lune est tombée à l'ouest. Les fumeurs d'opium sont bien à plaindre! Tes deux yeux sont enfoncés dans leur

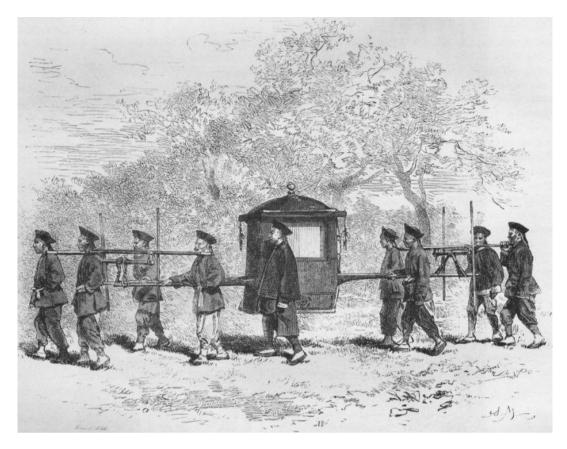
orbite, tes quatre membres n'ont plus de force, ton échine est courbée, tu ne saurais faire un pas ; un flot de larmes coule sans interruption de tes yeux.

À la cinquième veille, les coqs font leur vacarme. Plus de ressources dans l'avenir pour les fumeurs d'opium : l'argent de la famille est passé en fumée ; sur la tête ils portent un vieux chapeau, leur veste est rapiécée en mille endroits ; leurs souliers autrefois brodés d'un papillon, aujourd'hui percés au bout et éculés, quittent leurs pieds à chaque pas : c'est triste à voir.

Messieurs, ne fumez pas l'opium. L'étudiant se fatigue à lire, le paysan à cultiver les champs, les femmes ne quittent jamais l'aiguille, les cent mandarins civils et militaires ont tous à remplir les devoirs de leur charge. Je vous conseille de ne pas fumer même l'opium qui vous est offert et que vous n'auriez point à payer.

p.326 Ce jugement, nasillé avec accompagnement de guitare par ceux mêmes qui par leurs goûts sont les plus intéressés à défendre l'opium, n'est-il pas une des preuves que cet usage ou plutôt ce vice est l'objet de la réprobation publique ?

¹ La Chine familière et galante, par M. Jules Arène. — Charpentier, 1876.



15. Palanquin de haut fonctionnaire.Dessin de A. Marie, d'après une photographie du docteur Morache.

[VIII]

De Tien-tsin à Tong-tcheou — Quatre bourgs — La route — Le palanquin d'un fonctionnaire — Radeaux — Lenteur de la navigation — Oiseaux du rivage — La pagode de Tong-tcheou — Débarquement — Le pont de Pali-kiao.



De Tien-tsin à Tong-tcheou à part quelques petits villages, on ne rencontre que quatre gros bourgs : Yang-tsoune, Nane-tsaë-tsoune, Ho-si-vou et Ma-teou. A chacun d'eux bien entendu mes bateliers s'attardent pour renouveler leurs provisions de farine, d'eau-de-vie de riz et de pastèques.

A Yang-tsoune, et même un peu au-dessus, les marées se font encore sentir.

De Ho si-vou, en 1860, des Chinois tiraillaient sur notre camp établi sur la rive opposée du Pei-ho. On dut brûler ce riche village par représailles ; les ruines de plusieurs maisons et d'une pagode marquent encore le souvenir de cette exécution.

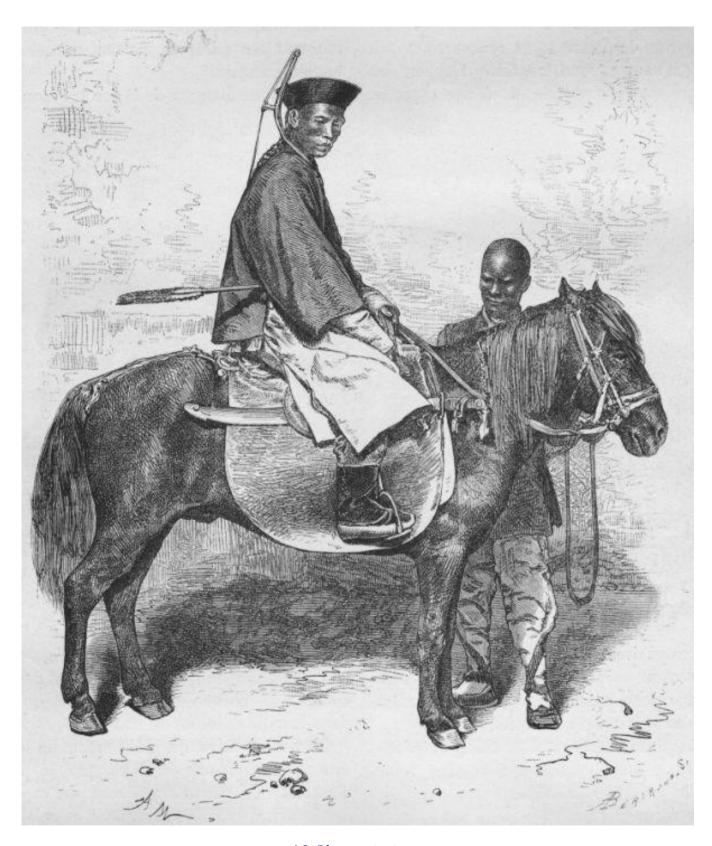
Ces quatre bourgs sur la rive droite du Pei-ho sont reliés entre eux par la grande route poudreuse qui conduit de Tien-tsin à Pékin, en suivant presque constamment les bords du Pei-ho, dont elle coupe cependant de nombreux coudes.

Il y a peu de mouvement sur cette route, quelques rares charrettes, quelques piétons voyageant de compagnie de crainte des voleurs ; ils ont pour la plupart une arme apparente, un vieux sabre rouillé attaché sans fourreau avec une ficelle.

Quelquefois passe un fonctionnaire dans son palanquin officiel que précèdent deux piqueurs tartares armés d'un arc et de flèches ; tout en trottant, ils ajustent quiconque sur la route ne s'empresse pas de faire place au grand personnage. Leurs poneys n'ont jamais vu l'étrille. La crinière et la queue de ces animaux efflanqués ne sont jamais tondues ; le tapis de la selle est en cuir ou en grosse toile cirée noire ; la selle est capitonnée à la partie supérieure avec une toile bleue rembourrée de coton ; le troussequin et le pommeau de bois sont très élevés et emboîtent bien le cavalier, dont les pieds reposent sur de lourds et très larges étriers ; entre la selle et le tapis se place horizontalement un sabre ; la croupière est couverte de plaques de fer argenté et ciselé.

Sur le Pei-ho le mouvement est plus grand que sur la route. Ce sont de longs convois de jonques de $_{\rm p.327}$ même modèle qui chargent le riz à Tien-tsin et à Takou pour le transporter à Tong-tcheou, où un haut fonctionnaire est commissionné par l'empereur pour recevoir le tribut des céréales.

Quelquefois ce sont des radeaux d'une longueur prodigieuse, composés des immenses pièces de bois dans lesquelles les Chinois taillent leurs lourds cercueils. Ce bois vient des forêts de la Mantchourie à Takou ; c'est de là qu'on le fait flotter jusqu'à sa destination.



16. Piqueur tartare.Dessin de A. Marie, d'après une photographie du docteur Morache.

On voit aussi d'immenses jonques dont le rouffle, à sa partie antérieure, est muni d'un râtelier de lances à houppes rouges, et des attributs de quelque haut fonctionnaire qu'elles ont l'honneur de porter. Ces grandes jonques sont divisées en plusieurs compartiments et sont assez confortables; elles ont malheureusement le défaut de ne faire qu'en quinze jours le voyage que j'effectue dans un plus modeste appareil en trente-six heures.

Un diplomate étranger allant pour la première fois à Pékin fut installé un jour par son consul dans un de ces palais flottants ; vers le dixième jour sa patience étant à bout, il mit la main sur la première mauvaise carriole qu'il vit passer sur la route et compléta ainsi en quelques heures son voyage en jurant qu'on ne le prendrait plus à envier le prestige des hauts fonctionnaires chinois dont le sang plus calme s'accommode toujours parfaitement de toute espèce de lenteur.

Les pecticoraxes, les éperviers, les pies, les corbeaux, les corneilles à col blanc et quelques bandes de canards sont les seuls oiseaux qu'on rencontre pendant ce voyage.

pagode annonce qu'on va arriver à Tong-tcheou.

La voile est tout entière déployée et les bateliers sifflent entre leurs dents pour appeler un surcroît de vent. On pénètre bientôt dans un canal dont le goulet est très étroit, et là, au milieu d'une masse de jonques, enchevêtrées les unes dans les autres, il faut avec la gaffe se frayer un chemin jusqu'au Taê-ouang-miao, « temple des princes souverains ». Les bonzes y réservent pour les étrangers des chambres très propres et des magasins où l'on dépose des thés que les Russes expédient de là en caravane jusqu'à Kiachta.

Mon bagage est bientôt débarqué et chargé sur une voiture chinoise, et, grâce à mes amis, je trouve des poneys envoyés de Pékin à ma rencontre et qui, en une couple d'heures, vont me faire franchir les quatre lieues qui me séparent de la céleste capitale.



17. Charrette chinoise.Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

Il me faut d'abord traverser la ville murée de Tong-tcheou, qui me rappelle le guet-apens dont furent l'objet nos parlementaires en 1860. On suit intérieurement ses murs crénelés et, en dehors de la porte de la vile, on trouve la grande route dallée qui mène au pont de Pali-kiao, et de là à Pékin.

Au moment où je sors de Tong-tcheou, on me fait remarquer sur le faîte du rempart deux créneaux bouchés avec de la maçonnerie ; cela indique, paraît-il, que deux grands crimes, tels que des parricides, ont été commis dans l'enceinte de la ville.

Le pont de Pali-kiao, pont des huit li ¹, dont le nom a été donné à M. le maréchal de Montauban, est en excellent état, bien que quelques-uns des lions qui surmontent ses parapets portent encore les traces des boulets français.

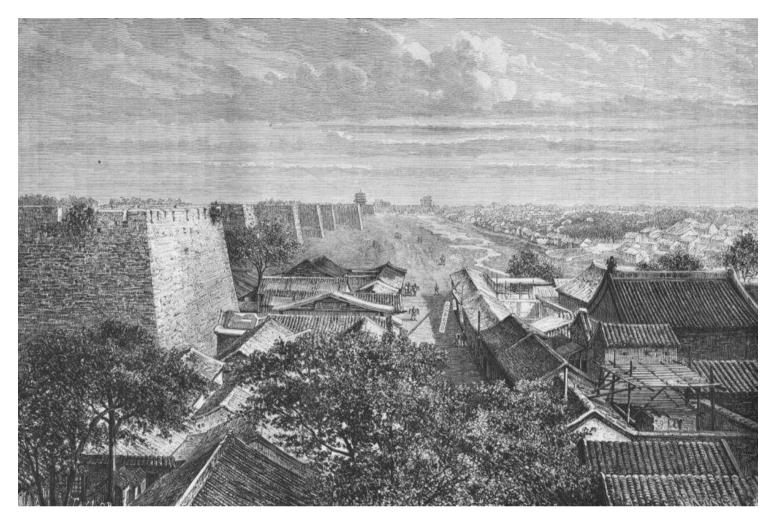
¹ Ce qui équivaudrait à huit fois quatre cents mètres.

A quelque distance de là, on me montre une pagode où tous les fonctionnaires qui ne sont pas du premier rang, ou du second avec soixante ans d'âge, sont obligés de laisser leur palanquin, car il ne leur est pas permis de s'en servir dans la capitale.

C'est là que les fonctionnaires, s'ils doivent être reçus par l'empereur, font la toilette nécessaire pour qu'ils puissent se présenter immédiatement au palais, quitte à n'y être reçus que quelques jours après.

Il va de soi que cette toilette doit être des plus poudreuses pour témoigner de la hâte qu'ils ont mise à se rendre auprès de la personne du souverain.





18. Vue générale des fortifications de Pékin.Dessin de Taylor, d'après une photographie du docteur Morache.

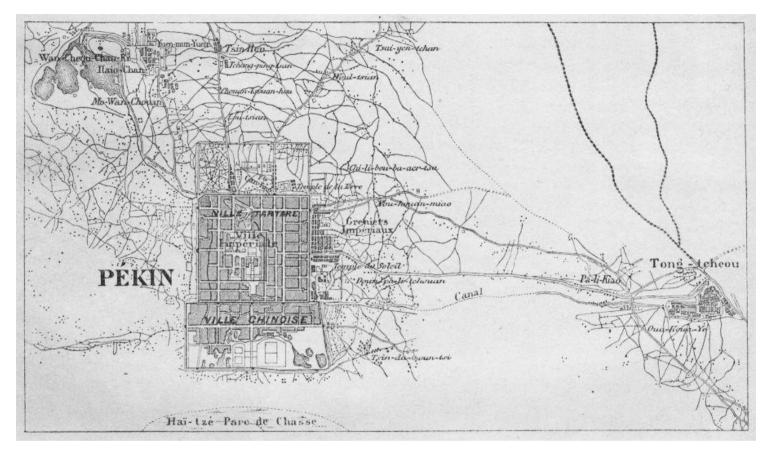
[IX]

Pékin — Ce qu'en dit Marco Polo — Les deux villes — La population — Fortifications — Les portes et les rues — La porte de Chakao-mène — Formalités — La porte Hata-mène — Entrée de la ville tartare — La rue Hata-mène — La légation de France.



La route de Tong-tcheou à Pékin est le plus souvent encaissée, le pays devient à partir de là un peu plus boisé. Les murs de Pékin ne s'aperçoivent pas de loin. C'est tout d'un coup au tournant de la route qu'on aperçoit la porte de Chakao-mène, qui donne accès dans la ville chinoise au sud-est.

On peut se faire une idée exacte de la forme générale et des divisions de Pékin par le plan que nous donnons, mais surtout par ceux du capitaine du génie Bouvier, qui accompagnent la relation de M. et de Mme de Bourboulon, rédigée par M. Poussielque ¹.



Le plus ancien voyageur qui ait parlé de Pékin n'est pas le moins amusant. C'est Marco Polo, dont le livre a été publié d'après sa rédaction primitive ², et avec d'excellents commentaires, par le savant p.330 sinologue Pauthier ³. Nous ne résistons pas au désir de citer quelques lignes de ce vieux et vénérable texte ; quelques expressions seules pourraient arrêter le lecteur : nous les traduisons.

¹ Tome IX (1864) [Cf. <u>Poussielgue</u>, <u>Voyage en Chine...</u>]. A la page 114 se trouve un plan chinois qu'il est curieux de comparer à celui de la page 115.

² Marco Polo écrivit d'abord sa relation en français.

³ Voici le titre : « *Le Livre de Marco Polo*, citoyen de Venise, conseiller privé et commissaire impérial de Khoubilaï-Khâan, rédigé en français sous sa dictée en 1298, publié, etc. par Gauthier, 1864. — Paris, Didot. »

Je veux vous parler maintenant, dit l'illustre Vénitien, de la grande cité du Catay :

« Ci vous veuil ore conter de la grant cité du Catay, la où ses palais sont ; et pourquoy fu faite et comment, laquelle est appelée Cambaluc.

Il est voirs (vrai) que illec avoit anciennement une grant cité et noble qui avoit nom Cambaluc, qui vaut à dire en notre langue « la cité du Seigneur » ¹.

Et le grant kaan trovoit par ses astronomiens que ceste cité se devoit rebeller et faire grant contraire (opposition) contre l'empire,

Et pour ceste achoison (raison) le grand kaan y fist faire ceste cité de Cambaluc, de jouste celle que il n'a que un flun enmi (un fleuve entre ²)!

Et fist traire (transporter) les gens de ceste cité et mettre en la ville qui il avoit estorée (construite),

Elle est si grant comme je vous conteray ; car elle a de tour XXIIIJ milles. C'est que en chascune esquarrie (chaque côté de son carré) a de face six milles ; car elle est toute quarrée tant d'une part come d'autre.

Et est toute murée de tours de terre...

Elle a douze portes, et sur chascune porte a un grant palais moult bel...

Et en ces palais a moult grans sales, là où les armes de ceus qui gardent la cité sont.

¹ Khan bâligh, ville du Khan.

² La rivière qui sépare Pékin de la ville ancienne est un affluent du Pei-ho. La géographie impériale la nomme Tà-thoûn-ghô (grande rivière de communication). — L'ancienne ville avait été détruite par Tchinghiz-Khan.

Et si sont les rues si droites que l'on voit d'une part à l'autre ; car ils sont si ordenné que l'une porte se voit de l'autre, de long la ville par les rues.

Et y a par la cité de biaus palais et grans et moult de belles hebergeries (hôtelleries) et moult de belles maisons en grant habundances.

Et a ou milieu de la cité un grandisme palais auquel a une grant compane (cloche) qui sonne la nuit 1.

Sachiez que la cité de Cambaluc a si grant multitude de maisons, et de genz et dedens la ville, et dehors, que ce samble estre impossible chose; car il y a autant de bours (faubourgs) que de portes. Ce sont douze qui sont moult grans, esquels fors bours ² a plus de gent que dedens la cité.

En ces bours demeurent et hebergent les marchans et les forestiers cheminans (étrangers de passage) que il en y a assez de toutes pars pour porter au seigneur (en) present et por vendre à la cour ; si que il (y) a autant de bonnes maisons dehors la ville que dedens, sans celles des granz seigneurs et des barons qui sont en grant quantité.

Sachiez que dedens la ville n'en ose ensevelir nul corps mort; car se il est idolâtre il est porté ardoir (brûler) dehors la ville et les fors bours, en un lieu loing qui est ordené à ce faire. Et se il est à d'autre loy qui se cuevre (on le couvre) sous terre, si comme crestien et sarrazin et autre maniere de gent; si le portent aussi dehors touz les bours, loins, en un lieu ordené; si que la terre en vaut miex et est plus saine.

« Et si vous di que en ceste cité vient plus de chieres choses et de greigneur vaillance (plus grande valeur), et destranges,

¹ Il y a une tour de la Cloche au nord de la ville ; mais il est probable que le palais dont parle Marco Polo était au nombre des monuments que fit détruire le chef de la dynastie des Ming, lorsqu'il renversa celle des Mongols.

² Mot à mot : bourg en dehors.

que en cité qui soit ou monde, et greigneur quantité de toutes choses; si qu'il n'est jour en l'an que, de soie seulement, n'y entre mille charretées en ceste cité, de quoy mainz draps à or et de soie se labourent (fabriquent) et plusieurs autres choses. Et ce n'est pas merveilles; car en toutes les contrées de là entour n'a point de lin, si que il convient faire toutes choses de soie. Et bien es voirs (est vrai) que il ont en aucun quelque) lieu coton et chanvre; mais non pas tant qu'il leur souffise; mais il n'en font force pour la grant quantité que il ont de soie, et à bon marché, qui vaut miex que lin ne coton.

Entour de ceste grant cité de Cambaluc a bien deux cents cités ou environ, les unes plus près que les autres ; que de chascunes en vient marchans pour vendre leurs choses et acheter des autres pour leur seigneur. En tout trouvent à vendre et acheter.

Si vous dirai encore la seque (hôtel de la monnaie) que le seigneur a en ceste cité mesme, en laquelle il fait battre et coignier la monnoie.

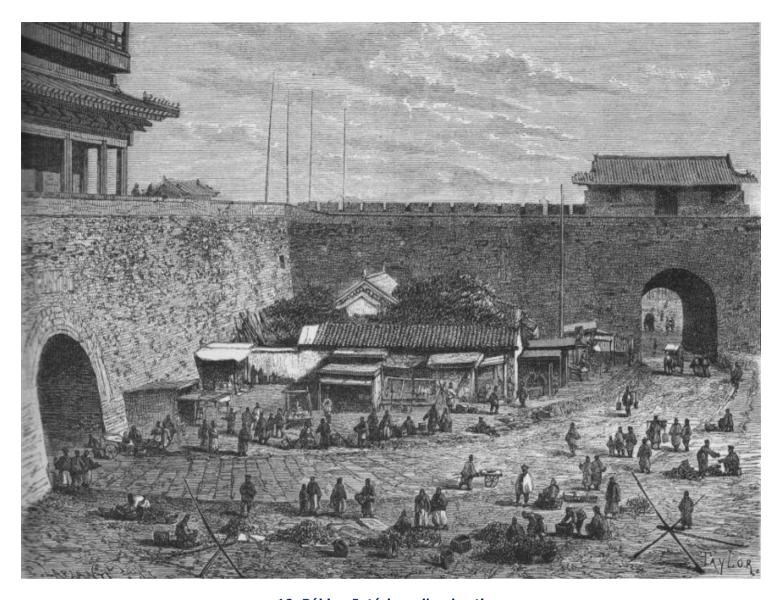
Sous beaucoup de rapports la description de Marco Polo est encore vraie. Signalons cependant, dès à présent, quelques-unes des différences les plus apparentes.

Les portes de la ville tartare ne sont plus qu'au nombre de neuf au lieu de douze.

Sur ces neuf portes, ainsi que sur les sept de l'ancienne ville chinoise s'élèvent des forts, ou pavillons fortifiés servant à emmagasiner l'artillerie.

Il est exact aussi que les remparts avaient d'abord été construits en terre. Depuis le temps de Marco Polo, on les a revêtus d'un mur en pierre.

Le système général de défense ne diffère point, du reste, de celui qu'a fidèlement exposé le voyageur vénitien.



19. Pékin : Intérieur d'un bastion.Dessin de Taylor, d'après une photographie du docteur Morache.

Il est remarquable que la ville tartare est séparée de la ville chinoise par des fortifications, tout aussi importantes du côté de la demeure des anciens habitants que des trois autres. $_{\rm p.332}$

On ne saurait douter que cette prudence dispendieuse n'ait beaucoup contribué à faire durer la domination tartare. Le chef de l'empire, dans la vaste forteresse qui défend son palais, n'a d'autres habitants à proximité que les descendants des anciens sujets de ses ancêtres au désert. Au moindre soulèvement de la population de l'autre ville, tout serait prêt pour soutenir un siège, dont personne, du reste, n'a la moindre idée. Tout ce qu'on a écrit sur les fortifications de la ville

tartare me paraît résumé et complété d'une manière définitive dans les lignes suivantes :

« Les vingt-guatre kilomètres de la ville tartare sont tracés par une enceinte fortifiée continue se composant d'un mur de quatorze mètres de haut sur quatorze mètres cinquante d'épaisseur ; les revêtements extérieurs sont faits de belles briques de trente centimètres d'épaisseur sur cinquante dans les autres sens ; la partie supérieure de la muraille est dallée et forme une promenade unique au monde, rappelant à l'esprit les fortifications légendaires de Thèbes et de Babylone. Tous les deux cents mètres, une tour carrée, de même hauteur que le mur, fait une saillie de vingt mètres, en vue de croiser les feux en cas d'attaque sur un point quelconque. Ce mur d'enceinte est percé de neuf portes, trois à la face sud qui communique avec la ville chinoise, deux sur chacune des autres faces. Elles constituent de véritables forteresses. Au-dessus d'une voûte qui perce la muraille et n'a pas moins de sept mètres de hauteur, se dresse une immense construction de quinze mètres environ, bâtie en bois et en briques, avec triple toit de tuiles vernissées et servant de magasin d'artillerie, d'observatoire, de poste-caserne. La porte elle-même, double et blindée de plaques de métal, est protégée par une demi-lune, avec mur d'enceinte semblable à celui de la ville. Deux portes y donnent accès, à l'exception de la grande entrée, appelée Tciène-mène, au sud de la ville tartare, qui, faisant face au palais impérial, est percée de trois dont la principale s'ouvre uniquement l'empereur. La demi-lune circonscrit un vaste demi-cercle qui servirait de refuge pour les troupes, et, en temps ordinaire, est envahie par les marchands ambulants. Les fortifications de la ville tartare ont encore un aspect assez imposant. À chacun des quatre angles de cette ville, on voit une sorte de bastion à quatre étages, entièrement construit en briques et percé de quatre rangs de sabords semblables à ceux d'un



20. Porte Tciène-mène.Dessin de Taylor, d'après une photographie du docteur Morache.

navire. Il pourrait recevoir de l'artillerie ou plutôt des tirailleurs. Mais, pour le moment, on n'y voit que l'image de la $_{\rm p.334}$ bouche d'un canon peinte sur le panneau de bois qui ferme en tabatière chacune de ces embrasures. Un immense fossé de vingt mètres de largeur sur dix de profondeur fait le tour de la ville, et serait inondé en cas d'attaque, si le mauvais état des prises d'eau ne rendait cette défense à peu près illusoire. La ville chinoise, sur les trois faces qui regardent la campagne, est entourée d'une muraille un peu moins élevée que celle de la ville tartare et entourée de fossés.

« A l'exception de la grande entrée du sud, Tciène-mène, les huit portes de la ville tartare conduisent à de grandes rues ou boulevards de trente mètres de largeur, traversant en ligne droite toute la ville du nord au sud, de l'est à l'ouest, mesurant, par conséquent, jusqu'à six mille mètres. Ce sont les plus grandes voies de communication ; d'autres, parallèles ou perpendiculaires à celles-ci et d'une étendue variable de deux à quatre kilomètres, n'ont que vingt mètres de large.

La ville tartare, coupée en échiquier, est percée de larges avenues et d'une multitude de rues et ruelles toutes à peu près orientées nord et sud, est et ouest. Les vents du nord et du sud soufflent constamment à travers les grandes avenues. Une seule volonté a évidemment présidé à ce plan, et jamais édilité n'a eu à exécuter d'un seul coup une aussi vaste entreprise.

On peut conclure de ces dernières lignes que l'aération est plus favorable à la santé des habitants dans la ville tartare que dans la ville chinoise, moins régulière, où la plupart des rues sont tortueuses et où les maisons sont pressées les unes contre les autres. Cependant une rue qui n'a pas moins de sept mille cinq cents mètres traverse cette dernière cité de l'est à l'ouest ; et une autre avenue, partant de la porte centrale, coupe la ville en deux moitiés.

On voit par ce qui précède combien les Tartares Mantchoux avaient eu peu de confiance, à l'origine, dans la soumission des Chinois. Pour plus de sûreté encore, soit contre les invasions asiatiques, soit contre le peuple, les empereurs se tiennent enfermés dans ce qu'on peut appeler une troisième ville, située au centre de la ville tartare et également protégée par un mur d'enceinte : on l'appelle quelquefois la ville jaune ou impériale. D'immenses constructions, de larges fossés, de solides remparts protègent cette demeure du Fils du Ciel.

Ce que dit Marco Polo des dimensions de l'ensemble de ces villes, aux formes géométriques, a été l'objet de beaucoup de discussions ; voici, en définitive, les chiffres exacts qu'on est parvenu à établir après de patients travaux :

La ville tartare mesure du nord au sud 5.500 mètres ; de l'est à l'ouest 6.500 ; sa superficie est de 3.375 hectares, son périmètre de 24 kilomètres ; la ville jaune contient en surface 668 hectares. La ville chinoise compte du nord au sud 3.350 mètres ; de l'est à l'ouest 7.500; sa superficie est de 2.500 hectares, son pourtour de 21 kilomètres. En combinant les deux villes pour avoir la totalité de Pékin, on trouve donc que la superficie est de six mille hectares, le périmètre de trente-deux kilomètres, à quelques unités près. On se fait une idée assez juste de ces dimensions en se représentant une ellipse irrégulière dans laquelle serait inscrit un rectangle; l'ellipse représente l'enceinte fortifiée de Paris, qui a trente-six kilomètres; le rectangle, l'enceinte de Pékin, qui n'en a que trente-deux ; la superficie de Paris est de neuf mille quatre cent cinquante hectares. Pékin a environ un tiers en moins; mais dans cette dernière ville les maisons vont jusqu'aux fortifications, tandis qu'à Paris il existe beaucoup de terrains non construits, qui forment une partie de la banlieue récemment annexée.

On concevra aisément qu'il est moins facile de déterminer d'une façon même approximative le chiffre de la population de Pékin. Le rôle des impôts ne peut pas servir de base certaine. En effet, on impose non pas les individus, mais les familles ; or l'on ne sait au juste combien il y a de membres dans chacune d'elles. Elles peuvent se composer de deux personnes ou de vingt et trente, lorsque au père et à la mère on doit ajouter les enfants, les secondes femmes, les frères cadets et leurs enfants, les domestiques, etc.

Une autre ressource pour arriver à une statistique satisfaisante serait sans doute de s'adresser aux mandarins les plus élevés en grade, mais leurs idées sont loin d'être précises (on sait que la précision n'est pas un attribut ordinaire de l'intelligence chinoise), et si on leur demande combien Pékin renferme d'habitants, ils répondent par un chiffre arbitraire et vague qu'il faut accepter comme une sorte de locution signifiant simplement « une multitude innombrable » (ils diront, par exemple, dix mille fois dix mille).

Cependant en prenant l'opinion de gens sérieux, de missionnaires qui connaissent le pays à fond, en évaluant la population de quartiers séparés et en rapportant à la totalité de la ville, on peut estimer qu'actuellement la population de Pékin ne doit pas dépasser de beaucoup huit cent mille à un million d'habitants. C'est une décroissance considérable si l'on admet comme vrai, d'après les relations du dernier siècle, qu'elle était en ce temps de un million cinq cent mille, deux millions, deux millions et demi. On peut l'expliquer par le déplorable état financier du gouvernement chinois, par l'extrême misère du peuple et l'émigration qui en sont les conséquences naturelles. Il peut se faire aussi que le sol de la Chine ne soit plus capable de nourrir aisément la multitude de ses habitants.

Quoi qu'il en soit, le fait que les habitants de Pékin ont été plus nombreux jadis est attesté par le triste spectacle de beaucoup de quartiers en ruine.

L'aspect extérieur de la triple ville, qui donne l'idée de la régularité, de l'ordre, dissimule ces misères, dont ne parle point Marco Polo.

En approchant de la ville, on peut se faire quelque idée de l'ambition qu'on a eue jadis de la faire magnifique. Sur un espace d'une lieue et demie environ, de p.335 larges dalles de marbre servent de pavés aux routes qui de la campagne conduisent à la capitale : il est vrai que c'est un marbre très commun de ton et d'aspect grossier, et que de plus il est fort mal entretenu. Encore est-on heureux de s'y sentir porté, par comparaison à ce qu'on éprouve sur les autres routes, pleines de poussière en été, boueuses et entrecoupées de flaques d'eau en hiver. Mes compagnons m'assurent qu'il est bien peu de routes ou de chemins où la circulation ne soit fréquemment interrompue. Ils ajoutent que M. Morache a raison de dire que l'entretien des grandes rues de la ville n'est pas beaucoup plus satisfaisant. Aux environs des portes existe encore un assez mauvais dallage ; mais un peu plus loin, selon ce que dit le docteur,

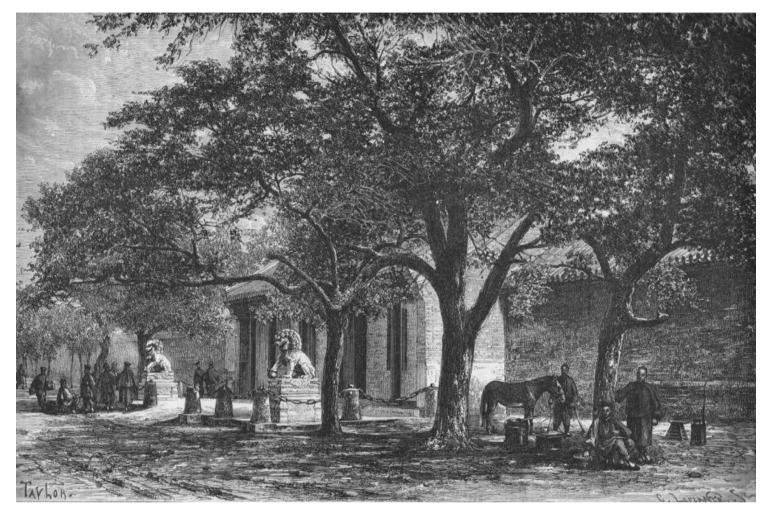
« les rues sont formées d'une chaussée faite d'une sorte de macadam primitif que l'on abandonne absolument à lui-

même; et lorsqu'on est habitué à nos belles routes d'Europe, à nos splendides avenues du nouveau Paris, on ne saurait se figurer à quel point l'absence d'un service de ponts et chaussées peut réduire les voies de communication, et l'on se prend à désirer que certains Parisiens pussent être transportés pour quelques heures à Pékin: reviendraient à tout jamais reconnaissants envers nos édiles. Ces remarques s'appliquent surtout à la ville tartare. Dans la ville chinoise, les rues étant en général plus étroites, la population marchande qui les habite prend elle-même ses mesures et fait réparer à ses frais le chemin qui mène à ses boutiques. Quelques avenues sont plantées d'arbres ; ils ont vieilli comme le reste et ne prêtent aux piétons qu'un ombrage illusoire. Ils meurent, et quelque petit fonctionnaire les fait abattre pour son usage personnel; personne, bien entendu, ne songe à les remplacer... Il n'existe donc à Pékin rien qui ressemble à une promenade publique et nul indigène n'en ressent le besoin. Le Chinois ne comprend guère que l'on se mette en mouvement sans y être forcé par les affaires, et les Tartares, adoptant progressivement ces mœurs, ont à peu près renoncé aux exercices d'équitation, de chasse qu'ils conservèrent longtemps en souvenir de leur ancienne existence nomade. Lorsqu'un indigène bien élevé a quelque course à faire, il loue une voiture, s'il n'en possède une ; tout au moins prend-il un mulet, mais il ne s'abaisse pas à aller à pied comme le dernier mendiant. »

Mais j'anticipe, et, pour avoir voulu citer Marco Polo, je me suis laissé entraîner plus loin que je ne l'avais prévu. On supposera volontiers qu'après avoir $_{\rm p.326}$ voyagé par eau et par terre depuis le matin, je devais éprouver le désir d'arriver à la légation de France.

J'étais sous l'épaisse voûte de la porte de Chakao-mène lorsque des coups frappés sur le gong de fer suspendu à un châssis de bois rouge

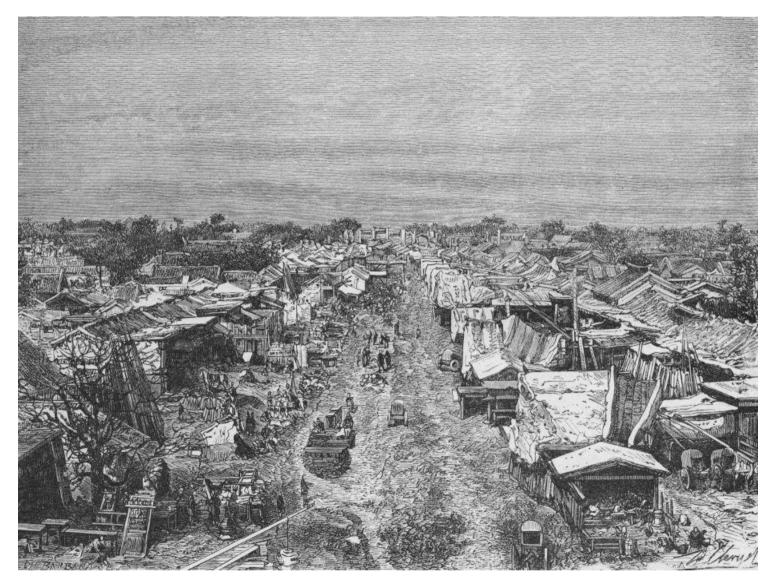
d'un corps de garde en ruine annonçaient déjà le coucher du soleil et la fermeture des portes de la cité.



21. Porte d'entrée de la légation de France. Dessin de Taylor, d'après une photographie du docteur Morache.

Du corps de garde sortit un soldat qui se jeta à la bride de mon cheval pour réclamer l'exhibition de mon passe-port. Cet individu était aussi déguenillé que certain mendiant qui tout près de là, tamisait la poussière de la route pour en retirer la limaille tombée du fer des chevaux. Je ne consentis à remplir la formalité requise que sous la condition préalable que cet homme irait se coiffer d'un chapeau officiel. Il dut emprunter celui d'un collègue, me laissant supposer ainsi qu'il n'y avait qu'un chapeau pour tout le poste, et il me demanda si j'avais mes bagages avec moi, car déjà plusieurs voituriers se disaient de ma suite pour faire entrer sans frais le contenu de leurs véhicules.

De Chakao-mène on suit les remparts de l'est à l'ouest jusqu'à la porte Hata-mène qui donne accès dans la ville tartare.

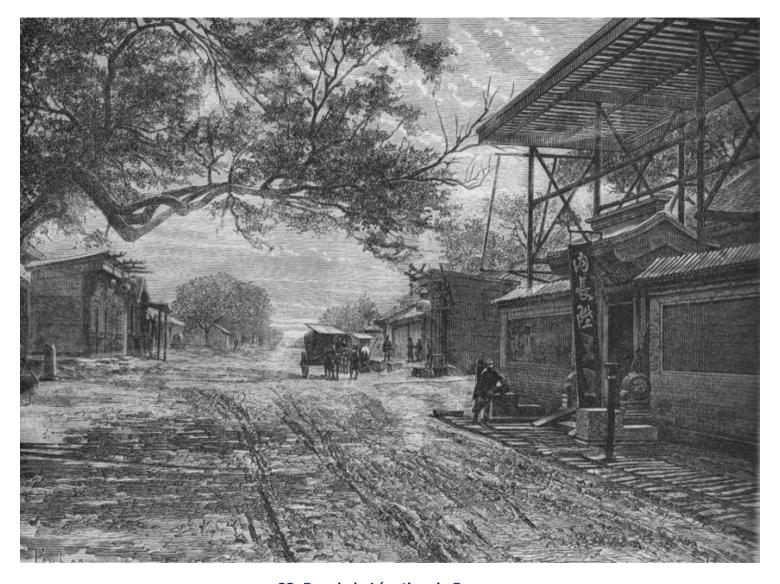


22. Pékin : Grande rue Hata-mène-ta-kié.Dessin de H. Clerget, d'après une photographie du docteur Morache.

Après avoir fait quelques pas dans la grande rue de Hata-mène-takié, on tourne à gauche et l'on aperçoit alors le pavillon qui flotte sur la porte de la légation de France.

L'hôtel de la légation de France, ancien palais appelé Tsigne-kongfou, nous a été cédé par le gouvernement chinois en 1861; M. de Bourboulon, qui en a fait, dans ce recueil même, une description complète, le fit approprier à sa destination nouvelle. Le grand jardin qui

en dépend doit à M. le comte Kleczkowski, ancien chargé d'affaires de France, de magnifiques allées de *sophora japonica* qui font certainement

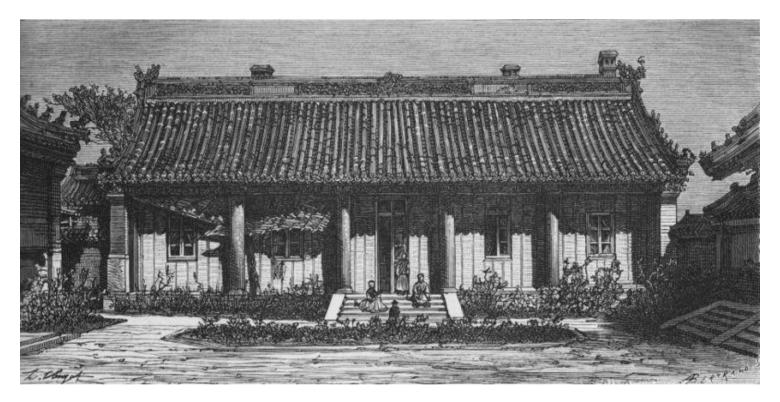


23. Rue de la Légation de France.Dessin de Taylor, d'après une photographie du docteur Morache.

un des plus beaux ornements de ce palais, auquel M. L. de Geofroy, ministre plénipotentiaire, a encore ajouté bien des améliorations. Il en reste encore à faire beaucoup pour que les logements atteignent le confortable de ceux de la légation d'Angleterre ou de celle de Russie.

_{p.337} C'est le capitaine de génie Bouvier qui le premier en 1861, a dirigé les travaux d'appropriation des bâtisses de l'hôtel. C'est à lui qu'on doit la belle porte cochère décorée de deux immenses lions de marbre,

emblème princier chez les Chinois (voy. fig. 21). Des bornes de marbre, reliées entre elles par de grosses chaînes, garantissent le devant de cette porte de l'empiétement des voitures et du trop proche voisinage des mendiants et des petits marchands qui y stationnent toujours. De cette grande porte cochère on pénètre sous un vestibule, et de là dans un passage où s'ouvre la porte de la grande cour d'honneur et qui communique avec le jardin. Ce jardin contient différents kiosques, constituant autant de logements indépendants les uns des autres.



24. Bâtiment Est dans la cour de la légation de France, à Pékin. Dessin de H. Clerget, d'après une photographie du docteur Morache.

La grande cour d'honneur comprend, à l'est et à l'ouest, deux bâtiments à colonnade, de couleur vermillon, formant des vérandas dont le fronton, comme celui de la porte d'honneur, est décoré de brillantes peintures que protège l'avant-toit des bâtiments. Au nord, fermant cette cour, est un grand bâtiment comprenant deux grandes salles séparées par un couloir. Dans les caissons de leur plafond sont peintes sur fond vert et or des abeilles qui n'ont jamais eu quoi que ce soit d'héraldique. Ces vastes salles, ne se reliant à rien, n'ont pu trouver encore d'emploi digne des frais qui ont été faits pour leur décoration.

Au nord de la cour d'honneur se trouve une autre cour renfermant les appartements du ministre. Ils donnent à l'ouest sur le jardin, à proximité de la chapelle de la légation. Tous ces bâtiments ne sont que des rez-de-chaussée.

Une fois arrivé à la légation de France, j'étais vraiment installé à Pékin, et je pus alors me livrer à l'étude de la population que j'avais sous les yeux.

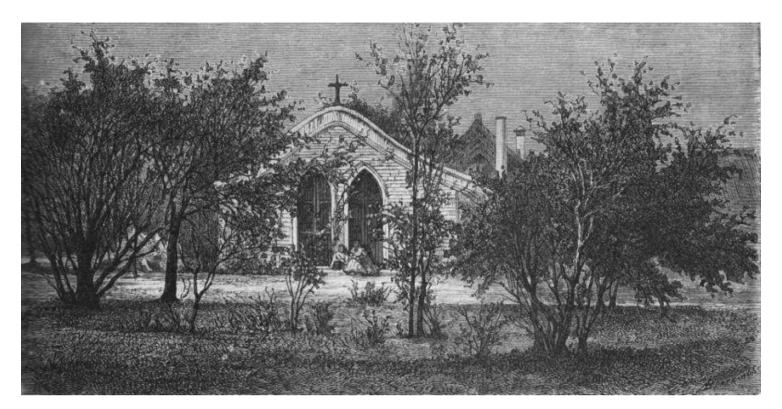


25. Kiosque dans le jardin de la légation de France, à Pékin. Dessin de Taylor, d'après une photographie du docteur Morache.



26. Porte de la cour d'honneur de la légation de France.Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie du docteur Morache.





27. Chapelle de la légation de France, à Pékin.Dessin de H. Clerget, d'après une photographie du docteur Morache.

[X]

Je suis d'En-Haut — Ce sont les Chinois qui ont en réalité conquis les Mantchoux — A quoi sert leur queue — Comment s'est constituée la population de Pékin.



Être un des natifs de cette capitale de l'Empire est considéré par les Chinois comme une espèce de privilège dont ils sont assez fiers. Si l'on demande à l'un d'eux de quel pays il est originaire, il sera enchanté de pouvoir répondre d'un ton plein d'emphase : p.338 Chang-téou, « je suis d'En-Haut », c'est-à-dire de Pékin, la capitale de l'empire policé, Hoakouô, de l'empire du milieu, Tchong-kouô, de cet empire qui a toujours inconsciemment absorbé ses conquérants, au contact duquel se sont usés les petits-fils de Gengis-khan et qui semble bien plutôt s'être annexé la Mantchourie qu'avoir été conquis par elle.

Au dix-huitième siècle, Kiene-Long, quatrième empereur de cette dynastie tartare qui occupe le trône de Chine, composa les premiers

rudiments d'une grammaire et d'une prosodie mantchoues. Il n'y a que cent ans de cela, et pourtant le mantchou sera bientôt une langue morte. Si la dynastie tartare perdait aujourd'hui le trône de Chine, son berceau, la Mantchourie ne lui resterait plus qu'en partie. En effet, la Mantchourie fut d'abord dépeuplée par une émigration systématique de la part des usurpateurs du trône de Chine, qui tenaient à s'entourer le plus possible de leurs compatriotes et fidèles vassaux ; puis elle fut repeuplée par une immigration chinoise, qui, après s'être infiltrée d'abord lentement, a définitivement pris en grande partie la place des Mantchoux aborigènes. C'est ainsi qu'en échange du trône qu'il laissait prendre à un prince mantchou, le peuple chinois s'est en réalité emparé de la Mantchourie.

Toutefois la Chine fut obligée à une concession : ses enfants, cédant à la force après quatre années de lutte, durent se raser le devant de la tête et laisser croître à la nuque leurs cheveux pour en faire, suivant la mode mantchoue, une tresse qui les fait encore reconnaître partout ; ajoutons que, du reste, les Chinois, peu susceptibles de rancune à cet égard, seraient aussi humiliés aujourd'hui de se voir enlever ce bizarre ornement qu'ils le furent au dix-huitième siècle de se le voir imposer.

Quelles sont, pourra-t-on demander, l'origine et l'utilité de cette mode tartare de la queue ? Voici la réponse qu'on nous a faite : dans les combats, cette tresse protège la nuque des coups de sabre, et au passage des rivières on peut y attacher ses armes. Après la longue lutte qu'ils eurent à soutenir pour imposer des marques extérieures de soumission, les conquérants, moins oublieux que les Chinois, comprirent et comprennent encore mieux que jamais combien il serait imprudent de leur part de tenter d'autres innovations, et de toucher le moins du monde aux vieilles institutions chinoises, si surannées qu'elles soient. La politique du gouvernement tartare semble ne plus consister qu'à faire oublier qu'il a conquis la Chine ; et lorsqu'il est aiguillonné par le corps diplomatique étranger pour adopter telle ou telle mesure plus conforme à l'esprit de progrès des temps modernes, il devient le plus chaud défenseur des routines chinoises auxquelles, depuis son avènement en 1644, il a été obligé de s'accommoder petit à petit et à contre-cœur.

Et maintenant vainqueurs et vaincus sont entièrement confondus : il faut un œil très exercé pour les distinguer les uns des autres. Chinois et Mantchoux savent même à peine se distinguer entre eux, et la masse de la population pékinoise serait bien étonnée, si on venait lui dire que depuis l'année 1644 l'empire chinois est gouverné par un prince étranger. C'est grâce à cet état de choses que Pékin, qui en 1270 faisait l'admiration du voyageur vénitien Marco Polo, est encore aujourd'hui ce que devait être, toute proportion gardée, Paris à la fin du moyen âge, et encore !

Quant à la population, elle a été très souvent modifiée par l'introduction d'éléments étrangers. De tous temps les peuplades errantes du nord de l'Asie ont fait des incursions dans le sud et parfois elles s'y établissaient à demeure. Au dixième siècle, à peu près sur l'emplacement actuel de Pékin, les Khi-tans avaient établi une capitale, nommée Yen. Les Khi-tans furent balayés par les Jut-chin, qui fondèrent un nouvel empire et chassèrent complètement les Chinois vers le sud; puis survinrent les Mongols, qui établirent leur domination sur l'Asie tout entière. De toutes ces invasions successives résulta naturellement un mélange continuel de la race chinoise autochtone avec les diverses races conquérantes.

L'empire mongol disparut un jour à son tour. Il fut _{p.339} détruit par un aventurier qui fonda la dynastie, chinoise cette fois, des Mings, dynastie célèbre par l'éclat que lui durent les arts et l'industrie. Elle eut trois cents ans de gloire; puis, à la suite d'une révolte due à l'incapacité d'un empereur sans vigueur et sans intelligence, elle tomba aussi. Après d'épouvantables massacres, un général chinois, pour triompher des rebelles, sollicita le secours d'un chef tartare qui s'empressa de se rendre à cet appel, mais qui, une fois devant Pékin, proclama empereur de Chine son fils Chun-tché. La dynastie tartare fondée par ce général ne s'est point laissé remplacer.

Si elle a réussi à se maintenir, quoique étrangère, c'est à force d'habileté et d'énergie. Depuis 1644, année de leur établissement, les Tartares, restant fidèles à leurs anciennes habitudes de soumission et

de discipline, ont continué à entourer le trône de leur maître, toujours prêts à le défendre avec un dévouement sans bornes.

Dans le plan de ces vainqueurs, les Tartares devaient se garder de toute union avec les Chinois, afin de perpétuer une race d'élite destinée à commander. De là cette habitude de séparer toujours, dans les grandes villes, le quartier tartare du quartier chinois. Mais, si la règle de séparation systématique entre les vainqueurs et les vaincus a été observée dans les grandes familles, la masse de la population tartare ne s'y est pas résignée. Le Tartare prend d'habitude une femme de sa race comme femme légitime, mais, s'il est assez riche pour avoir une seconde ou une troisième femme, c'est dans la race chinoise qu'il fait son choix.

Par suite de ces modifications dans les usages et les mœurs, le type chinois du nord s'éloigne très sensiblement du type chinois classique, tel que nous le connaissons et tel qu'on le retrouve pur dans les provinces du centre et du midi. Dans le nord, la taille est plus élevée, le teint est plus blanc, les yeux sont à peu près sur le même axe, la face est bien moins aplatie, et la barbe est assez fournie.

En dehors des Tartares et des Chinois de race plus ou moins altérée, on rencontre à Pékin environ dix mille Musulmans, quelques groupes de religion grecque d'origine russe, et enfin une population flottante, composée principalement de Mongols et de Tibétains.

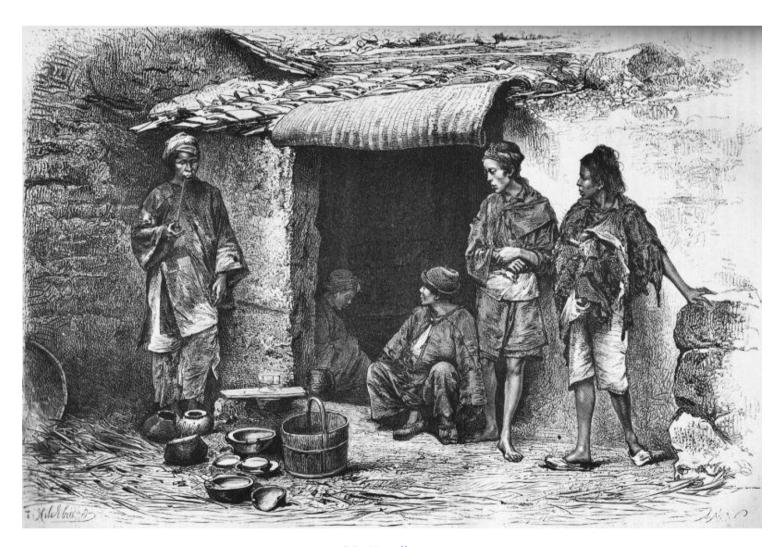


[XI]

Vêtu de briques — Le commerce à Pékin — Comment on s'y nourrit — Les vêtements — La coiffure des hommes — Les coiffures des femmes chinoises et tartares — Comment on se farde — Les ongles — Les petits pieds — Lunettes — Étuis à oreilles — Parasol — Éventail — Écran.



Tous ces éléments réunis forment une population évaluée, comme nous l'avons dit plus haut, à huit cent mille âmes. Dans ce nombre on compte environ soixante-dix mille mendiants, répartis par quartiers et formant une sorte de truanderie à peu près indépendante.



28. Mendiants.Dessin de A. Marie, d'après une photographie de M. Thomson.

Le mendiant asiatique est encore bien moins vêtu que le mendiant d'Occident. Il n'a le plus souvent que quelques lambeaux déguenillés autour de la ceinture. J'en ai même vu un n'ayant pour vêtement qu'une ceinture faite d'une ficelle, à laquelle étaient suspendues une brique en guise de tablier et une autre comme tournure. Celui-là cherche encore un photographe de bonne volonté.

On peut dire qu'il n'y a pas de commerce à Pékin, si ce n'est celui que constitue le débit des subsistances et articles nécessaires à la consommation des habitants.

La classe aisée seule a le moyen de faire du riz blanc la base de sa nourriture. Grâce à un privilège accordé par l'empereur, la basse classe pékinoise peut consommer le riz piqué et gâté dont se débarrassent, dans le commerce, les greniers impériaux. En dehors de Pékin, la classe ouvrière du nord de $_{\rm p.340}$ la Chine ne se nourrit que de bouillie de millet, de farine de blé, de maïs, et d'un fromage de pâte de haricots fermentée.

La viande de porc est celle qui est le plus à portée de toutes les bourses ; ensuite viennent le mouton et la volaille : canards, poulets et pigeons. Quant au bœuf, les Chinois semblent avoir pour lui la vénération que professaient pour cet animal les anciens Égyptiens. Il personnifie pour eux l'agriculture. Toutefois, et malgré le respect que les Chinois affectent pour cet animal, je ne suis pas persuadé que le paysan chinois, qui voit son bœuf hors d'état de lui rendre service, n'aime pas mieux le manger que de l'abandonner à la terre. Les Européens fixés à Pékin trouvent du reste sans difficulté, dans certaines boucheries spéciales, de la viande de bœuf en aussi grande quantité qu'ils peuvent le désirer.

Le costume des habitants de Pékin est des plus simples ; je puis dire qu'il n'y a qu'une coupe d'habits pour les fonctionnaires, les militaires, les bourgeois et les ouvriers : le vêtement diffère seulement d'étoffe et se compose de plus ou moins de pièces.

Les chaussettes sont uniformément faites de toile de coton ou de nankin blanc; la couture se trouve sur le cou-de-pied. En hiver, ces chaussettes sont ouatées et piquées, ce qui en rend le blanchissage difficile. Sur ces chaussettes se nouent les jambes d'un pantalon de toile ou de soie avec des jarretières généralement bleues ou d'une autre couleur voyante. A la hauteur de la ceinture, ce pantalon se ramène sur le devant en formant un triple pli dont on rentre le haut à l'intérieur ; on l'attache ensuite avec une ceinture, dont les glands, si pauvres qu'ils soient, visent toujours à l'élégance et tombent du côté gauche. Sur la poitrine se trouve un plastron de toile ou de soie, doublé, tombant en pointe sur l'estomac, retenu au cou par un cordon et une chaînette et serré autour du torse par deux cordons qui se nouent dans le dos. Puis vient la chemise, tombant flottante sur le pantalon: c'est une veste courte, ouverte dans toute sa longueur sur le devant, s'attachant sur le côté et ne descendant que jusqu'un peu audessous des hanches.

En été, ces quelques vêtements constituent le seul costume de la classe ouvrière et généralement le dessous du costume de toutes les autres classes. Par dessus le pantalon il est élégant de porter des jambières qui se nouent sur le bas, au cou-de-pied, avec des cordons, et dont le haut est muni d'une bretelle qui les rattache chacune séparément à la ceinture du pantalon. Par-dessus la chemise on ajoute une longue robe s'attachant sur le côté. Portée seule, il est sans cérémonie de la laisser flotter : autrement on l'attache avec une ceinture dont le fermoir est parfois incrusté de pierreries.

En hiver, cette robe est ouatée ou fourrée. Les jambières le sont également. Les gens du peuple ouatent simplement le pantalon et la chemise, de sorte que pour tout linge, ils n'ont que le petit plastron qu'ils portent sur la poitrine.

Dans les visites de cérémonie, on passe sur cette première robe longue un pardessus de couleur sombre, plus court que la robe, ouvert

sur le devant, boutonné droit, fendu sur les deux côtés et derrière ; au cou s'ajoute alors un collet de satin bleu de ciel.

Au lieu de ce pardessus de cérémonie, les Pékinois portent fréquemment une veste courte, à manches très larges, laissant passer les longues manches de la première robe ; leurs bouts, dépassant de plusieurs pouces la longueur des mains, peuvent, en cessant d'être retroussés, tenir lieu de gants et abriter la main du contact de l'air et de la poussière.

La tresse pend toujours extérieurement.

Quelques Chinois, lorsqu'ils s'en tiennent à la première robe longue, ont coutume de revêtir une sorte de gilet sans manches ou même simplement un morceau d'étoffe cousu en forme de fichu, ouvert et boutonné sur le devant, tombant devant et derrière dans la ceinture ; ces compléments de toilette servent à empêcher la tresse de porter directement sur la robe principale et de la graisser.

Le pardessus des fonctionnaires est orné, sur la poitrine et dans le dos, d'un plastron dont les broderies d'or varient suivant le grade et l'emploi. Ce $_{\rm p.342}$ n'est que dans certaines circonstances qu'ils portent la robe de dessous brodée : le premier et le quinzième jour de chaque mois, s'ils sont en fonctions, les jours de sacrifices ou de fêtes à la cour.

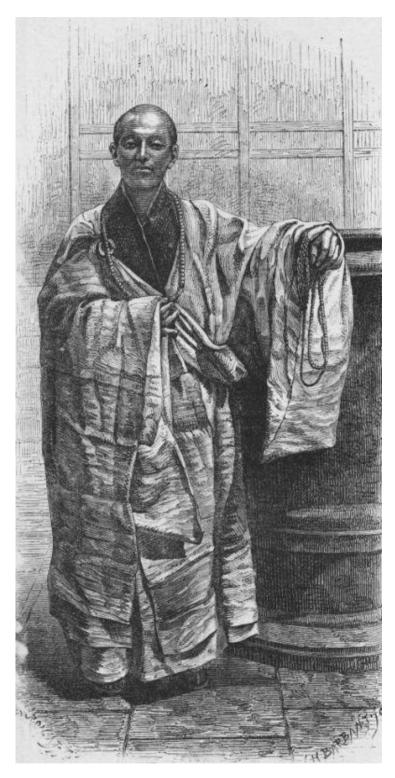
La coiffure varie suivant les saisons ; il y a coiffure officielle d'été et coiffure officielle d'hiver. C'est un décret de l'empereur qui règle le moment où l'on doit quitter l'une pour prendre l'autre.

Le chapeau d'été affecte un peu la forme d'un abat-jour ; il est fait de paille ou d'un tissu de gaze ; du sommet, que surmonte un globule, s'il s'agit d'un mandarin, tombe une houppe de crin rouge ou un effilé de soie.



29. Coréen.Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

Le chapeau d'hiver est noir, en drap ou en fourrure ; ses bords sont relevés presque perpendiculairement contre la calotte, recouverte aussi



30. Tibétain.Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

d'une houppe ou d'effilés rouges. Les fonctionnaires de très haut rang peuvent seuls porter ces chapeaux, garnis de martre non teinte.



31. Chinois lettré.Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

Outre les coiffures officielles dont je viens de parler, les Chinois ont des coiffures de fantaisie dont les ornements sont souvent pris à tort par



32. Mandarin.Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

les étrangers pour des insignes. Ce sont de petites calottes de satin noir, bleu ou jaune, surmontées d'un nœud de cordon rouge ou bleu, ou bien des chapeaux de feutre mou noir ou gris, dont les bords ont un galon doré et dont la partie postérieure est un peu relevée à la

Périnet Leclerc. En hiver, les Pékinois portent volontiers la coiffure mongole, simple calotte doublée, flanquée de deux ailes de fourrures relevées sur la calotte quand il fait chaud ou qu'on ramène sur les oreilles en nouant le chapeau sous le menton à l'aide de deux brides de soie.

Le Chinois ne comprend pas encore comment, en dehors des cérémonies où l'uniforme est de rigueur, on se condamne, comme nous le faisons, à porter un chapeau par tous les temps et à toute heure. En effet, pendant certaines soirées d'été, un chapeau s'explique mal. Aux questions qui m'ont été adressées sur ce point j'ai dû prendre le parti de répondre que le salut occidental consistant à ôter son chapeau, la première condition pour saluer était d'en avoir un.

— Va bien pour vous, Français, reprit mon inquisiteur; mais les Anglais n'ont pas le même motif d'en avoir un, puisqu'ils ne l'ôtent jamais, surtout pour saluer. Conformément à ces principes, il est une saison pendant laquelle le Chinois n'a pour coiffure de fantaisie que son éventail et son parasol.



Les coiffures des femmes chinoises et tartares — Comment on se farde — Les ongles.

Les règles de la politesse française m'imposaient peut-être le devoir de parler avant tout des femmes et de leur costume. Si je n'y viens qu'en dernier lieu, c'est pour leur laisser la place officielle qu'elles occupent en Chine.

Et d'abord je réponds à une question qu'on m'a faite bien souvent.

Les Chinoises sont-elles jolies? — Eh bien, oui, elles sont jolies, mais, comme partout ailleurs, il y en a de laides. La Chinoise jolie serait



33. Dames chinoise et tartare.Dessin de A. Marie, d'après une photographie de M. Thomson.

jolie partout. Je n'en ai jamais vu de belles, et leur charme est relativement de courte durée. La période intermédiaire pendant laquelle



34. Femme tartare.Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

les Européennes n'ont plus que l'âge qu'elles paraissent n'existe pas làbas. De jeunes et fraîches, elles tombent sans transition dans l'étiolé fané



35. Dame tartare de qualité. Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

et dans le jaune-coing. Et malgré cela, coquettes et prétentieuses, elles ne désarment pas même devant leur décrépitude : princesse ou mendiante, la vieille Chinoise posera chaque jour, aussi longtemps que ses mains le lui permettront, des fleurs sur son chef branlant et dénudé. Horreur ! l'art des faux cheveux n'existe pas, et elles n'ont pas même la p.343 ressource du bonnet et du chapeau, Pivoine ou fleur de pêcher, femme de temple ou femme de rue, la Pékinoise est toujours nu-tête. Les rites et la mode le veulent ainsi.

La femme tartare de Pékin porte un pantalon identique à celui que j'ai décrit pour les hommes. Il s'attache de même sur la chaussette blanche, bleue ou nankin, avec un ruban de couleur voyante. La chemise de coton ou de soie est une veste aussi courte que celle des hommes ; elle s'attache sur le côté et ne tombe que de deux ou trois pouces au-dessous des hanches. Comme les hommes, les femmes n'ont pour tout linge de dessous que ce petit plastron, suspendu au cou avec une chaîne de métal et serré à la taille. Mais ce plastron des femmes est généralement brodé plus ou moins richement. Autour de la taille se noue un tablier plissé qui, faisant le tour du corps, constitue une sorte de jupon ; par-dessus se passe une robe longue sans ceinture, couvrant le pied et ne laissant déborder que la haute semelle blanche de la chaussure. Cette semelle, haute d'environ trois pouces, est coupée en deux tronçons séparés, de sorte qu'elle n'existe que sous le talon et le bout du pied.

La longue robe est fendue sur les quatre côtés et laisse entrevoir, pendant la marche, la jupe plissée; sur la longue robe s'ajoute une seconde tunique plus courte et d'une couleur autre que celle de la robe et du tablier.

Ces différentes pièces du costume des dames tartares sont généralement de couleur unie, mais bordées d'un large galon plus ou moins agrémenté de broderies.

Comme les Chinoises, ces dames se fardent ; le maquillage, à Pékin, est le voile ou plutôt le masque que ne doit pas quitter pour sortir une femme qui se respecte. Il est même honnête de forcer un peu la couleur



36. Dame chinoise à sa toilette.Dessin de A. Marie, d'après une photographie de M. Thomson.

en blanc ou en rouge, et surtout de doubler d'épaisseur la lèvre inférieure. La femme sans pudeur est seule à ne pas se défigurer avec le blanc, le rouge et l'encre de Chine.

C'est au miel qu'on se farde à Pékin. La dame, à sa toilette du matin, s'assoit devant un miroir à pupitre qui forme le dessus de la boîte à tiroir où est enfermée une partie des secrets de sa beauté. Elle prend gros comme une noisette de miel ; elle l'étale sur la paume de ses mains en les frottant l'une contre l'autre ; de là le miel passe sur tout le visage et une partie du cou. Ensuite vient le tour du blanc d'Espagne ; comme il est en poudre, il adhère parfaitement sur l'enduit de miel ; puis il s'agit d'appliquer le rouge. La dame se sert d'un petit morceau de drap qui a été trempé dans du carmin ; elle l'humecte un peu et elle le passe sur ses lèvres ; elle en prend aussi un peu sur les paumes des mains, les frotte l'une contre l'autre pour bien égaliser la couleur, et en tournant la paume de la main sur ses joues et ses fossettes elle termine ainsi la grave opération que l'usage exige.

Ce crépissage peut se conserver deux ou trois jours ; _{p.344} lorsqu'il commence à s'écailler, on y ajoute une seconde couche. Le nec plus ultra des femmes à la mode est de se tracer une petite raie de carmin verticale entre les deux yeux et de se poser des emplâtres aux tempes. Verts, noirs ou bleus, ces emplâtres de soie sont ornés quelquefois d'un bijou ou d'une paire de petites antennes, terminées par des perles fines que le mouvement de la marche fait trembloter.

Quant à la coiffure, les jeunes filles, de même que les Chinoises, se font des nattes, mais les femmes tartares mariées ont une mode particulière. Une raie est tracée au milieu de la tête, les cheveux sont divisés en deux parties, chacune nouée au sommet de la tête; au point de jonction on place horizontalement une palette de métal, longue de vingt-cinq centimètres, sur laquelle se dressent à droite et à gauche les cheveux; des nœuds de cordonnet rouge les fixent, et des fleurs vraies ou artificielles, de longues aiguilles terminées en cure-oreille, des papillons naturels ou fantastiques, complètent l'édifice. Ces coiffures se simplifient avec l'âge et la chute des cheveux.

L'usage des doigtiers d'argent ou d'or est commun aux Tartares et aux Chinoises. Il est du meilleur genre de porter les ongles longs. Les



37. Chinoise nouvellement mariée.Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

plus grands que j'aie vus avaient trois centimètres ; on comprendra facilement qu'il est indispensable de les protéger par un étui à chaque



38. Demoiselle chinoise de qualité.Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

doigt. Les ongles seraient-ils de dimension ordinaire, il est encore d'usage de porter des doigtiers comme ornement.

On porte de même des bracelets, des bagues, des $_{\rm p.346}$ colliers, des boucles d'oreilles, et enfin des sachets faits de filigrane d'argent treillagé à jour, ornés de dessins en plumes de martin-pêcheur, et contenant des fleurs naturelles. Le jasmin, l'olea fragrans et la tubéreuse sont les parfums les plus à la mode, avec le musc, qui se retrouve en Chine dans tout, jusque dans l'encre.

Les Tartares ont des allures plus vives que les Chinoises; jeunes, elles portent volontiers un costume se rapprochant de celui des hommes; elles se coiffent alors très coquettement d'un chapeau de feutre à la Périnet Leclerc; leur robe est plus courte et leurs cheveux, tressés en une seule natte, tombent sur une veste ou un gilet festonné d'arabesques.

Les Chinoises, qui semblent plus réservées dans leurs allures, ont des vêtements à peu près semblables à ceux de leurs sœurs les Tartares; la seule différence est dans la robe de dessus, qui, moins longue, tombe au-dessous du genou, laissant voir le pantalon, que ne recouvrent pas de jupes.

Leur coiffure, dite de « phénix », se compose de deux grands bandeaux faisant coques, tandis que le reste des cheveux forme un chignon dressé verticalement derrière la tête sur un crêpé de crin, que traversent horizontalement de longues épingles garnies de fleurs ou d'un gros pompon de velours rouge contenant un petit grelot.

Un des plus jolis ornements de tête que j'aie remarqués est un peigne de fleurs naturelles qui se place autour du chignon. Ce peigne ne consiste qu'en une aiguille de bois sur laquelle est installé un fil de laiton horizontal hérissé de fils verticaux sur chacun desquels on enfile trois ou quatre fleurs de tubéreuse. Lorsque ce peigne est piqué dans les cheveux, on ne voit que les fleurs couronnant d'une manière charmante la base du chignon.

Les Chinoises s'élargissent les tempes en se rasant les cheveux ; elles se rasent aussi sur le front, assez pour que les cheveux forment une ligne bien nette et deux angles, qu'elles rectifient à l'encre.

Les petits pieds.

Ce qui distingue les Chinoises non seulement des Tartares, mais encore de toutes les femmes de la création, ce sont leurs petits pieds, sur lesquels elles se balancent onduleusement. Ici je dois laisser la parole à un ami que j'ai déjà plus d'une fois présenté à mes lecteurs et qui le premier a fait du petit pied des Chinoises le sujet d'une étude reposant sur des observations directes et vraiment scientifiques ¹.

Il est un usage, dit M. Morache, sur lequel la curiosité de l'Occident a été de tout temps éveillée, et dont l'explication n'a jamais été donnée d'une façon satisfaisante : je veux parler de l'usage de la déformation des pieds. Dans les descriptions de la Chine on a souvent écrit sur ce sujet ; si, après tant d'autres, je viens encore en parler, c'est que, placé (comme médecin) dans des conditions spécialement favorables, j'ai pu, à Pékin, être mis en rapport avec des femmes et des jeunes filles, et surmonter la répulsion qu'elles ont à laisser voir leurs pieds. Personne, en effet, pas même le mari, ne doit voir le pied déchaussé d'une femme. Néanmoins, grâce à ma double qualité d'étranger et de médecin, c'est-à-dire d'homme sans conséquence, j'ai pu voir le pied de l'enfant avant la déformation, pendant la période des manœuvres, et enfin celui de la femme adulte,

La déformation du pied, constituant ce que les Chinois ont nommé lis dorés, ornement intérieur, etc..., est loin d'être également répandue dans tout l'Empire ; dans les provinces méridionales, elle constitue à peu près la règle pour les classes aisées ; dans le nord et à Pékin surtout le voisinage des Tartares, auxquels elle est interdite, la misère plus répandue, la rendent beaucoup plus rare. De plus, il y a pour ainsi dire

¹ Voy. *Recueil des mémoires de médecine militaire*, 3e série, tome XI.



39. Le lis doré. Gravure de M. Rapine, d'après une peinture chinoise communiquée par le docteur Morache.



40. Le pansage.Gravure de M. Rapine, d'après une peinture chinoise communiquée par le docteur Morache.

un mode de déformation spécial à chaque province. C'est surtout dans le Koang-si et le Koang-tong que l'on en trouve les plus beaux spécimens. Mais partout les familles essentiellement chinoises et riches se donnent ce luxe, qui promet à leurs filles de plus beaux partis.

Il y a deux grandes divisions dans la nature de la déformation.

Dans l'une, les orteils sont fléchis sous la pointe _{p.347} du pied, le pouce restant libre ; la face plantaire forme une forte concavité inférieure, plus ou moins remplie par du tissu cellulaire ; de plus, le calcanéum change de direction : d'horizontal il devient vertical. De là tous les désordres produits dans l'articulation du tarse. C'est le pied généralement décrit, celui dont on possède en France des échantillons.

Mais c'est là le maximum de la déformation, c'est celle qui se rapproche le plus de l'idéal : c'est, dans le nord, la forme la plus rare. En général, on n'y observe qu'un premier degré de la déformation, c'est-à-dire la flexion des quatre derniers orteils sous la plante, sans changement de direction du calcanéum. Par un bandage maintenu fort serré on a produit un raccourcissement de tout le pied, une sorte de tassement antéro-postérieur des os du tarse, une exagération de la voûte, mais le calcanéum est resté intact. Si nous ajoutons que les Chinoises ont les extrémités élégantes et bien prises, on comprendra que l'on puisse obtenir des pieds fort petits sans faire basculer le calcanéum.

Cette demi déformation est une sorte de moyen terme permettant à la femme de joindre aux exigences de la coquetterie celles du travail et d'une locomotion forcée.

Telles sont les lésions osseuses. Les parties molles sont atrophiées sur l'avant-pied, et, au contraire, ont en partie comblé en dessous la voûte exagérée de la face plantaire. La peau qui les recouvre est souvent rouge, plus ou moins érythémateuse, quelquefois même ulcérée; mais, pour ma part, je n'ai pas observé ces ulcérations profondes, cette suppuration fétide que l'on a signalées plusieurs fois.

Le mode de déambulation est essentiellement modifié ; les mouvements de l'articulation tibio-tarsienne devenant à peu près nuls,

les muscles fléchisseurs et extenseurs du pied ont dû s'atrophier; c'est, en effet, ce qui se produit: la jambe prend la forme d'un tronc de cône. D'un autre côté, les mouvements de l'articulation du genou sont, pendant la marche, intimement liés à ceux du pied; ceux-ci ne se faisant plus, certains muscles de la cuisse ont dû diminuer d'autant.

Le mouvement de progression se produit essentiellement par l'articulation coxo-fémorale, et l'on ne saurait mieux comparer ce phénomène qu'à ce que l'on observe chez un amputé des deux cuisses ; chez lui, comme chez la femme chinoise, la moitié du membre inférieur est transformée en une masse rigide ; du pilon classique de l'amputé à la jambe chinoise il n'y a que la différence d'une articulation, absente chez lui, presque inutile à l'autre, pour la marche tout au moins.

De semblables modifications ne peuvent évidemment être apportées dans les organes de la locomotion sans déterminer des accidents, quelquefois graves, sur le pied lui-même, sans amener même un retentissement dans tout l'organisme. L'instabilité forcée qu'occasionne cette déformation chez la femme la prédispose singulièrement aux chutes de toute nature, aux entorses, aux fractures de la jambe. Il est certain que les os aussi ont participé à l'atrophie générale du membre ; cette disposition, démontrée par quelques pièces anatomiques, faciliterait encore les lésions traumatiques.

Les femmes chinoises des classes aisées, vivant dans des conditions hygiéniques relativement bonnes, sont cependant généralement anémiques. Il est fort probable que, si la déformation du pied n'en est pas la cause directe, tout au moins le défaut d'exercice qu'elle entraîne y prédispose singulièrement, en servant d'auxiliaire aux autres causes débilitantes.

Nous verrons plus loin que, pour maintenir le pied toujours petit, il faut, même chez la femme adulte, continuer la compression. Il serait assez curieux de suivre la marche inverse, de relâcher peu à peu le bandage, de le supprimer tout à fait et de chercher à ramener le pied à l'état normal. De semblables essais ont été faits sous mes yeux, à

l'établissement des sœurs de Charité à Pékin, chez quelques-unes des enfants confiées à leurs soins, et chez lesquelles la compression avait été commencée ; on n'a eu qu'a enlever les bandages pour voir en quelques semaines le pied reprendre sa forme primitive. Les sœurs doivent être très circonspectes en pareille matière, car agir ainsi, p.348 c'est presque condamner l'enfant à un célibat perpétuel.

Les sœurs emploient pour le service des enfants un certain nombre de femmes chrétiennes qui se consacrent au service des pauvres, à l'éducation des jeunes filles et aux besoins de la communauté ; les unes sont Tartares, les autres Chinoises : on a tenté chez ces dernières d'abolir le petit pied.

Jusqu'à présent, soit attachement instinctif à cette ancienne coutume, soit crainte de la gêne qu'un commencement d'essai avait naturellement amenée, elles n'ont pas voulu y renoncer; il est à croire, du reste, que si l'on parvient à abolir l'usage de la déformation, il sera inutile de tenter un traitement pour les adultes, et que l'on devra se borner à faire supprimer la compression pour la génération future.

Dans les familles riches, dans celles qui veulent acquérir à leurs filles un renom de beauté, on ne commence guère les manœuvres avant l'âge de quatre ans ; chez d'autres, la petite fille conserve les pieds libres jusque vers six à sept ans. Pendant les premières années, on chausse le pied, comme celui des jeunes garçons, d'une large pantoufle dont la partie antérieure, presque rectangulaire, est beaucoup plus large que le talon. Enfin, l'époque est venue : tantôt la mère se charge elle-même de l'opération, d'autres fois elle abandonne ce soin à des femmes spéciales, remplissant auprès des dames le rôle de médecins intimes, de sages-femmes, etc. ; presque toutes les grandes familles en ont ainsi une ou plusieurs dans leur domesticité.

On commence à masser le pied, à fléchir plus ou moins les derniers orteils, à les maintenir dans cette position par un bandage en huit de chiffre. Ce bandage, que j'ai vu exécuter plusieurs fois devant moi, se fait avec une bande de coton ou de soie de cinq à six centimètres et plus de large, d'un mètre à un mètre cinquante de long; on applique le

chef initial de la bande sur le bord interne du pied, au niveau de l'articulation tarsienne du premier métatarsien, on porte la bande sur les quatre derniers orteils, laissant le pouce libre, puis sous la plante du pied; on la relève sur le cou-de-pied pour former une anse derrière le calcanéum, en ayant soin de l'appliquer sur la tête de l'os, non audessus: on revient au point de départ pour continuer de la même façon; en un mot, on fait un huit de chiffre dont l'entre-croisement se trouve sur le bord interne du pied. Au-dessus de cette première bande, on en place une seconde, destinée surtout à la maintenir, et l'on arrête par quelques points de couture.

Le mode d'application du bandage ne varie pas pendant toute la période des manœuvres.

Pendant les premiers temps le bandage est médiocrement serré; peu à peu on en augmente la tension. A chaque nouvelle application qui se renouvelle au moins tous les jours, on laisse quelques instants le pied à nu, on le lave et on le frictionne avec l'alcool de sorgho. L'oubli de cette précaution contribue très puissamment à faire naître les ulcérations dont nous avons parlé plus haut.

A cette époque, la chaussure de l'enfant consiste en une bottine dont l'extrémité se rétrécit peu à peu et arrive enfin à être complètement pointue ; l'étoffe remonte assez haut et se réunit en avant par un lacet. La semelle est plate, sous le talon, comme celle d'une pantoufle.

Par ces seuls moyens, on arrive à produire le pied vulgaire, que nous avons décrit comme étant le plus commun dans le nord, et le seul usité parmi les classes _{p.349} pauvres. Mais il en faut continuer l'usage, sous peine de perdre le fruit des premiers efforts ; la jeune fille, la femme, s'appliquent leurs bandages avec régularité : là, ainsi qu'en beaucoup d'autres choses, si l'on n'acquiert pas, on perd.

La chaussure reste toujours la même comme forme, elle varie seulement de dimension avec la croissance du pied, car il n'y a pas

arrêt absolu de développement de ce membre, mais seulement perversion.

Si la mère veut donner à sa fille un pied encore plus élégant, elle a recours à d'autres procédés. Lorsque le premier degré est bien établi, que la flexion des orteils est permanente, on commence a exercer un massage énergique, puis on place sous la face plantaire un morceau de métal de forme demi-cylindrique et d'un volume proportionné à celui du pied; on applique le bandage en huit par dessus le tout, en le maintenant fortement et en portant les entre-croisements non plus sur le bord interne du pied, mais sur la face plantaire.

Un puissant moyen pour arriver au résultat cherché se trouve encore dans le massage. La mère, appuyant sur son genou la face inférieure du demi-cylindre de métal, saisit d'une main le calcanéum, de l'autre la partie antérieure du pied de l'enfant, et s'efforce de le plier.

On dit que dans ces efforts elle produit quelquefois une fracture (une luxation?) des os du tarse; si elle n'y parvient pas, ajoute-on, elle frappe avec un caillou sur la face dorsale jusqu'à ce que la lésion se produise.

Enfin, dans certaines provinces, il serait d'usage d'enlever un os, probablement le scaphoïde, lorsque celui-ci faisant saillie après des manœuvres nombreuses, sans doute fracturé déjà, rend possible une opération que jamais les Chinois ne pratiqueraient sans cela.

Dès le début de cette seconde période, on a substitué à la chaussure à semelle plate une bottine dont la semelle est fortement convexe. Cette bottine aide d'abord, puis maintient chez les adultes la concavité de la face plantaire.

Après ces renseignements précis, que les lecteurs et les lectrices auront peut-être trouvés par trop techniques et minutieux, il faudrait pouvoir révéler le mystère de cette coutume si étrange et si barbare.

On raconte qu'une impératrice, illustre par ses vices, et pied-bot de naissance, vivant vers l'an 1100 avant Jésus-Christ, aurait voulu que

toutes les femmes chinoises participassent à sa difformité. Mais cette origine n'est que traditionnelle, puisqu'elle remonte à une époque antérieure à la destruction des livres chinois, sous la dynastie des Tsine, trois cents ans avant Jésus-Christ.

On dit aussi que les Chinois déforment les pieds des femmes pour les confiner à la maison, les rendre moins volages. C'est même une opinion presque généralement admise en Europe. Cependant il faut remarquer qu'à l'inverse des pays musulmans, les femmes chinoises ne sont en aucune façon recluses ni voilées. Les dames du harem se promènent journellement en voiture. Si la cause de la déformation était la volonté de tenir les femmes en servage, on trouverait cette idée exprimée dans les œuvres littéraires : il n'en est rien. On est donc réduit à des hypothèses. Il semble que le plus simple serait d'interroger à ce sujet un Chinois lettré. On peut croire que cette pensée est venue à la plupart des voyageurs : ils ont interrogé et ils n'ont rien appris.

Le seul fait certain est que la petitesse du pied est le critérium, je ne dirai pas de la beauté, mais de la valeur commerciale d'une femme. Le soulier d'une _{p.350} jeune fille, exhibé devant les parents du futur mari, est un des arguments décisifs employés lors de la discussion de la somme à payer. Regarder le pied d'une femme qui passe dans la rue est une suprême inconvenance ; en parler ne se fait pas entre gens bien élevés. Dans les peintures chinoises, le pied d'une femme est toujours caché par la robe. Lorsqu'un chrétien se confesse, le missionnaire ne manque pas de lui demander s'il a regardé le pied des femmes.

Est-il vrai, comme on l'a dit quelquefois, que les Chinois sont prêts à renoncer à cette coutume? Pour ma part, j'en doute. Plusieurs empereurs de la dynastie tartare ont rendu des décrets pour défendre aux Chinois de mutiler leurs femmes; les décrets sont restés lettre morte. Les évêques, qui agissent sur les chrétiens avec bien plus de force morale que l'empereur, ont flétri et proscrit cet usage dans plusieurs mandements, mais ils n'ont obtenu de succès, même partiels, que chez quelques Chinois établis en Mongolie.

Malgré tous ces efforts, on n'en continue pas moins à torturer les pieds, et l'on persistera probablement à agir ainsi jusqu'au jour où le Chinois, respectant davantage la femme, verra surtout en elle sa compagne, son égale, et lui aura donné son véritable rang dans la société.

Lunettes — Étuis à oreilles — Parasol — Éventail — Écran.

Après avoir parlé du costume des Pékinois et des Pékinoises il me reste encore à indiquer quelques objets de toilette.

Les plus élégants ne sont pas assurément les lunettes, qui, avec leurs grands verres ronds de cristal blanc ou fumé, donnent un aspect si comique même aux vieillards.

Les plus curieux peut-être et qu'on ne trouve, je crois, en aucun autre pays qu'en Chine, pourraient être recommandés à nos délicates Parisiennes. Je veux parler des étuis à oreilles. Ce sont de petites gaines gentiment brodées à l'extérieur et garnies intérieurement de douce fourrure : on y introduit les oreilles lorsqu'il fait grand froid.

Nos lecteurs connaissent déjà la pipe et le narghilé, que fument la plupart des femmes.

Quant au parasol, on pourrait presque dire qu'il est le compagnon inséparable du Chinois. Mais qu'on ne s'imagine pas qu'il s'agisse, dans l'usage, de jolis ou curieux petits pavillons coloriés, historiés, variés, plaisants à la vue et animant les promenades et les rues de la manière la plus agréable. Non, l'élégant lui-même n'admet d'habitude qu'un vilain parasol fait sur le modèle des nôtres. Cependant on voit passer des parasols en soie écarlate sur lesquels sont brodés en or des caractères chinois : ce sont des présents faits à des fonctionnaires, lors de l'expiration de leur mandat, par des administrés reconnaissants. Ces fonctionnaires tiennent à grand honneur de mettre en évidence chez eux de si rares témoignages d'estime méritée par leur justice et leur impartialité.

L'éventail, qui est aussi un accessoire inévitable de la bonne tenue de tout Chinois, a des formes et des ornements beaucoup plus variés. On le porte au côté dans une gaine brodée; à cheval, on le met dans son cou derrière la nuque, en ne laissant passer que la partie supérieure près de l'oreille droite. Mais ce serait une grave erreur de croire qu'il n'est qu'un moyen de protection contre la chaleur. Il rend bien d'autres services, et de tels qu'un voyageur a été jusqu'à prétendre que l'histoire des mœurs de la Chine est tout entière sur ses éventails; on y écrit des morceaux de poésie, des pensées philosophiques, une leçon à étudier, des notes pour aider la mémoire, des déclarations d'amour, des protestations d'amitié, les louanges à un haut personnage à qui on destine l'éventail, des témoignages de reconnaissance pour un grand personnage qui a fait présent d'un éventail à un inférieur. En signe d'affection et d'estime mutuelles, deux Chinois échangent entre eux leur éventail.

Et ce ne sont pas seulement les mœurs, c'est aussi l'art dans ses progrès ou ses décadences, que l'on peut étudier sur les éventails. L'art chinois, comme la calligraphie, déploie toutes ses ressources sur ce léger et vif objet, qui est dans les mains de tout le p.351 monde tandis que nous en laissons l'usage exclusif aux femmes. Regardez de près l'éventail de votre voisin ou de votre voisine, vous trouverez une scène de la comédie la plus en vogue, un plan de Pékin, une allégorie, un paysage correspondant au morceau de poésie écrit sur l'éventail, des fleurs représentant la flore d'une province, des images saintes avec des évocations, une composition rappelant un événement connu, par exemple : le massacre de Tien-tsin.

Les éventails où l'on avait figuré cet acte affreux de fanatisme furent prohibés; mais, malgré la défense de l'autorité, ils se vendaient clandestinement en grande quantité. L'image représentait l'ancien consulat de France et l'église de Tien-tsin livrés aux flammes, les victimes massacrées par une multitude débraillée et armée de longues lances et de sabres, et, pour bien faire comprendre que ces crimes s'étaient commis avec l'approbation du préfet de la ville, l'artiste chinois

avait représenté ce haut fonctionnaire les mains dans les manches, assistant debout près de son palanquin aux assassinats et à l'incendie.

Après l'éventail, il faut mentionner l'écran. Celui que l'on fait en plumes d'épervier est surtout très apprécié quand il est composé des plus grandes plumes de cet oiseau et quand leurs taches blanches réunies ensemble forment un dessin ou un caractère. Plus ample et plus léger que les autres, cet écran aide à supporter les quarante-deux degrés centigrades dont on est affligé, à Pékin, au plus fort d'un été poudreux.

L'empereur donne des écrans à ses préférés. Même sans être honorés d'inscriptions autographes de la main du souverain, ils n'en sont pas moins très hautement estimés, car ils sont toujours décorés par le peintre aquarelliste particulier de Sa Majesté, et l'on ne peut s'en procurer de semblables qu'au palais.

J'en possède un qui m'a été donné par Son Excellence T. C., dont la femme était dame d'honneur de l'impératrice, femme de l'empereur Tong-tche. Cet écran, de soie blanche entourée d'un cadre de bambou, est orné de deux pivoines, l'une rose, l'autre violette. La pivoine est en Chine l'emblème de la beauté et la reine des fleurs.

Si l'on meurt en la regardant, disent les Chinois, « l'âme, après la mort, conserve encore la grâce de tout ce qui flotte au vent ».

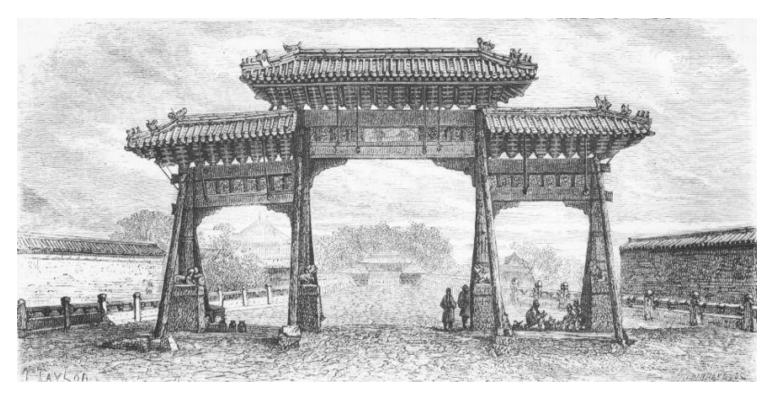
Les deux pivoines de mon écran, que je regarde souvent avec plaisir, sont jetées à larges traits et à grande eau, sur la soie tendue, avec une sûreté de main remarquable. La pivoine rose est peinte avec une légèreté qui contraste étonnamment avec la lourdeur du coloris ordinaire des Chinois. Sur la surface non peinte, on lit la dédicace autographe suivante qu'a bien voulu tracer pour moi le donateur : « La pivoine est la première d'entre les fleurs ; l'illustre maître peintre, Chenue-tchèneline, c'est-à-dire la Cour, m'a présenté cet écran ; la couleur des fleurs est brillante ; elles ont un air de vérité qui ravit. Écrit pour S. Exc. Choutzé. » Puis vient la signature. Pour en revenir un moment à l'éventail, quels que soient notre respect humain et notre

crainte du ridicule à nous autres étrangers, en Chine, je l'avouerai, nous finissons toujours par nous éventer tout comme les Chinois. C'est du reste S. A. I. le prince Kong lui-même en personne qui a achevé ma conversion.

J'étais allé le visiter par une chaleur accablante, au conseil des affaires étrangères, dont il est le président. Ma figure était inondée de sueur ; et comme je m'essuyais le front à différentes reprises, il me fit observer que ce que je faisais n'arrêtait nullement la transpiration et que j'y réussirais bien mieux et avec moins de fatigue, si je consentais tout simplement à m'éventer ; il appuya cette observation de l'offre gracieuse de son éventail ; puis, voyant que, par déférence, je n'osais le prendre, il m'en fit présenter un autre.

Je déclare m'en être très bien trouvé, et depuis ce moment j'ai dit adieu à mes scrupules européens.





41. Arc de triomphe ornant le pont jeté sur les lacs du Palais de Pékin. Dessin de Taylor, d'après une photographie du docteur Morache.

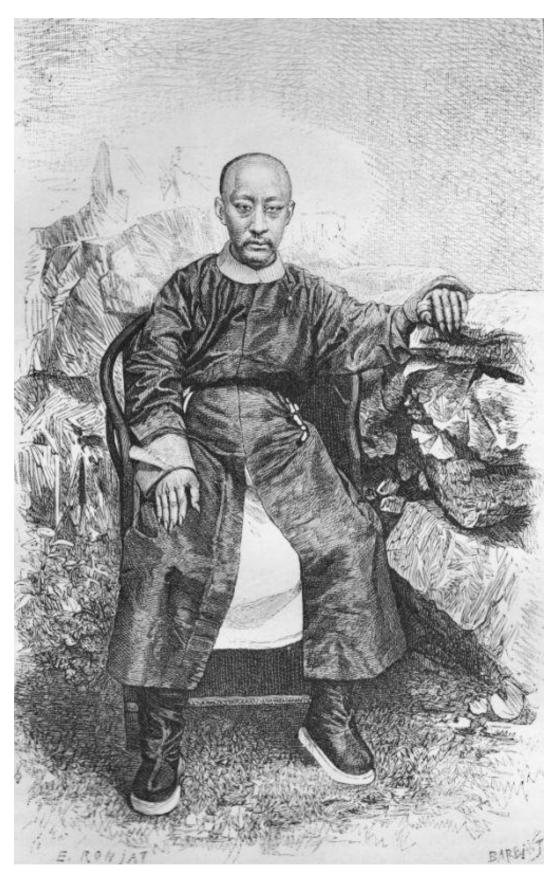
[XII]



Le prince Kong — Le ministère des affaires étrangères — Illusions patriotiques des Chinois — Les abords de l'hôtel — Un enfant terrible de Pékin — Véritables sentiments des Chinois sur les « diables » — Formalités d'une introduction — Le prince Kong — Trait de caractère.

Par occasion, je crois qu'il convient de dire ici que c'est à ce très haut personnage que l'élément étranger $_{\rm p.352}$ doit d'avoir pu se maintenir depuis quinze ans à Pékin et dans le reste de la Chine.

S. A. I. le prince Kong n'est plus jeune : il doit être maintenant bien près de la cinquantaine. Il est frère de feu l'empereur Hien-foung, qui nous déclara la guerre en 1859, et dont le fils, l'empereur Tong-tche, est mort l'an dernier à l'âge de dix-huit ans. Il a fait sa première apparition sur la scène politique en 1860, lorsque survint la guerre. Depuis lors il a conservé la présidence du conseil des affaires étrangères, dont S. Exc. Ouène-siang est le secrétaire général.



42. Le prince régent de Chine. Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Je ne saurais omettre de donner quelques détails sur ces deux dignitaires qui, avec le vice-roi du Tchely, Litchoung-tang, sont certainement en Chine les trois plus grandes figures de l'époque : or, je suis tout prêt à discourir à leur sujet, si le lecteur veut bien m'accompagner au Tsong-li-yamen, hôtel des affaires étrangères, dans le Tsiene-tze-hou-tong, c'est-à-dire, en notre langue, sans aucune emphase, rue de la Monnaie.

p.353 En 1861, c'était dans la pagode de Kia-chigne-sse, située au nord de la ville tartare. que le prince Kong donnait audience aux divers représentants des puissances occidentales. Mais, quoiqu'on n'ait pas de secrets pour les dieux, qui écoutent encore aux lézardes des murs de ce vieux temple, et quoiqu'on n'ait jamais douté de leur discrétion, le gouvernement chinois consentit enfin à avoir un hôtel des affaires étrangères, tout comme Paris a le sien et Londres son Foreign-office.

Les Chinois, en principe, ont toujours ce que nous avons. Si l'on demande à un Pékinois qui visite Paris :

— Avez-vous des égouts comme nous en avons ?

Il vous répondra imperturbablement :

- Oui.
- Avez-vous des palais comme ceux que vous voyez, comme celui de Versailles par exemple ?
- Oui.
- Avez-vous de grandes routes et de grands boulevards comme les nôtres? Arrose-t-on vos rues? Avez-vous du macadam?
- Oui.
- Avez-vous une police permanente sur la voie publique ?
- Oui.
- Vos rues sont-elles éclairées ?
- Oui.

- Avez-vous des omnibus, des voitures de place, des voitures à un cheval, à deux chevaux ?
- Oui.
- Avez-vous des ministères ?
- Oui.
- Des journaux, des conférenciers, des théâtres, des concerts ?
- Oui, oui, oui.
- Enfin, avez-vous un ministère des affaires étrangères ?
- Certainement, et nous avons aussi la poudre à canon et la boussole ; mais quoique nous les ayons inventées, l'une n'est pas meilleure que l'autre.

p.354 Ainsi donc les Pékinois ont tout ce que nous avons ; mais ce que les Pékinois n'ajoutent pas toujours, c'est que, à l'exception malheureusement du macadam, ils ne possèdent ce que nous avons qu'à l'état d'embryon, et il en est de l'hôtel du ministère des affaires étrangères de Pékin comme du reste.

L'hôtel des affaires étrangères, connu sous le nom de Tsong-liyamène, est situé, je l'ai dit plus haut, dans la rue Tciène-tze. On y arrive en suivant le grand boulevard sur lequel donne la porte sud-est de la ville tartare, et, après avoir passé un immense arc de triomphe, on tourne, à l'est, à l'angle d'une pagode facile à reconnaître à ses deux hauts mâts, flanquant un grand brûle-parfum en fonte. On se trouve alors dans la rue Tciène-tze, étroite, peu entretenue, bordée de maisons bourgeoises qui, suivant la mode de la capitale, n'ont qu'un rez-de-chaussée, sans autre ouverture qu'une porte sur la rue.

En longeant cette ruelle de l'ouest à l'est, on arrive devant une porte d'assez peu d'apparence, qui d'habitude est ouverte et encombrée de porteurs de palanquins, de piqueurs et autres gens de service. Tout ce monde, bien vêtu, est en général aussi peu poli que les concierges et gardes de l'hôtel. On obtient difficilement qu'ils quittent leur pipe ou

qu'ils se dérangent de leur partie de cartes, d'échecs ou de dames pour se lever au passage des Occidentaux de distinction.

Peut-être leurs maîtres sont-ils responsables de ce manque d'égards; et à l'appui de cette hypothèse, on m'a raconté qu'un fonctionnaire européen, dînant un jour chez un des membres les plus respectables du Tsong-li-yamène, demanda à voir le petit-fils de son amphitryon, enfant âgé de trois à quatre ans : à la vue de l'étranger, l'enfant s'écria :

C'est ça un diable (kouei-tze), n'est-ce pas, grand-papa ?
 Qu'on juge de la confusion du diplomate chinois.

Ce petit fait ne donne-t-il pas à penser que les hommes d'État chinois, une fois rentrés chez eux, se retrouvant en famille, parlent de nous devant leurs gens avec beaucoup moins de révérence que lorsque nous sommes là.

En résumé, la considération qu'ils nous accordent est toujours regardée par eux comme compromettante ; aussi tiennent-ils à ne nous l'accorder que loin des regards du public, dans une ruelle écartée, au fond de la troisième cour d'une habitation de la plus bourgeoise apparence.

Au milieu de la première cour, remplie des palanquins et des voitures des membres du conseil, et en face de la porte d'entrée, se trouve un portique en deçà ou au delà duquel, suivant le rang hiérarchique du visiteur, s'arrête le cheval, la voiture ou le palanquin de chacun.

N'en descendez pas encore. Votre grande carte de visite rouge a annoncé votre arrivée ; on se dispose à aller au-devant de vous, et ce ne sera que lorsque chacun se sera trouvé à son poste de cérémonie que la porte faisant face au portique s'ouvrira avec fracas.

Un huissier crie : « Tsigne », ce qui veut dire : vous êtes prié.

Regardez à vos pieds si la porte a un pas à franchir, et, si vous êtes un très haut personnage, ne l'enjambez point : ce serait une marque d'infériorité. Attendez qu'on l'enlève ; il est mobile et fait pour cela.

Nous voici dans une cour, sous une galerie qui en fait le tour ; vous vous disposez à la traverser pour arriver à un rez-de-chaussée dont la façade fait supposer une salle de réception. Vous vous trompez de chemin. Voici, à votre droite, plusieurs membres du conseil qui, par un couloir étroit et sombre, viennent au-devant de vous ; c'est par là qu'il faut passer pour parvenir à une troisième cour.

Chemin faisant, vos nobles guides s'informent de votre santé ; vous voici enfin sous la galerie ouverte qui fait le tour de la troisième cour, plantée d'arbres et au milieu de laquelle se trouve un pavillon entouré de rochers artificiels.

Au pied de l'escalier de trois marches qui donne accès dans ce pavillon, se tient un personnage. Est-il Chinois, ou Tartare? il peut être l'un ou l'autre. Sa mise est simple. Sa robe de gaze gris clair est retenue à la taille par une ceinture bleue à boucle de jade vert comme l'émeraude. Il est d'une taille élégante ; sa physionomie, un peu féline, peint à la fois le dédain altier et la brusquerie affable ; son regard, quand il vous fixe, est un peu convergent. Le nez est busqué, la moustache clairsemée; les sourcils semblent vouloir se froncer pour l'impatience ; sa main longue et effilée, ses extrémités petites vous annoncent une nature aristocratique; sur son chapeau conique recouvert d'effilés de soie rouge, vous ne voyez cependant pas le globule de corail rose, insigne des très hauts fonctionnaires ; il n'y a qu'un nœud de cordonnet de soie rouge. La vue de ce personnage vous arrête. Allez-vous saluer? Vous hésitez; un sourire tout à coup donne à cette physionomie une expression charmante et vient vous tirer d'embarras. Il fait un pas vers vous, et d'un gracieux geste de la main vous invite à entrer.

Celui qui est devant vous, c'est S. A. I. le prince Kong, oncle de l'empereur régnant.

Au moral, il s'est caractérisé par le trait suivant, qui m'a été rapporté :

C'était en 1870, pendant la sanglante guerre qui désolait la France ; le prince Kong rendait visite, je ne sais plus à quelle occasion, à tous les représentants diplomatiques étrangers. C'est par la légation de France, la première qui se trouvât sur son chemin, qu'il avait commencé cette tournée. On venait d'apprendre les désastres de Sedan. M. le comte de Rochechouart alors chargé d'affaires de France, en fit p.355 part au prince. Celui-ci fit appeler un des officiers de sa suite :

 Portez ma carte à la légation de Prusse. Dites que je n'y pourrai passer que demain.

Puis se tournant vers le comte de Rochechouart :

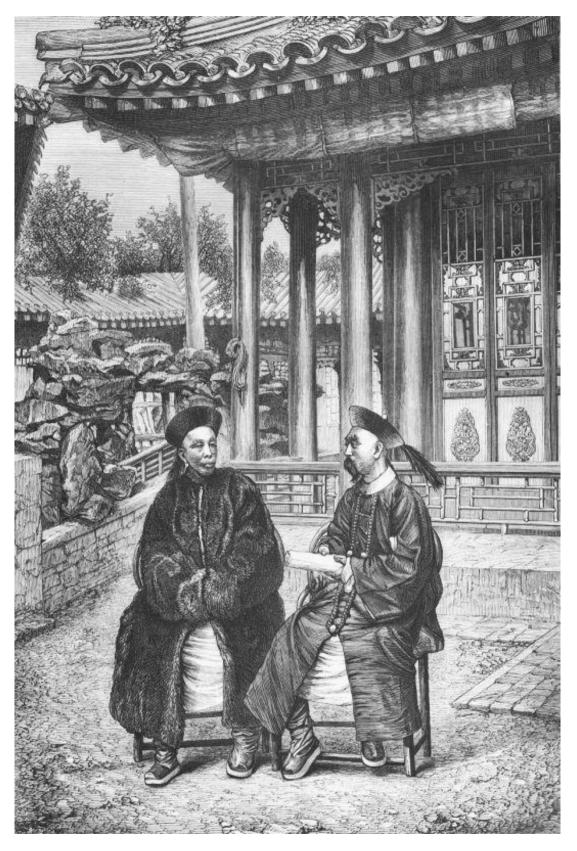
— Le même jour où j'ai exprimé des condoléances au représentant de la France, je ne puis décemment aller porter des félicitations au représentant de l'Allemagne.

Le prince Kong serait prince partout.



Le pavillon des réceptions diplomatiques — Son Excellence Ouène-Siang — La journée d'un ministre chinois — Ce qu'on dit dans l'hôtel du ministre des affaires étrangères.

Le pavillon où reçoit le conseil, n'est fermé que par des châssis treillagés recouverts de papier de Corée. Quelques sentences en caractères blancs sur papier rouge, et quatre lanternes de verre, carrées, d'assez mauvais goût, sont les seuls ornements de cette salle ; elle est tendue de papier blanc et son mobilier est d'une grande simplicité. Il ne se compose que d'un canapé à deux places, comme celui que j'ai vu chez le vice-roi à Tien-tsin ; de huit à dix tabourets assez rustiques, recouverts d'une housse de toile et de natte ; d'une grande table ronde, laquée, noire, faisant le milieu de la pièce, et enfin de banquettes où prennent place les plus jeunes des hauts fonctionnaires, lorsque tous les tabourets autour de la table sont occupés par leurs doyens d'âge.



43. Le Tsong-li-yamène, vue de l'angle sud-ouest du pavillon de réception. Membres du Conseil des affaires étrangères. Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de M. Thomson.

S'attend-on à ce que vous parliez d'affaires ? A peine arrivé on vous servira un repas. Le conseil voudra vous prouver qu'il est prêt à faire des concessions aux idées occidentales ; mais en réalité il ne vous concédera que des fourchettes, au lieu de bâtonnets, pour déguster les mets dont ces messieurs combleront malgré vous votre assiette, et des verres au lieu de tasses, pour déguster le vin de Chao-chigne. Contentez-vous pour aujourd'hui des banalités de la conversation, car, au premier symptôme de politique, on vous inviterait gracieusement à boire un verre de vin ou l'on vous ferait une politesse à laquelle vous devrez répondre. Les domestiques sont là immobiles comme des planches. Vous ne savez si vous pouvez parler devant eux.

Ignorez-vous la langue chinoise et vous servez-vous d'un interprète, je vous plains l'un et l'autre de tout mon cœur. Le temps qu'on met à vous traduire est cependant autant de gagné au bénéfice de vos réflexions; mais pour votre interprète (qui du repas succulent n'a que la possibilité de prendre quelques pépins de pastèque qu'il décortique en causant), il est interrompu par des objections qui lui arrivent de trois ou quatre bouches différentes avant qu'il ait eu le temps de vous traduire. Il fait les demandes, les réponses, parle pour deux, et est obligé parfois de prier qu'on ne lui coupe pas la parole. Vous l'interrompez à votre tour pour lui demander ce que vient d'objecter tel ou tel; et enfin, pour comble de malheur, si vous chargez votre interprète de dire quelque chose d'un peu amer, il est certain qu'on s'en prendra à lui, qui n'est cependant qu'une bouche qui parle ; c'est sur lui que tombera l'orage que vous aurez soulevé, car c'est lui qui a parlé ou c'est lui qui, connaissant la Chine, puisqu'il sait la $_{\rm p.356}$ langue, vous aura mal influencé ou laissé dire quelque chose à l'encontre des idées chinoises.

Ne vous fâchez pas. La colère fait toujours rire les Chinois, et un de ces messieurs vous offrirait un nouveau verre de vin, vous priant de lui faire raison de bonne grâce; désespérant alors du succès de vos négociations, vous remettriez à une autre fois la conversion de la Chine à de saines idées de progrès. On vous reconduirait malgré tout jusqu'à

votre palanquin avec autant de politesse qu'on en a mis à vous recevoir, et vous pourriez revenir et continuer de la sorte jusqu'à ce que vous en ayez fait une bonne maladie ou que vous ayez été relevé de vos fonctions.

Malgré ce tableau peu séduisant, le conseil des affaires étrangères de Pékin est cependant composé d'hommes très sérieux avec lesquels il y a moyen de s'entendre. Généralement, lorsqu'il s'agit de questions graves, les représentants étrangers donnent rendez-vous à deux ou trois membres du conseil. Les domestiques, après avoir servi le thé et des pipes, sont alors renvoyés, et, paraît-il, on cause alors réellement avec de vrais hommes politiques, qui savent écouter, répondre, conclure, et qui ne se départissent jamais de la plus exquise politesse.

Le plus occupé de tous, Son Excellence Ouène-Siang, le premier homme d'État de la Chine, ne serait pas du tout déplacé dans un cabinet européen. Prenant à cœur les intérêts de la dynastie tartare devant les puissances occidentales, cet éminent personnage, déjà très épuisé par l'âge et les fatiques intellectuelles, travaille la moitié de ses nuits, se lève tous les jours à quatre heures du matin pour se trouver successivement au conseil privé, au grand secrétariat de l'Empire et au conseil des ministres, ce qui le retient jusqu'à dix heures du matin au palais ; de là, touchant à peine chez lui, il se rend soit à des examens littéraires, soit à des exercices militaires, et ensuite, au ministère des affaires étrangères, où il meuble son admirable mémoire du moindre document émané des légations étrangères. Il dirige les rédacteurs, rédige lui-même les documents les plus importants et les rapports au trône ; et si vous lui demandez un entretien, il causera une heure, deux heures, trois heures même, impatienté parfois de vos divergences d'opinions avec les siennes sur certains points, mais jamais du temps que vous l'obligez à vous consacrer. Auriez-vous abusé de ses moments précieux, rien ne trahira, même sur ses traits, l'ombre d'un reproche, et, quand vous voudrez le quitter, il n'oubliera jamais de dire :

— Il est encore tôt, voulez-vous une tasse de thé ?



44. S. Exc. Ouène-Siang, de l'Académie de Han-lin, vice-président du grand Conseil de l'empire, secrétaire général aux affaires étrangères. Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

Avez-vous été vif dans la discussion, ce sera avec le même sourire qu'il vous reconduira, et il en est ainsi toujours, quel que soit le rang de celui à qui il a accordé audience. Que de ministres, en Europe, beaucoup moins occupés, ne vous reçoivent que debout!

L'Orient est poli, et si poli, que le prince Kong lui-même, faisant venir un secrétaire de rang subalterne, ne lui donnera pas un ordre devant des étrangers sans se lever à demi de son siège. Nos manières leur semblent naturellement un peu en retard sur les leurs ; aussi, en général, dans ce pays où la forme est considérée comme l'expression du fond, ils sont peu disposés à croire à notre supériorité sur eux.

Pour en revenir au local on se font les réceptions, un diplomate allemand a osé le qualifier de « cage à poules » devant des membres du conseil ; la chose, dit-on, fut prise avec beaucoup de philosophie. Si les murs de cette salle ne sont que de papier, nous pourrons, quant à nous, en savoir plus vite aussi long que le premier soulah ¹ venu sur les affaires qui intéressent chacune des puissances étrangères représentées à Pékin.

Voici, nous pouvons en être certains, les sujets d'entretien qui sont traités dans cette salle :

L'Angleterre parle de la révision de son traité de 1860 et de la liberté de navigation sur les cours d'eau intérieurs, de l'ouverture de nouveaux ports de commerce, de la suppression des décimes de guerre p.358 prélevés, en dépit des traités, sur les marchandises étrangères, d'une diminution des droits d'entrée de l'opium, de l'exploitation des mines de charbon, de la création de chemins de fer et autres choses d'un intérêt particulièrement commercial.

L'Allemagne parle de la navigation et de la suppression de la piraterie sur les côtes de Chine.

L'Amérique s'occupe de son immense commerce et des intérêts des missions protestantes.

¹ Domestique tartare.

L'Espagne plaide en faveur de l'émigration chinoise dans l'île de Cuba.

La France, « qui n'importe que des idées », a dit un homme d'esprit, la France revendique la liberté de conscience pour les Chinois, et, pour les cinq cents missionnaires qu'elle protège dans les dix-huit provinces de la Chine, le droit de prêcher librement la religion catholique.

La Russie parle de frontières ; elle attend sans impatience que ses troupes, après avoir enlevé Kouldja aux musulmans chinois révoltés, aient été relevées de leur occupation par une armée chinoise qu'on attend toujours et qui n'arrive jamais, séparée qu'elle est de Kouldja par les troupes de leur très redoutable adversaire, l'émir Atalik Chazi, autrement dit Jacoub-bey.

Et la Chine, que veut-elle ? me demandera-ton.

C'est bien simple : elle veut la restriction de toutes les libertés dont les étrangers demandent l'extension, et en Orient plus qu'ailleurs, qui n'acquiert, perd.



Nature des relations du Japon avec la Chine — Procédés diplomatiques de l'Orient — Un trait de politique japonaise : les îles Lieou-tsieou — Instinct d'imitation des Japonais.

Comme on le voit, ce ne doit pas être une sinécure que d'exercer de hautes fonctions dans la diplomatie chinoise, et cependant je n'ai pas encore parlé de toutes les puissances en relation avec la Chine, du Japon par exemple. Ce voisin ne dit rien, mais il n'en donne que plus d'inquiétude à la diplomatie chinoise, que rien n'effraye tant que ses propres appréhensions.

Le silence et la réserve ne sont souvent chez nous que des profondeurs bien superficielles, mais il n'en est pas de même pour le Japonais, qui, de plus, étant de même race que le Chinois, possède d'intuition la manière de procéder avec lui.

Et en effet, en politique orientale, il me semble difficile de faire mieux que ne font les Orientaux entre eux. Jamais d'aigreur, jamais de discussion ; on laisse parler de la pluie ou du beau temps, et l'on entre pendant ce temps-là sur le terrain de l'action ; on continue de la sorte jusqu'à ce que, inquiet de votre attitude, on vienne vous demander ce que vous désirez ; ce n'est pas encore le moment de parler. Cette situation se prolonge jusqu'à ce qu'enfin on vous ait offert ce que vous désirez. Cela fait, on est à même de marchander concessions pour concessions. Les Japonais, en 1874, n'en ont pas agi autrement à Formose, et l'on sait que cela ne leur a pas coûté cher. A l'appui de ce que j'avance, je citerai aussi ce qu'ont fait les Japonais dans les îles Lieou-tsieou.

Les îles Lieou-tsieou étaient, paraît-il, sous la dépendance d'un certain prince de Satzouma qui, entre la Chine d'une part et le Japon de l'autre, se trouva obligé, pour avoir la paix, de se reconnaître vassal de ces deux pays. Il envoyait un tribut à l'empereur de Chine en cachette du gouvernement japonais, et un tribut au mikado en cachette du gouvernement chinois. Il y a deux ou trois ans, un navire de la marine royale anglaise fit naufrage sur les côtes de Lieou-tsieou. L'équipage fut secouru par les autorités et les habitants. La reine d'Angleterre, pour reconnaître ce bon procédé de la part du prince de Lieou-tsieou, fit charger un officier d'aller lui porter une montre de valeur. Quel ne fut pas l'étonnement de cet officier, en débarquant dans l'île, d'apercevoir les uniformes occidentaux des soldats japonais. Pour toute explication, on lui dit qu'il arrivait trop tard et que les îles Lieou-tsieou se trouvaient sous la juridiction d'un gouverneur nommé par le Japon. L'officier remporta sa montre.

Le gouvernement chinois est sans nul doute en $_{\rm p.359}$ négociation avec le gouvernement japonais, Lieou-tsieou est à moi, doit dire l'un. Non, il est à moi, doit dire l'autre. Tout cela sur le ton le plus calme et le sourire aux lèvres ; on est les meilleurs amis du monde et on se le répète en prenant le thé ensemble.

Si la diplomatie est au moral ce que la médecine est au physique, c'est-à-dire la connaissance des tempéraments et l'art de les doser, il faut avouer que Chinois et Japonais, enfants du même Orient, et se connaissant par conséquent comme on se connaît entre frères, doivent mieux savoir que nous la dose qui convient à leur tempérament respectif. Quant au droit des gens de Wheaton, dont nous leur avons donné une excellente traduction, due à M. le docteur Martin, il a été simplement entre leurs mains une arme qu'en se jouant ils tournent contre les p.360 Occidentaux, presque toujours portés à croire, dans leur bonne foi, et malgré l'expérience acquise, que pour s'entendre il faut surtout causer.

A Chinois, Chinois et demi! Le Japonais n'a fait que compléter et perfectionner la Chine. Il n'a rien à lui, ni littérature, ni art, ni philosophie, ni industrie. Le Japonais empruntait tout cela à la Chine, jusqu'au jour où un souverain japonais défendit à ses sujets d'avoir aucune relation avec les habitants du Céleste-Empire. Depuis lors, au dix-septième siècle, la Chine tomba entre les mains des Tartares Mantchous. Le costume de la dynastie des Ming disparut rapidement et ce fut au Japon que nous le retrouvâmes, lorsque nous sommes allés y négocier des traités, en 1860.

Les Japonais s'étaient fort bien passés de voisins ; et maintenant que les plus proches sont les Américains, on voit les Japonais se faire Anglo-Saxons, comme jadis ils s'étaient faits Chinois. Ils scandalisent ainsi leurs vieux frères de Chine, qu'ils semblent renier en préférant nos mœurs à celles dont les avait dotés la Terre des Fleurs.

- Pourquoi portez-vous le costume occidental ? demandait un ministre chinois à un secrétaire d'ambassade japonais. Nous sommes de la même race et nous devrions avoir le même respect pour les traditions de nos aïeux.
- Oh! répondit le secrétaire, le costume des étrangers n'est pas beau, j'en conviens; mais il est si commode pour se battre!



L'École des sciences occidentales — M. le docteur Martin — Ses travaux — Créations importantes — L'Inspectorat de la douane — Services rendus aux Chinois par cette administration.

Deux administrations très importantes se rattachent immédiatement au ministère des affaires étrangères : l'École des sciences occidentales réunies, appelée Tong-ouène-Koane, et l'Inspectorat général des douanes maritimes.

La première de ces institutions, fondée en 1863, ne constituait d'abord qu'une école des interprètes pour l'anglais, le français, l'allemand et le russe. Petit à petit, à l'enseignement des langues est venu s'ajouter celui des mathématiques, de l'astronomie, de la chimie, de la physique, de l'anatomie, de l'histoire naturelle. Ce grand établissement, à la tête duquel se trouve un savant américain, M. le docteur Martin, possède de nombreux élèves, qui font honneur à leurs professeurs, parmi lesquels je citerai M. Billequin, professeur de chimie. C'est un des élèves les p.362 plus distingués qu'ait formés M. Payen ; il a rédigé un Cours complet de chimie en langue chinoise. Un pareil ouvrage est un véritable tour de force, car l'auteur a dû tout d'abord suppléer, dans la nomenclature chimique, à la désignation en chinois de substances jusqu'alors inconnues en Chine.

Les élèves du cours de français ont pour professeur M. Vapereau, Les excellents résultats qu'il a déjà obtenus font espérer que, dans un avenir rapproché, ses élèves seront appelés par le gouvernement chinois à remplir un rôle important dans ses relations avec l'extérieur.

M. Martin, le directeur de ce collège international, est infatigable : tous les ans, il introduit quelque innovation pour tâcher de faire tomber le vieux mur de préjugés qui sépare l'Orient de l'Occident. Il a organisé une bibliothèque internationale, à l'aide d'échanges avec les gouvernements occidentaux. Il a créé une fort belle imprimerie à types mobiles. Le gouvernement chinois a été tellement séduit par cet établissement, qu'il lui a confié l'impression d'un immense ouvrage, l'Histoire de la rébellion de Nankin avec tous les documents relatifs aux

Taïping. Il a fondé un journal chinois illustré, sorte de *Magasin* pittoresque destiné à éclairer ou au moins à désabuser le peuple sur le compte de l'Occident. Il a créé enfin un atelier de reliure. — Chaque année amène un nouveau progrès précieux à tous égards.

Le Collège est contigu à l'hôtel des affaires étrangères. Il n'en est pas ainsi de l'Inspectorat de la douane, situé à peu de distance de là, dans la rue Keou-Lane. Cette administration date de l'année 1860.

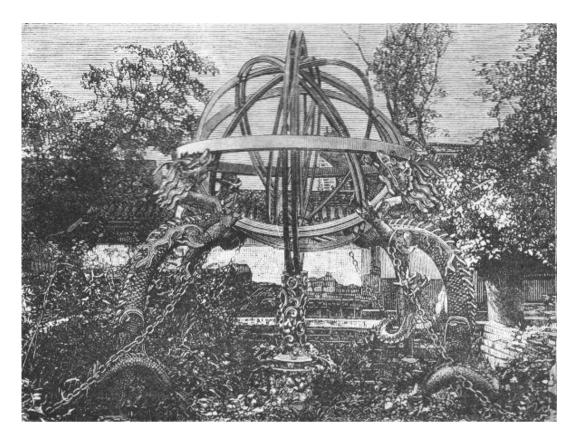
La Chine devait payer à la France et à l'Angleterre les frais de la querre que lui avaient faite ces deux puissances. On venait d'ouvrir de nombreux ports au commerce étranger. Des tarifs de douane avaient été dûment arrêtés. Il fut convenu que le gouvernement chinois payerait aux deux gouvernements un tant pour cent de ses perceptions sur le commerce étranger et que ce seraient des commissaires européens qui seraient chargés de la perception des droits jusqu'au payement intégral de l'indemnité de querre. Grâce développement rapide du commerce occidental avec la Chine, le payement complet de cette dette était effectué en 1867. Pendant sept ans, le gouvernement chinois avait été à même d'apprécier les bienfaits de cette administration financière, qui lui offrait plus de contrôle et de garantie que les administrations purement chinoises, dont les malversations sont proverbiales. Le gouvernement chinois ne voulut plus se séparer du concours des étrangers, qui avaient si bien et si loyalement pris ses intérêts. A l'heure qu'il est donc, les douanes maritimes des ports ouverts au commerce par les traités sont encore entre les mains d'un nombreux personnel étranger et chinois, fonctionnant, dans chaque port, sous la direction intelligente de l'inspecteur général des douanes, résidant à Pékin, M. Robert Hart. Les agents de son administration, depuis le commissaire des douanes jusqu'au simple douanier, sont largement rétribués. Aussi les places dans le commissariat sont-elles très recherchées par des étrangers appartenant au meilleur monde de tous les pays. — Les jeunes gens admis comme élèves dans cette administration sont tenus de témoigner

d'abord d'études sérieuses et sont astreints ensuite à l'étude de la langue chinoise et à des examens périodiques très sévères.

Le montant des droits perçus par cette administration en 1864 était, en chiffres ronds, de soixante-deux millions de francs, et en 1874, dix ans plus tard, de quatre-vingt-douze millions de francs.

De même que M. Martin, M. Robert Hart s'efforce d'initier la Chine à nos idées et à nos habitudes modernes. Par exemple, l'hôtel de l'Inspectorat général des douanes, à Pékin, est éclairé au gaz ; ce qui permettra aux Pékinois de nous dire : « Nous avons le gaz comme chez vous. »





45. Instruments de bronze de l'Observatoire de Pékin. Gravure tirée du *Voyage en Chine* de M. Thomson.

[XIII]

L'Observatoire — Ses origines — Un concours entre les musulmans et les jésuites — Le P. Verbiest — Les instruments de l'Observatoire — Le prince Toune — Chronique de Pékin — Le mont-de-piété chinois.



En suivant de l'ouest à l'est la rue Keou-Lane, où demeure l'inspecteur général, on arrive tout près de la porte Tong-tche-mêne, qui s'ouvre à l'extrémité nord du rempart oriental de Pékin, et en suivant ce mur à l'intérieur de la ville on arrive à une immense brèche, dont le déblai, resté en pente douce, donne accès sur le large faîte du rempart. Une fois là, on aperçoit au sud les sphères et quarts de cercle qui surmontent la tour de l'Observatoire, attenante à la partie sud du rempart où je suis monté.

L'Observatoire de Pékin dépend du tribunal des mathématiques, dont le cinquième prince Toune-tcine-ouang, frère aîné du prince Kong,

est le président. Créé en 1279 par le premier empereur mongol qui régna en Chine, l'Observatoire fut confié à des astronomes de race arabe que les Mongols avaient fait venir des pays conquis en Occident. Depuis lors, ces musulmans se transmirent de père en fils la direction de cet établissement jusqu'au commencement du dix-septième siècle, époque à laquelle les missionnaires catholiques, et entre autres le P. Verbiest, attirèrent l'attention de l'empereur Choune-tche sur le progrès qu'avaient fait les sciences mathématiques en Europe.

L'empereur Choune-tche, entendant d'un autre côté les musulmans dénigrer la science des Pères jésuites, eut recours au stratagème suivant, pour savoir de quel côté se trouvaient les ignorants. Un soir, il fit planter une demi-douzaine de flèches sur un mur exposé au midi. Toutes ces flèches, irrégulièrement placées, formaient chacune avec le mur un angle différent.

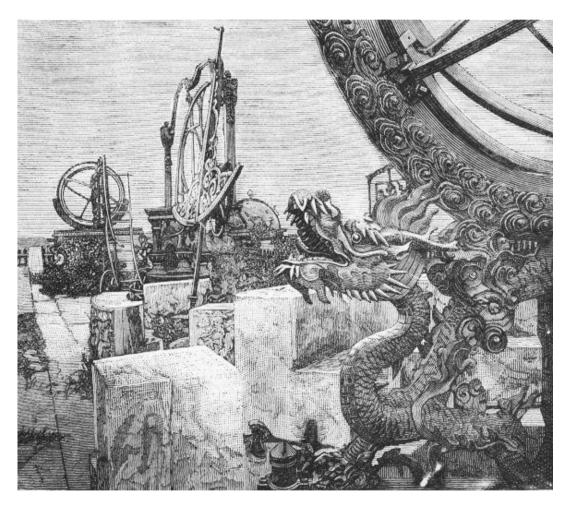
— Je vous donne jusqu'à demain au lever du soleil, dit l'empereur aux savants rivaux, pour $_{\rm p.363}$ calculer où porteront à midi les ombres de toutes ces flèches.

Les Pères jésuites eurent facilement gain de cause, et cette victoire valut au P. Verbiest la présidence du tribunal des mathématiques, charge qu'il sut remplir avec le plus grand talent. L'empereur lui décerna des titres de noblesse pour lui et sa famille. Le décret fut gravé sur une riche tablette encadrée de dragons d'or ; tablette qui avait été placée à l'Observatoire et qu'on peut voir aujourd'hui à la légation de France.

C'est le P. Verbiest qui fit fondre les magnifiques instruments de bronze qu'on peut encore admirer aujourd'hui et que, malheureusement, le gouvernement chinois n'a pas permis d'expédier à l'Exposition rétrospective de Paris en 1867.

Parmi ces instruments, je signalerai surtout un globe céleste de six pieds de diamètre. Le corps du globe céleste est de fonte, très rond et parfaitement uni ; les étoiles sont bien formées et placées selon leur disposition naturelle ; tous les cercles sont d'une largeur et d'une

épaisseur proportionnées. Ce globe est si bien suspendu que le moindre contact l'ébranle en un mouvement circulaire et qu'un enfant le peut mettre à toute sorte d'élévation, quoiqu'il pèse plus de deux mille livres. Une large base d'airain, formée en cercle et vidée en canal dans tout son pourtour, porte, sur quatre points également distants, quatre dragons informes ; leur chevelure hérissée soutient en l'air un horizon, magnifique par sa largeur, par la multitude et par la délicatesse de ses ornements. Toutes ces machines sont environnées de degrés de marbre, taillés en amphithéâtre pour la commodité de l'observateur, car elles ont la plupart plus de dix pieds d'élévation.



46. Instruments de bronze de l'Observatoire de Pékin. Gravure tirée du *Voyage en Chine* de M. Thomson.

Le prince Toune semble tenir, non sans raison, à ce que les étrangers fassent comme lui, c'est-à-dire ne mettent jamais les pieds dans cet établissement. Il paraît qu'un Américain s'est permis de briser

un fragment des ornements de bronze d'un de ces instruments. Le cinquième prince ne fait d'astronomie que chez lui et bien en amateur. On dit même qu'il ne regarde les étoiles que comme le font les poètes ; ses calculs se bornent à la recherche de la rime, pour chanter un ciel factice qu'il se fait avec du bon vin de Chao-chigne. Sa modestie lui a choisi un éditeur de ses œuvres : c'est lui-même qui s'imprime chez lui à l'aide d'une partie des caractères mobiles que les Pères jésuites avaient exécutés, au dix-septième siècle, pour la cour. Son Altesse Impériale le président du tribunal des mathématiques déteste la politique et n'aime pas davantage s'occuper du lendemain. Aussi, pris quelquefois à court, est-il obligé, dit-on, de mettre au mont-de-piété quelques objets appartenant à son frère.

Ces détails proviennent de la chronique de « tout Pékin » et sont, en résumé, à la louange de ce haut personnage, qui préfère sa pauvreté aux charges lucratives qu'il pourrait exercer. C'est là un titre à une vraie popularité dans un pays où grands et petits vendent tout au détriment du peuple. D'ailleurs rien n'est si commun à Pékin que d'avoir recours au mont-de-piété. Toutes les classes y déposent en hiver leurs vêtements d'été et en été leurs vêtements d'hiver ; dans ce dernier cas, il s'agit de fourrures et autres précieux objets de luxe de la bonne conservation desquels ces établissements sont responsables.



Une vue prise des remparts. — Rencontre de gardes. — Une partie d'échecs. — Invite des joueurs. — Le barbier de Pékin.

Du haut du rempart, que surpasse de dix ou douze pieds la terrasse de l'Observatoire, on a vue sur $_{\rm p.364}$ l'ensemble des murailles qui encadrent la ville. On dirait un immense village fortifié. Les arbres sont nombreux et couvrent les cours des petits rez-de-chaussée qui constituent l'habitation des Pékinois. Chacun a sa demeure à soi, sa petite cour et son arbre. Il y a bien longtemps, bien longtemps qu'il n'en est plus ainsi dans la plupart de nos cités occidentales.

Parmi les monuments les plus élevés dont les sommets percent ce tableau verdoyant, je citerai d'abord :

Au sud, dans la ville chinoise, la coupole bleue du Temple du Ciel.

À mes pieds, les longues files de bâtiments parallèles formant les dix mille loges dans lesquelles s'enferment, séparés les uns des autres, les aspirants aux grades universitaires, lors de la préparation de leurs examens écrits.

Au centre de la cité, les toits jaunes scintillants du palais impérial; les kiosques qui surplombent la montagne de charbon et l'obélisque bouddhique surmontant la colline baignée par le lac du palais.

Au nord, le Young-ho-kong, grand monastère bouddhique, ancien palais bâti pour l'empereur Young-tcheng, alors qu'il n'était que prince héritier.

A l'ouest enfin, à l'autre extrémité de la ville, les pavillons-casernes des hautes portes du rempart se détachent sur un fond de montagnes bleues.

Les remparts de Pékin sont interdits aux Chinois ; on n'y rencontre que quelques gardes. Ceux-ci ont pour seul salaire la vente des jujubiers sauvages qui _{p.366} croissent sur la partie des remparts où sont construites de distance en distance leurs demeures, mauvaises cahutes en ruine, jugées suffisamment propres pour leurs infimes hôtes. Ces gardes sont toujours heureux de voir des Européens choisir le rempart pour promenade. C'est une occasion pour ces malheureux de faire connaissance avec nos petites monnaies d'argent.

Non loin de l'Observatoire se trouve une interruption de la muraille qui permet d'en descendre. On se retrouve alors sur une petite place où donne l'entrée de la première cour de l'Observatoire.

A peine ai-je franchi la porte, que je vois d'abord se sauver trois ou quatre jeunes filles tartares (toujours peu rassurées à la vue des étrangers) et je tombe sur deux gardiens faisant leur partie d'échecs ; l'un d'eux, dans la brusquerie de son mouvement, perd ses lunettes et

fixe sur moi ses petits yeux clignotants; l'autre, à la figure peu gracieuse, sans quitter des yeux le coup qu'il médite, me dit entre ses dents qu'il a ordre de ne laisser entrer aucun étranger.



47. Joueurs d'échecs.Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

Je lui demande simplement la permission d'assister à la partie de mes deux *vieux frères* ; je les désignais ainsi poliment. La permission me fut accordée et j'eus une fois de plus l'occasion de voir jouer aux échecs à la chinoise.

L'échiquier chinois est traversé d'un côté à l'autre par une bande de la largeur d'une rangée de cases. Cette bande s'appelle « ho »

(rivière); elle partage l'échiquier en deux camps de trente-deux cases chacun. Les pièces sont simplement des disques de bois, noirs et blancs; sur chacun d'eux est tracé le caractère de son nom. Les pièces ne se placent pas sur le centre de la case, mais au point d'intersection des lignes qui circonscrivent les cases; en sorte que, bien que l'échiquier n'ait que huit cases de largeur, chaque rangée peut cependant contenir neuf pièces. Le « tsiang » (général), correspondant à notre roi; deux sse (ministres), correspondant chacun à notre dame; deux « siang » (éléphants), correspondant à notre fou français; deux chevaux et deux tche (chars), correspondant à peu près à nos tours : telles sont les pièces occupant la première ligne.

Sur la seconde, devant chaque cheval se tient un pao (canon). Le canon peut sauter par-dessus les autres pièces ; il faut même qu'entre lui et la pièce qu'il attaque il y en ait une troisième qui lui serve d'affût. Ainsi, quand le tsiang (notre roi), couvert par une pièce de son jeu, est attaqué par un canon, il se débarrasse de son attaque en se mettant à découvert, car de cette manière il prive le canon de son affût.

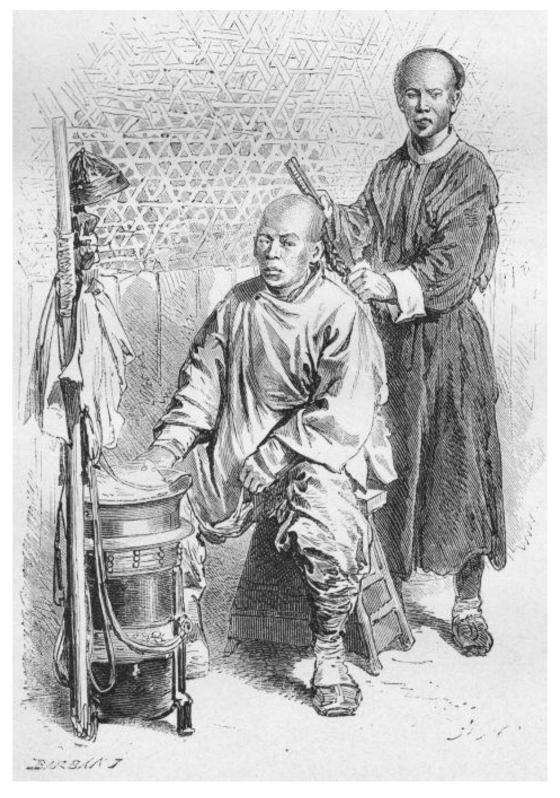
Cinq « ping » (fantassins) ou pions occupent les intersections impaires de la troisième ligne. Il n'y a donc de pions ni devant les ministres ni devant les canons.

Parmi les pièces, il en est qui sont destinées à la défense et qui ne peuvent traverser la rivière.

Mes vieux frères, mis en meilleure disposition par suite de l'intérêt que je prenais à leur partie, m'insinuèrent que si je consentais à faire les frais de l'enjeu, ma présence près d'eux n'en serait que mieux motivée, d'autant plus que si un inspecteur me voyait là, il leur en coûterait à chacun une bastonnade de cinquante coups de rotin. Ils voulurent bien ajouter très gracieusement qu'ils ne se montreraient pas trop exigeants, car ils jouaient simplement à qui devrait payer tout à l'heure au perruquier les frais de leur toilette.

Le barbier auquel mes vieux frères venaient de faire allusion entrait justement, portant sur l'épaule un bâton aux deux extrémités duquel

étaient suspendus, d'un côté une boîte cylindrique de bois garnie de compartiments et d'une cuvette, de l'autre un banc servant en même temps d'armoire garnie de tiroirs.



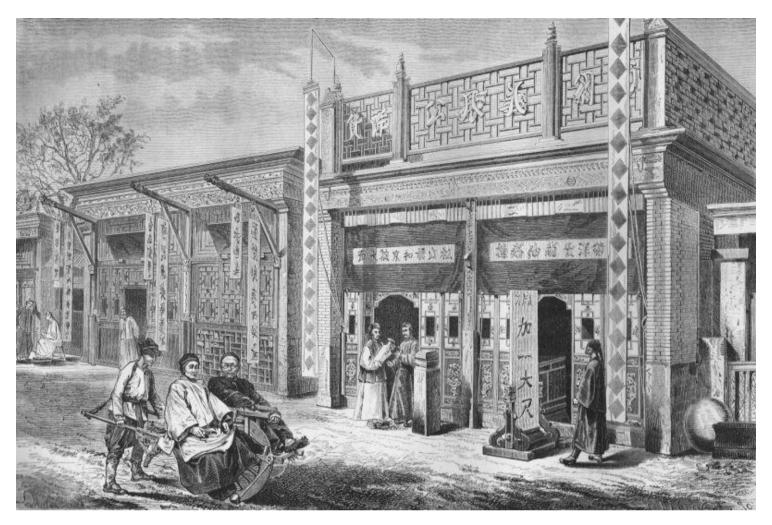
48. Barbier-coiffeur.Dessin de A. Marie, d'après une photographie du docteur Morache.

J'ai constaté là, une fois de plus, que le savon et le blaireau sont remplacés chez les Chinois par l'eau bouillante et une petite lavette d'un ton gris peu engageant.

En Chine il n'y a pas, comme chez nous, barbier et barbier : il n'y a pour tout le monde qu'une seule catégorie de coiffeurs ; c'est le même, quel que soit votre rang, qui vous débarbouille d'abord, vous rase ensuite jusque sur le nez et les paupières, vous épile les sourcils, vous visite un à un, avec une aiguille, les pores de la peau, et vous masse, chez vous ou en plein air. Le tout pour une somme de deux à trois sous.

Je donnai la valeur de dix sous et je quittai mes *vieux frères*, qui, ne s'attendant peut-être pas à un tel excès de générosité, me firent force remercîments et salutations.





49. Brouette chinoise.Dessin de P. Sellier, d'après des photographies de M. Thomson.

[XIV]

Misères du quartier de l'Observatoire — La grande rue de Ha-ta-mène — Scènes populaires — Conversation de deux maçons — Explication de l'appareil des photographes — Pourquoi les « diables étrangers » recueillent les enfants — Un enterrement selon les rites.



Rien ne saurait rendre l'aspect désolé du quartier de l'Observatoire, situé dans l'angle sud-est de la ville tartare. Un incendie, il y a quelques années, détruisit ce quartier, qui, depuis cette époque, se dépeuple de plus en plus. Sur un très vaste espace, ce ne sont de tous côtés que des ruines. Malgré la pensée qu'eut le gouvernement chinois de prévenir la dépopulation de la ville, en défendant aux propriétaires des

maisons tombées d'en emporter les matériaux, personne ne veut s'y établir de nouveau.

En traversant ce quartier de l'est à l'ouest, je retombe dans la grande rue de Ha-ta-mène, que j'avais suivie pour me rendre au ministère des affaires étrangères. Je ne suis pas fâché de parcourir de nouveau cette rue, qui offre une foule de tableaux variés et de scènes populaires pleines d'attrait. Il y a toujours là pour l'observateur une abondante moisson à faire. Les bas côtés de la route ne sont quère fréquentés par les voitures ; ils le sont davantage par les omnibus. J'ai dit que les Chinois en avaient ; mais je dois ajouter $_{\rm p.367}$ que par omnibus il faut simplement entendre une pauvre brouette poussée par un homme et qui ne peut offrir aux voyageurs que deux places. Ce ne sont pas ces véhicules modestes qui peuvent déranger les échoppes occupant d'une manière permanente les deux bas côtés du chemin, et rappelant les petites boutiques dont sont garnis les boulevards de Paris lors du nouvel an. On voit là des orchestres forains, des débits de thé, des bouchers, des montreurs de diorama, des conteurs d'histoires, des chansonniers populaires, des marchands de bric-à-brac, des nécromanciens, des phrénologistes, des écrivains publics, des bouquinistes, des débitants de boissons glacées, etc.

La plupart de ces boutiques d'aspect extrêmement varié sont abritées par un immense parasol carré, qui se pique en terre, comme celui des peintres, et dont la couverture est ou de toile blanche, ou d'un tissu arlequin, composé de haillons infiniment petits. Comme échantillons de ravaudage, ces parasols font le plus grand honneur à la patience chinoise; mais en revanche ils donnent la plus triste idée du goût de leurs propriétaires pour la propreté.

Il paraît que dans ce diorama, devant lequel je me suis arrêté un instant, on voit des choses bien intéressantes ; car je remarque une petite fille tartare, d'une douzaine d'années, très absorbée dans sa contemplation, les yeux collés contre l'oculaire de cette merveille. Pour dire la vérité, on y montre tout uniment de petits dessins provenant de nos journaux illustrés ou de mode, de mauvaises

lithographies, et enfin des photographies dont notre censure ne permettrait pas toujours la circulation.



50. Une rue de Pékin : Un diorama.Dessin de A. Marie, d'après des photographies de M. Thomson.

Des ouvriers maçons se tiennent près de là, la tête enveloppée dans leur mouchoir, pour abriter de la poussière et du plâtre leur natte enroulée avec soin autour de la tête. Appuyés sur leurs lourdes dames de bois, ils se reposent de leurs fatigues, et, pour charmer leurs loisirs, ils veulent bien s'occuper de nous ; en ce moment ils causent entre eux de la manière dont les Européens font la photographie. Ne voulant pas me faire l'honneur de supposer que je comprends leur langue, ils ne font nulle attention à mon humble personne, et je gagne à ce dédain de pouvoir saisir sur le vif un fragment de causerie populaire chinoise. Ils n'ont pas même jeté un regard sur moi, quoique je me sois approché

assez près de leur groupe ; ils continuent à s'exprimer en toute liberté et voici ce que je saisis de cette conversation :

- Il y a une grosse boîte en bois, dit l'un des interlocuteurs, dans laquelle le diable étranger place une plaque de verre, et puis il vous regarde avec l'instrument et dit de ne plus bouger. Il récite, pendant ce temps-là, des prières en regardant sa montre ; et puis, c'est fini.
- Non, du tout, ajoute un autre ; il a une médecine avec laquelle il lave la plaque.
- Enfin tout cela n'est pas clair, dit un troisième, et pour que cette boîte puisse regarder et peindre toute seule, il faut assurément que les lentilles ou bien les drogues employées soient faites avec des yeux humains, et vous savez que les chrétiens viennent ici, à leurs frais, recueillir les enfants chinois abandonnés. On ne me fera jamais croire qu'ils sont si désintéressés qu'ils le disent.

Voilà comment les Chinois expliquent ce qu'ils ne comprennent pas, et ce qu'ils ne comprennent pas sera une occasion de danger jusqu'à ce qu'ils l'aient compris.

Mais quelle est cette cacophonie insolite qui fait retourner tout le monde ? On entend le bruit du gong qu'entrecoupent alternativement de longs mugissements et la musique la plus folâtre ?

Est-ce le cortège du prince Kong qui rentre dans son palais où n'a jamais pénétré aucun Européen ?

Non, le prince Kong, pas plus que les hauts fonctionnaires pékinois, n'a le bruyant et nombreux cortège des fonctionnaires provinciaux ; on se contente à Pékin de six ou douze cavaliers plus ou moins gradés.

Alors qu'est-ce donc?

On aperçoit des bannières, des parasols, et le gong se fait toujours entendre.

C'est tout simplement un enterrement.

Au rebours de ce qui se fait chez nous, le cortège de parents et d'amis marche devant le cercueil du mort. Le parcours de la rue, sur un kilomètre de distance, est bientôt égavé des deux côtés d'une double haie de valets d'enterrement. Chacun d'eux porte un attribut. Ce sont des parasols bleus et blancs, de hauts écrans de soie, des hallebardes, des mains de justice, des sceptres, des drapeaux donnant les titres du mort, ou bien des écriteaux portant des inscriptions qui ordonnent au public de faire place, de se recueillir, de faire silence. Les valets, mendiants ramassés ici et là et loués pour la circonstance, ont une tunique de toile noire serrée à la taille par une ceinture blanche ; ils sont coiffés d'un chapeau de feutre noir surmonté d'une aigrette rouge. Entre ces deux haies s'avance le convoi, précédé d'un quide à pied, entièrement vêtu de drap rouge. Son bonnet de feutre écarlate ressemble assez à celui des forçats. Il frappe du gong pour annoncer à la foule le passage du défunt, dont le portrait en pied, grandeur demi-nature, est porté dans une sorte de châsse par huit valets. Derrière cette châsse en vient une autre, contenant ses distinctions honorifiques, vanités périssables du monde qu'il a quitté. Viennent enfin les parents, vêtus d'un cilice blanc et coiffés du chapeau officiel dégarni de ses effilés rouges. Tout est blanc dans leur costume, même les chaussures. Les amis et connaissances qui escortent le convoi funèbre sont également en tenue officielle ; ils soutiennent ceux que le chagrin doit, selon les rites, empêcher de marcher; à ceux-là on tend des coussins sur lesquels ils peuvent s'évanouir commodément de vingt pas en vingt pas, en remplissant l'air de leurs sanglots, ainsi que les rites l'ordonnent; après quoi ils se relèvent, reprennent une n 368 conversation interrompue, et le convoi poursuit sa route. Des jeunes gens, marchant sous un dais bleu et or, jonchent le chemin de disques de papier blanc percés d'un trou qui figurent des monnaies. — On veut ainsi, paraît-il, abuser et amuser en route les mauvais esprits et, par cet adroit subterfuge, se débarrasser de leurs importunités ; sans la précaution ingénieuse à laquelle on a recours, ils seraient tentés de suivre le défunt jusqu'à sa dernière demeure.



51. Bonze supérieur d'un couvent bouddhique.

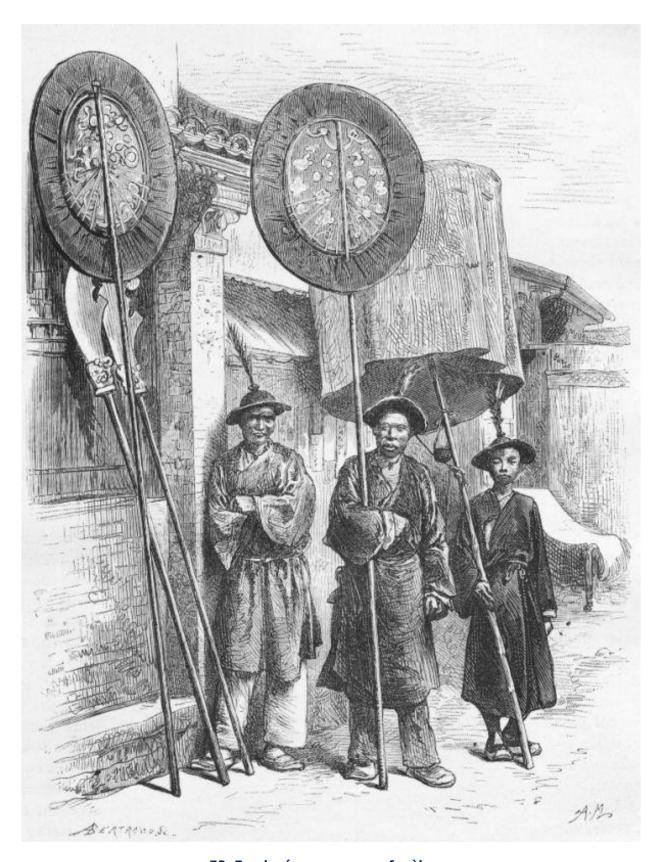
Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

C'est aussi pour les intimider que d'immenses dragons d'or se tourmentent les flancs sur la soie violette des tentures qui recouvrent l'immense catafalque contenant cercueil. Ce catafalque, le colossal palanquin, est porté quatre côtés des par une soixantaine de valets. autour marchent des bonzes bouddhistes en robe jaune, rouge ; ils récitent des prières tibétaines dont ils n'ont jamais compris un mot. Ils les chantent sur un ton aigu dont la cadence est marquée sur des triangles. Leur psalmodie ne cesse que pour faire place à un

vacarme épouvantable produit à l'aide de gongs, de tambours, de flûtes, de trompes longues de six pieds.

Le convoi se termine par une file de voitures tendues de toile blanche et contenant la partie féminine de la famille. Les dames, vêtues de blanc comme les hommes, sont coiffées d'étoupe fixée autour de la tête par un bandeau de toile blanche grossière.

A part ce qui est de commande, rien ne trahit la tristesse de cette cérémonie ; les employés des pompes funèbres fument leur pipe tranquillement, rient, causent, tout comme les amis et parents. Pour



52. Employés aux pompes funèbres. Dessin de A. Marie, d'après une photographie de M. Thomson.

tout dire, c'est le même magasin qui fournit les tentures de mariage, les draperies d'enterrement, les lanternes de noce, le catafalque et le palanquin rouge de la mariée. La boutique a pour enseigne : « Ici l'on pleure et l'on rit », et les Chinois, esprits forts, confondent volontiers l'un et l'autre, ce qui n'empêche pas les rites de s'accomplir et de planer bien haut au-dessus de tout.



53. Boutique de fournitures pour noces et pompes funèbres à Pékin. Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie de M. Thomson.



[XV]



Extrême rareté des audiences accordées par l'empereur de la Chine à des étrangers — Mon guide au palais : comment je le rencontrai ; sa fonction ; son histoire ; sa mort.

p.193 Grande est l'illusion de ceux qui s'imaginent qu'on est reçu par l'empereur de la Chine aussi facilement qu'on peut l'être par le président des États-Unis ou par un des monarques les plus puissants de l'Occident. C'est là, qu'on le sache bien, un privilège pour ainsi dire inaccessible.

La cour de Chine croirait se diminuer en prodiguant les audiences du souverain, et pour rien au monde on ne laisserait visiter même une partie du palais de la capitale lorsque l'empereur est absent.

Cette loi est aussi rigoureuse pour les Chinois que pour les étrangers, et, afin de mettre le public en garde contre la prétention de certains voyageurs à l'honneur d'avoir été reçus par l'empereur, je rappellerai quels sont les personnages qui, seuls en notre siècle, ont obtenu celle haute faveur et le nombre des audiences qui leur ont été accordées.

Le ministre de France et son interprète ont obtenu deux audiences ; le ministre d'Angleterre, une audience ; le ministre des États-Unis, une audience ; le ministre de Hollande, une audience ; le ministre de Russie et son interprète, deux audiences ; le ministre _{p.194} de Belgique et son interprète, une audience ; l'ambassadeur japonais avec son interprète, deux audiences ; enfin l'interprète de la légation d'Allemagne, qui était de service lors d'une audience collective.

Cela fait en, tout treize personnes seulement auxquelles il a été permis de saluer le Fils du Ciel.

La première de ces audiences eut lieu le 29 juin 1873.

En dehors des personnes précitées, aucun étranger, au dixneuvième siècle, n'a pénétré dans le palais impérial.

Chacune de ces audiences a duré de cinq à sept minutes. Des ministres ont été reçus collectivement. Je puis donc affirmer hardiment que, tout calcul fait, la cour de Chine, depuis qu'elle est en relations régulières avec les puissances étrangères, c'est-à-dire depuis quinze ans, a bien voulu consacrer en tout cinquante minutes environ de ses moments précieux à la réception des personnages dont je viens d'indiquer les qualités.

Ce qui précède répondra amplement à ceux qui seraient encore tentés de me demander si l'empereur donne des fêtes au corps diplomatique et s'il y a bal au palais de Pékin. Le lecteur comprendra d'autant mieux la difficulté de la tâche que je m'impose en lui décrivant ce palais, enceinte mystérieuse qu'habite un seul homme, l'empereur, avec un nombre de femmes tel, qu'il faut de cinq à six mille eunuques pour les servir.

Comme c'est l'un de ces eunuques qui m'a révélé une partie des secrets de la vie intérieure du palais, je dois sans plus tarder présenter mon guide au lecteur. Mais pour cela il nous faut retourner à Tientsin, dans un magasin d'articles étrangers, tenu par un Anglais, à l'enseigne de Fei-long, c'est-à-dire du Dragon volant.

Je me trouvais un jour dans ce magasin, lorsqu'entrèrent six ou sept Chinois élégamment vêtus. L'un d'eux semblait être de la part des autres l'objet d'une profonde vénération et même d'une crainte respectueuse.

Il était jeune, de taille moyenne et un peu replet, complètement imberbe, le visage légèrement grêlé; son œil saillant et très relevé avait des regards scintillants où se peignaient la finesse et l'intelligence.

Il y avait autant d'assurance hautaine dans la manière dont il s'était présenté que d'humilité chez les autres ; on devinait qu'on avait affaire, sinon à un très haut personnage, du moins à quelque parvenu ayant conscience que sa fortune le mettait au-dessus de toute espèce de contrainte.

Il m'inspirait de la curiosité avant même que je l'eusse entendu parler.

Dès qu'il ouvrit la bouche pour communiquer à ses compagnons ses appréciations sur divers produits de notre industrie, le timbre de sa voix me surprit encore plus que toute son extravagance d'allure : c'était une véritable voix de femme.

Il venait d'apercevoir des cravaches : il en prit une qu'il courba en la tenant par les deux extrémités, pour juger de sa flexibilité; puis, soudain, avec une rapidité extrême, il se retourna vers sa suite et cingla d'un vigoureux coup de cravache le visage de l'individu le plus proche; or cet individu, en vraie tête de Turc, ne broncha pas plus qu'un dynamomètre; la cravache avait cependant laissé un sillon violet sur son visage devenu livide.

Quant à l'étrange personnage, si violent sous un air si calme, il dit froidement tout en frétillant dans ses vêtements de satin mauve :

- Je vois que cette cravache est bonne, combien vaut-elle ?

N'attendant même pas la réponse, il choisit quelques photographies, un vêtement d'homme européen tout confectionné; ensuite il paya le tout en papier- monnaie, qu'il tira lui-même de la botte d'un individu de sa suite, et ce dernier se fit rendre la différence.

Pendant toute cette scène, j'étais resté muet, assis dans un coin du magasin.

Aussitôt cet homme disparu avec sa suite, je demandai aux domestiques de la maison à qui donc ils venaient d'avoir affaire ; ils me répondirent avec mystère :

Siao-ngane-tze.

Je me fis répéter ces mots qui ne voulaient rien dire pour moi. Ils ajoutèrent :

 C'est l'eunuque favori de l'impératrice, mère de l'empereur régnant!

Dès que j'eus entendu cette réponse, je volai sur les traces de ce gardien des grandes princesses.

Il s'était arrêté sur le quai et regardait, pour la première fois sans doute, un bateau à vapeur. L'occasion me parut bonne. Je lui débitai d'abord les formules les plus fleuries de la politesse chinoise et je m'offris d'être son guide pour lui faire visiter ce bâtiment des barbares.

Cette offre lui sourit. Pendant la visite, nous causâmes, et nous eûmes bientôt lié connaissance : nous nous invitâmes mutuellement à dîner.

Il mangeait bien, buvait sec et parlait beaucoup. Il y avait en lui du tigre et de l'enfant gâté. Je fus étonné de voir que, quoique appartenant au palais, il était un peu au courant de ce qui touche l'Occident; de son côté, il n'était pas moins surpris d'avoir trouvé en moi un barbare d'une politesse irréprochable instruit des moindres us et coutumes de la Chine et maniant la langue chinoise avec une dextérité assez pékinoise.

Siao-ngane-tze, autrement dit « le petit Ngane-tze », avait vingt-trois ans ; il était le fils d'un pêcheur et originaire de Cocou, village situé à l'embouchure du Pei-ho. Il avait dix ans lorsque son père l'amena à Tientsin. Or il advint que, s'étant perdu dans la foule, il fut fasciné par un homme de haute stature qu'il se mit à suivre comme malgré lui ; pas un mot n'avait été échangé et l'homme marchait toujours. Au milieu d'un faubourg, cet homme pénétra dans une auberge $_{\rm p.195}$ où on semblait le connaître ; là, Siao-ngane-tze à demi mort de fatigue s'endormit. Au point du jour il fut réveillé par le bruit d'une altercation. On parlait de vol, de procès : il reconnut la voix de son père ; on se calma bientôt pour ne plus discuter qu'une question d'argent. Siao-ngane-tze fut vendu, et son père ne demanda pas même à le revoir.

Quelque temps après, le fils du pêcheur était au palais de Pékin et s'était parfaitement fait au changement opéré dans son existence. Son esprit, son intelligence et peut-être aussi ses beaux yeux, lui avaient gagné de suite la bienveillance des dames de la cour.

Son influence y devint telle, que des princes du sang durent compter avec lui. Il expia plus tard ses succès.

L'empereur Hien-fong, qui mourut en 1861, n'avait eu qu'un fils d'une favorite appelée Tze-shi, élevée pour ce fait au rang de seconde impératrice. On la désigne sous le nom d'impératrice mère ou d'impératrice de l'Ouest, parce qu'elle habite la partie occidentale du palais, tandis que la première impératrice, appelée Tze-ngane, femme légitime de l'empereur Hien-fong, habitant la partie orientale, fut désignée sous le nom d'impératrice de l'Est.

Ces deux princesses ne sont ni de la même humeur ni du même caractère. L'impératrice de l'Est s'occupe des affaires, tandis que l'impératrice mère ne songe, dit-on, qu'à ses plaisirs. Cette incompatibilité d'humeur rendit Siao-ngane-tze odieux à la première impératrice.

Je reviens à ma rencontre avec lui. Qu'était-il venu faire à Tien-tsin?

Siao-ngane-tze avait déjà introduit au palais une collection de photographies de toute sorte, et la curiosité de la jeune impératrice de l'Ouest allant toujours croissant, il était venu lui acheter des vêtements européens. Il lui avait fallu un décret spécial pour quitter Pékin.

A son arrivée, les autorités de Tientsin s'efforcèrent par des offres d'argent d'éloigner un visiteur aussi importun et aussi dangereux : rien n'y fit. Des spéculateurs de bas étage qui l'accompagnaient s'abritèrent derrière son autorité pour enfreindre les lois, et, malgré beaucoup de scandales, personne n'osa souffler mot. Siao-ngane-tze se livra donc librement sans danger et sans contrainte à tous ses caprices ; il fit peser lourdement sa toute-puissance sur ces esprits timides, et lorsqu'il en eut assez abusé, il retourna à Pékin. Ce fut là que je le retrouvai.

Depuis que nous avions fait connaissance, il m'avait envoyé chercher plusieurs fois. Nous avions visité ensemble différentes parties de la ville chinoise, notamment la grande rue où est le pont des Mendiants et dont les scènes populaires paraissaient beaucoup le

divertir et lui inspirer des sentiments philosophiques sur sa situation. Je le vis, en dernier lieu, dans des circonstances qui eurent un dénouement terrible. Il avait été chargé d'aller acheter dans la province de Hanghaï un chapeau d'une paille extraordinaire pour sa souveraine maîtresse. Cette importante mission l'infatua et le perdit.

Tout d'abord, il osa arborer sur son palanquin la couleur jaune, couleur impériale ; et, sur sa route, il imposa aux autorités des égards et des rançons qui, au su de tout le monde, étaient bien loin de lui être dus.

Ces graves imprudences seraient peut-être restées impunies, mais il devint criminel.

Un jour qu'il passait dans une petite ville de la province de Chantong, on jouait une comédie en plein vent ; parmi les spectateurs se trouvait une jeune fille d'une grande beauté. Siao-ngane-tze lui adressa quelques propos malséants ; elle lui fit une réponse cruelle. L'eunuque, emporté par un accès de rage et de désespoir, la frappa d'un coup de couteau.

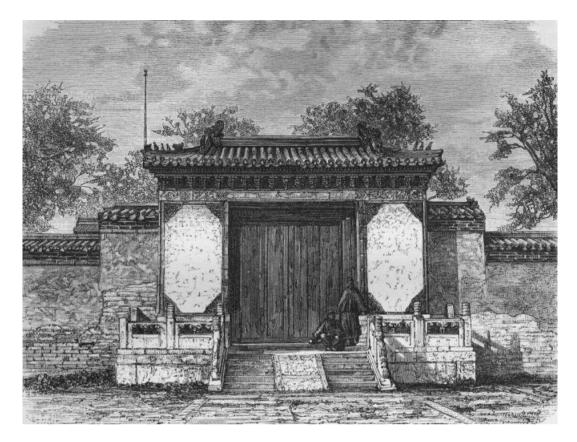
Le sous-préfet de la ville le laissa continuer sa route, mais un courrier, qui se rendit à Pékin à raison de quatre-vingts lieues par jour, porta la nouvelle du meurtre au conseil des ministres et aux princes.

On obtint facilement de l'impératrice Tze-ngane un ordre de mise à mort, que l'impératrice mère ne connut qu'après l'exécution de son favori.

C'était en 1869. Un an plus tard, l'eunuque principal de la première impératrice périssait également de mort violente ; la seconde s'était vengée.

Telle fut la triste fin de celui auquel je dois de pouvoir donner des détails authentiques sur le palais impérial.



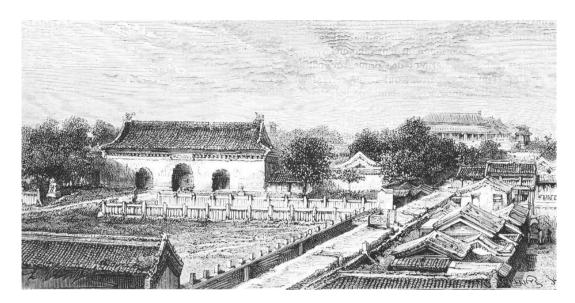


54. Porte d'une maison de la ville jaune, à Pékin. Dessin de Taylor, d'après une photographie du docteur Morache.

La ville interdite — La porte de la Grande Pureté — Les ponts de l'Onde d'Or — Les portes de la Tranquillité Céleste et du Principe — Le temple des Ancêtres — Le temple de Che et Tsi — La ville impériale — Le pavillon de la Splendeur Empourprée — Le pavillon de la Souveraine Concorde — Les génuflexions — Anecdotes — La mosquée des musulmans à bonnets rouges.

Le palais, ou plutôt l'ensemble des palais imposants de ce que les Chinois appellent la « ville interdite », a sa grande porte au midi, la porte de la *Grande Pureté*. Cette porte ne s'ouvre que pour le souverain ou les impératrices. Ses trois entrées font vis-à-vis à la porte Tciènemène dont nous avons déjà parlé, et en sont séparées par une grande place toute pavée de briques de ville, et entourée d'un mur en forme de palissade.

Cette place, que bordent de grandes rues, n'est accessible qu'aux piétons ; elle est flanquée, à l'ouest et à l'est, de deux longs bâtiments, affectés autrefois à différents services publics et transformés depuis en une suite de boutiques.



55. Abords de l'entrée du palais Impérial.Dessin de H. Clerget, d'après une photographie du docteur Morache.

Je rappellerai ici en quelques mots que la « ville interdite » est située dans la ville jaune, et que la ville jaune est elle-même située au centre de la ville tartare.

La ville jaune faisait autrefois partie du palais ; elle n'était habitée que par les gens du service de l'empereur et par les administrations dépendantes de la cour. Les habitations y sont plus belles qu'ailleurs ; leurs grandes portes sont d'un style plus monumental. Déjà sous la dynastie précédente la p.196 circulation dans cette enceinte avait été rendue au public, mais le palais en avait conservé une partie qu'il s'est annexée au sud pour en faire une immense cour à laquelle donne accès la porte de la Grande Pureté. Cette cour est fermée au midi, à l'est et à l'ouest, par un mur semblable à celui de toute la ville jaune : il est de briques, avec un crépissage rose ; le faîte est recouvert de tuiles de faïence émaillées de jaune.

Au nord de cette cour se trouve le fossé canalisé qui, à partir de là, fait le tour de tout le palais ; sur ce fossé est jetée une série de sept ponts de marbre sculptés, appelés ponts de l'Onde d'Or. Cinq de ces ponts font vis-à-vis aux cinq entrées d'une porte colossale surmontée d'un grand pavillon à deux étages. Cette porte est celle de la *Tranquillité Céleste*, Tiène-ngane-mène ; elle s'ouvre sur une seconde

cour ou s'élève au nord la porte du *Principe*, construite sur le même modèle que la précédente.



56. Lacs et jardins du palais Impérial.Dessin de H. Clerget, d'après une photographie du docteur Morache.

A l'est et à l'ouest de l'espace compris entre ces deux portes, sont deux immenses temples entourés de jardins. Celui de l'est est dédié aux ancêtres de la dynastie régnante. Il est construit sur un soubassement de marbre. Temple et portes sont recouverts d'un double toit de tuiles jaunes sur de magnifiques colonnes de bois d'aigle (*Aquilea arbor*). L'escalier a trois rampes.

p.198 Le temple, véritable palais lui-même, comprend plusieurs salles. L'une contient les tablettes portant en lettres d'or le nom et les titres posthumes des empereurs et des impératrices défunts jusqu'au degré de bisaïeul ; les autres tablettes à partir de ce degré sont mises à part : les unes et les autres font face au midi.

Deux ailes flanquent l'édifice. A l'est, on sacrifie aux princes ; à l'ouest, aux grands qui ont bien mérité de l'État. Toutes les salles, très spacieuses, sont richement peintes et décorées. Devant leur façade sont de grands trépieds en bronze où l'on brûle des parfums.

A droite et à gauche des salles sont d'autres pavillons contenant les vases sacrés et tout le trésor du temple ; les plus petits de ces pavillons ont neuf entre-colonnements.

Aux deux côtés de la porte principale, on voit deux puits protégés par une toiture de faïence émaillée, semblable à celle de toutes les parties du temple. Au delà de ces puits, cinq ponts de pierre très ouvragés donnent accès à deux pavillons : dans l'un d'eux, on prépare les animaux qui doivent servir de victimes ; dans l'autre, sont déposés, un peu en désordre, les ustensiles sacrificatoires. Les oblations se font là au point du jour ; les princes et les hauts fonctionnaires y sont conviés. Une fois le sacrifice terminé, les assistants doivent prendre leur part des offrandes. On sert des chaudières remplies de lard bouilli et personne ne peut s'exempter d'en manger, quelque peu appétissant que soit un pareil plat à une heure aussi matinale. Malheur à qui ferait la petite bouche : l'empereur en conclurait qu'il n'a pas la conscience tranquille et l'âme calme, tandis qu'il complimente et récompense ceux qui ont fait preuve du meilleur estomac.

L'empereur, lorsqu'il se passe un événement heureux à la cour, par exemple une naissance ou un mariage, charge un haut fonctionnaire d'aller en faire part, dans ce temple, au ciel et à la terre. C'est du haut du pavillon qui surmonte la porte de la Tranquillité Céleste que les grandes nouvelles sont annoncées au peuple absent. On organise, pour la forme, une délégation de tous les états; ses membres se tiennent à genoux sur le parvis. A l'une des ouvertures du pavillon est placé un phénix d'or, les ailes éployées; de son bec descend, suspendu à des fils de cinq couleurs, un plateau d'argent simulant un nuage, et portant le rouleau où est rédigé le « faire-part » impérial. Un haut fonctionnaire se met à genoux pour recevoir cet envoi du ciel. Il en donne lecture à l'assemblée, qui, à un commandement, fait les prosternements et les agenouillements d'usage. Le « faire-part » est ensuite porté au ministère des rites, où il prend place aux archives.

Le temple des ancêtres, dont je viens de parler, n'a pas moins de neuf cent soixante-douze mètres de développement.

L'autre temple, qui lui fait pendant à l'ouest, est encore plus grand, car il a deux mille six cent quatre-vingt-quatre pieds de tour. Il est consacré à l'adoration des esprits terrestres et célestes Che et Tsi.

On remarque dans son enceinte un autel de marbre présentant deux carrés posés l'un sur l'autre et ayant chacun cinq pieds de haut, La pavé de cet autel est formé de terre battue de cinq couleurs, représentant symboliquement les différentes parties du monde. La muraille formant l'enceinte intérieure est revêtue de briques vernissées également de cinq couleurs : le vert est pour l'ouest, le blanc est pour l'est, le noir est pour le nord, le rouge pour le sud, et le jaune pour le centre. Ce mélange de couleurs, ajouté aux caprices de l'architecture chinoise, donne à l'ensemble des pavillons compris dans l'enceinte de ce temple un éclat que l'art chinois a su rendre très harmonieux.

Les portes, cours et pavillons que je viens de décrire occupent à peine le tiers de l'étendue du palais, et cependant nous ne sommes pas encore dans le palais proprement dit, nous ne sommes qu'à la porte du Principe.

Comme les portes placées dans l'enceinte impériale, cette porte du Principe est percée de cinq issues et les neuf cours qui se succèdent derrière elle ont chacune en moyenne les proportions de la cour du Louvre. Ce sont les cours les plus reculées du palais qu'habite le souverain. Ces cours pavées de briques, traversées par une allée de pierre sur laquelle passe seul l'empereur, forment, du sud au nord, avec les bâtiments qu'elles comprennent, le centre même du palais. Dans le même espace, à l'est et à l'ouest, sont deux autres lignes de cours et de bâtiments habités par les impératrices, les femmes de l'empereur, les servantes et les eunuques.

Au nord de la ligne centrale du palais est la montagne dite de Charbon, avec ses kiosques de toutes couleurs chatoyant au soleil.

A l'ouest, longeant toute cette vaste enceinte qu'on est convenu d'appeler la ville impériale, se trouve un grand lac coupé par un beau pont de marbre, et dont les rives, plantées de verts bosquets, sont couvertes de pavillons de plaisance, de pagodes et de grands bâtiments dépendants du palais.

C'est dans un de ceux-ci, appelés Tzekoangko, pavillon de la « Splendeur Empourprée », que l'empereur de la Chine reçut pour la première fois le corps diplomatique étranger ; c'est là aussi qu'il reçoit les envoyés tributaires.

Cette suite de cours de plain-pied et sur une même ligne, cet assemblage de corps de logis, de pavillons, de galeries, de colonnades brillamment peintes, de degrés de marbre blanc, de murs roses au faîte de tuiles de faïence jaune, tout cet ensemble coloré et bizarrement découpé, quoique confus et informe, présente à la vue je ne sais quoi de magnifique qui frappe et fait connaître que c'est bien là le palais du souverain d'un grand empire.

p.199 Derrière la porte du Principe, où nous nous sommes arrêtés, se trouvent encore deux vastes cours. L'une est comprise entre la porte du Principe et la porte du Midi. Ces deux cours précèdent les trois palais officiels où l'empereur tient sa cour.

La porte du Midi est surmontée d'une tour de deux étages à neuf spirales. Sur les flancs de cette tour, dans les galeries ouvertes à l'ouest, un tambour et une cloche donnent le signal de l'arrivée de l'empereur lorsqu'il rentre dans son palais.

C'est sur la place qui s'étend au delà de cette porte que sont distribués les présents faits par l'empereur aux princes étrangers, à leurs envoyés ainsi qu'à ses vassaux.

En nous dirigeant toujours vers le nord, nous entrons dans une nouvelle cour, et nous sommes devant la porte du palais de la Souveraine Concorde. Ce palais est destiné aux solennités importantes et aux journées d'apparat. Le soubassement est haut de vingt pieds et tout l'édifice a cent dix pieds de hauteur. Il a onze entre-colonnements

de longueur, sur cinq de largeur, avec une avance ou galerie et des proues ou patins aux angles. L'immense perron, qui forme terrasse et conduit à la salle d'audience, est bordé de balustrades en marbre blanc. Il se divise en cinq escaliers : chacun d'eux a trois doubles rampes et trois paliers où sont dix-huit trépieds, deux grandes écailles de tortue et deux ibis, tous en bronze et servant à brûler des parfums ; enfin, deux cadrans, l'un solaire, l'autre lunaire, tous deux supportés par des dragons de bronze. Le dragon, en Chine, est considéré comme doué du pouvoir d'écarter et de détruire les maléfices.

Devant la salle qui donne sur la terrasse est un lieu où les officiers civils et militaires font la cérémonie des génuflexions. Pour cette cérémonie, on a disposé, sous la forme de tertres, des espèces, de piédestaux en bronze où est gravée l'indication du degré qui convient à chaque rang depuis le premier jusqu'au neuvième. Il a été tracé des lignes pour chaque rang à l'est et à l'ouest de la voie impériale (avenue Centrale). L'est est réservé aux officiers civils, l'ouest aux chefs militaires ; chacune de ces lignes désigne les places de dix personnes.

C'est là que l'empereur Kang-shi, au dix-huitième siècle, a reçu des ambassades d'Occident. C'est là aussi, que plus récemment, l'empereur Tao-Koang fit torturer sous ses yeux un prince musulman qui avait tenté de soustraire la Tsoungarie au joug chinois. Ce prince, succombant sous le nombre, demanda à traiter : on lui promit une situation convenable en Chine, on l'envoya au palais, et l'empereur Tao-Koang se donna le plaisir de lui faire rompre les os sur un chevalet. Comme il respirait encore, on le chargea sur un tombereau et on alla l'achever sur la place des exécutions dans la ville chinoise.

Au dix-huitième siècle, l'empereur Kien-long, qui fit la conquête de ce même pays, s'était conduit plus humainement. Ayant fait prisonnière la famille qui régnait en Tsoungarie, il l'installa avec une suite nombreuse dans un quartier bâti exprès sur le boulevard de l'Ouest du palais, et sur la demande d'une des princesses musulmanes, dont il avait fait sa favorite, il dota les prisonniers d'une très belle mosquée encore aujourd'hui debout, quoique abandonnée depuis longtemps.



57. Mosquée dite des musulmans à bonnets rouges. Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie du docteur Morache.



58. Kiosque dans la cour de la mosquée de la rue Nieou-kièj à Pékin. Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie du docteur Morache.

Sur une stèle de marbre est gravé en chinois, en tartare et en turc djagataï, un éloge de la religion de Mahomet composé par Kien-long.

Des versets du Coran sont gravés sur le cintre de marbre des portes, et, en face de ce bâtiment, dans le palais et dominant le mur d'enceinte, se trouve un kiosque élégant et spacieux d'où la favorite pouvait assister aux prières dites dans cette mosquée, qu'on appelle la « mosquée des musulmans à bonnets rouges ».



Collations officielles — Palais de la Concorde Moyenne et de la Concorde Protectrice — Terrasses et galeries — Le trône impérial — Musique — Le conseil de l'Empire — La Porte Fleurie — Les marchands — Le Tchouane sine liène — La bibliothèque ; les livres.

C'est dans le palais de la Souveraine Concorde que l'empereur donne les banquets officiels, sortes de collations où le souverain et de bien rares privilégiés peuvent toucher à quelques plats. Les tables, un peu éloignées de celle de l'empereur, sont aussi couvertes de mets et de gâteaux, mais qui, paraît-il, à l'insu du maître, n'y sont qu'à l'état de figures en terre cuite et peinte. Il serait dangereux de s'en plaindre. Ainsi, même dans le palais impérial, nul n'est à l'abri de la fourberie la plus grossière et la plus impudente des employés chinois. Comme un peu partout, le premier volé est le souverain : c'est la peine du talion.

Continuant ensuite notre visite vers le nord, nous passons du palais de la Souveraine Concorde dans celui de la Concorde Moyenne. C'est un bâtiment carré, surmonté, à sa corniche, d'une avance quadrangulaire au-dessus de laquelle s'élève un toit rond. A l'est et à l'ouest sont deux ailes contiguës servant de garde-meubles pour les objets en bronze. Dans ce palais, l'empereur vient parfois inspecter les prières écrites pour les sacrifices, les blés et les instruments aratoires préparés pour la cérémonie du labourage. C'est là que se trouvent les tableaux généalogiques de sa famille.

Du palais de la Concorde Moyenne, on entre au nord dans celui de la Concorde Protectrice : là, le 20 janvier 1795, fut reçu Van Braam, ambassadeur de la Compagnie Hollandaise.

On a d'abord devant soi une cour très spacieuse, pavée en pierres de taille et environnée de bâtiments. Les principaux sont situés sur une élévation vers laquelle on se dirige par un escalier de quarantecinq marches de marbre blanc. Cette hauteur de quarantecinq marches est interrompue par une première terrasse de dix pieds de largeur; puis une seconde portion d'escalier conduit à une seconde terrasse de même p.200 dimension. Ces deux terrasses forment des galeries: une balustrade de marbre règne sur leur longueur; ses pilastres, placés à environ douze pieds d'intervalle, portent des figures de lions ou d'autres animaux. Le coup d'œil est très pittoresque.

En haut de l'escalier s'étend une surface également pavée en pierres de taille, ayant au sud un escalier et des terrasses semblables comme proportions à celles que je viens de décrire. Sur cette plate-forme sont trois édifices : deux, semblables entre eux, situés à l'est et à l'ouest, ont la forme d'un carré long et deux étages ; le troisième, au milieu, est un pavillon carré dont le toit en pointe est décoré d'une boule dorée.

Ce pavillon correspond aux escaliers entre lesquels il est placé, et il a, selon le goût chinois, une galerie extérieure supportée de chaque côté par six colonnes.

Les deux grands bâtiments placés entre les deux escaliers ont, au rez-de-chaussée, de larges salons ouverts, devant lesquels règnent des galeries où l'on arrive par des marches placées dans trois points différents. L'extrémité des toits de ces galeries est soutenue par dix fortes colonnes. Tous ces bâtiments sont construits, ornés, dorés, vernissés et couverts comme ceux dont j'ai parlé précédemment.

Au milieu de la salle centrale est le trône impérial, sur une estrade élevée de six pieds. On y arrive par trois gradins placés, l'un au milieu,

les deux autres sur les côtés. L'estrade, couverte d'un tapis du Tibet, fond d'or, bordure d'argent, avec des dessins de style persan, est entourée d'une balustrade sculptée et dorée, ainsi que le fauteuil impérial et la rampe dont chaque gradin est accompagné.

Derrière le trône pend une tapisserie de soie jaune, et sur les côtés de la plate-forme sont placés quelques vases remplis de fleurs naturelles. A leurs suaves émanations, deux brûle-parfums d'émail cloisonné mêlent l'odeur du santal et d'autres substances asiatiques.

Aux deux extrémités, en dehors du salon, sont rangés les volumineux instruments de musique de l'orchestre dit de la Terrasse du Trône. Les musiciens du palais se recrutent parmi ceux des eunuques qui ont des aptitudes spéciales pour cet art. Ils se répartissent en deux orchestres : l'un, celui de la Terrasse du Trône, ne joue qu'au palais ; l'autre, appelé orchestre des Symphonies de l'empereur Choune, peut se déplacer pour suivre l'empereur lorsque des cérémonies l'appellent hors de son palais.

Les airs nationaux que joue ce second orchestre ont été composés sous le règne de l'empereur Choune, deux mille deux cent vingt-sept ans avant Jésus-Christ. — Ces symphonies, dit la tradition, avaient le don de faire descendre du ciel des phénix divins.

Les deux orchestres se font entendre successivement quand l'empereur arrive ou sort de la salle du Trône et pendant les repas.

Un troisième orchestre, Cheng-ping-chou, celui de la Paix Universelle, est au service des impératrices.

Un peu plus loin, au nord de la salle dont je viens de parler, s'offre aux regards la porte par où l'empereur entre dans son palais particulier; car les édifices dont j'ai parlé jusqu'ici ne servent presque jamais d'habitation: on a vu que, reliés les uns aux autres par des cours, ils constituent l'enceinte impériale; leurs noms correspondent à ceux que nous attribuons aux différentes parties de nos palais, par exemple: pavillon de Flore, pavillon de Marsan, etc.

Avant d'aller plus avant vers le nord et de _{p.202} pénétrer dans la partie intime du palais, jetons un rapide coup d'œil sur les édifices qui flanquent à l'est et à l'ouest la ligne centrale des trois palais principaux précédemment décrits.

C'est d'abord, à l'est, le pavillon affecté au grand conseil de l'empire appelé Nei-ko. Ce grand conseil se compose de quatre conseillers et de deux adjoints. Les Tartares et les Chinois y sont en nombre égal. Les auditeurs y sont beaucoup plus nombreux. Le conseil privé, composé de six membres, se joint tous les jours à ce premier conseil, ainsi que les ministres des six départements administratifs de l'empire : rites, finances, guerre, personnel, justice, travaux publics. Le prince Kong, président, représente les affaires étrangères.

C'est à quatre heures du matin, été comme hiver, que ces personnages se réunissent dans le Nei-ko, pour y mettre en ordre les dossiers à soumettre à l'empereur, qui doit assister au conseil : ce qu'il faisait même avant sa majorité. L'impératrice régente Tze-ngane et l'impératrice mère Tze-shi se tenaient alors avec lui derrière une cloison de bambou qui leur permettait de voir sans être vues et de prendre part à la discussion des intérêts de l'État. Tous les hauts personnages du conseil se tiennent accroupis sur des tapis, tête nue, le chapeau placé à terre devant eux.

Cette partie du palais est aussi animée que celles dont j'ai parlé jusqu'ici sont mornes. Les longues avenues de pierre qui vont du palais au grand conseil à la « Porte Fleurie de l'Orient » sont remplies de personnages qui vont et viennent, de gardes du corps, de courriers qui arrivent ou qui partent.

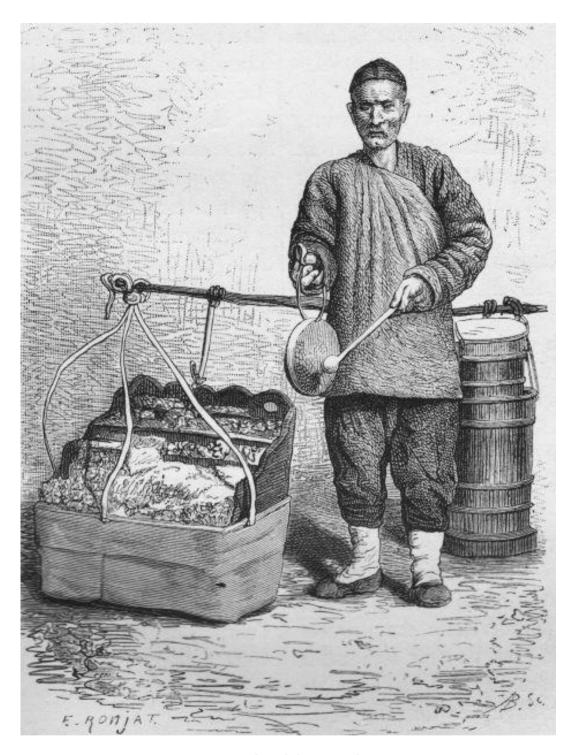
La Porte Fleurie orientale est la porte la plus fréquentée du palais. Surmontée d'un immense édifice faisant poste-caserne, elle est précédée d'une cour fermée d'une grille de bois peint en vermillon. Dès trois heures du matin, les abords de cette porte sont encombrés par les voitures des membres des différents conseils de l'empire et des officiers de leur suite. Tous ces personnages sont obligés de mettre pied à terre

devant le palais, sauf quelques-uns des plus méritants qui ont obtenu par décret l'insigne faveur de franchir l'enceinte à cheval. Ceux-là seulement, lorsqu'ils sont très vieux, obtiennent la faveur plus grande encore de se faire porter ou de se faire traîner au palais dans de petites voitures d'un modèle spécial.



59. Savetier.Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

Il se tient aussi à cette porte un marché; la valetaille des fonctionnaires chinois y attire toutes sortes de petits marchands : on dirait parfois une foire ; les cris et les appels des différents métiers y retentissent dès l'aurore. Ici, c'est un savetier ambulant qui panse les blessures des bottes éculées en appliquant sur elles une pièce en forme de cœur ou de trèfle ou autre dessin agrémenté ; il est là aussi pour réparer les harnais des voitures des hauts fonctionnaires. Ailleurs, c'est



60. Marchand de sucreries.Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

un marchand de sucreries frappant une sorte de tambour plat pour attirer l'attention sur des abricots secs, des pommes confites, des brochettes de pommelles trempées dans du caramel, des berlingots, etc.



61. Au marché de la Porte Fleurie orientale : Marchand de fruits ambulant. Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

Plus loin, des marchands de fruits poussent devant eux une brouette, dont la roue est centrale, brouette chargée de pêches délicieuses, de prunes médiocres, de pastèques rouges, jaunes, blanches, qui font venir l'eau à la bouche, par exemple de pauvres diables qui portent ou



62. Au marché de la Porte Fleurie orientale : Marchand de pain. Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

la simple cangue, ou la canne-cage. Ici, un cri aigu annonce des petits pains tout chauds à deux sapèques la pièce. Là, frappant machinalement



63. Marchand de jouets ambulant.Dessin de A. Marie, d'après une photographie du docteur Morache.

sur un petit gong de cuivre qui a des accents de casserole, un marchand de jouets offre des voitures, des poupées, des papillons de

soie, des fioles de verre fin comme une coquille d'œuf et dont le fond flexible, après avoir été aspiré, rend en reprenant sa place un son métallique.

Tout cela crie et s'agite au milieu du brouhaha des voitures qui arrivent ou qui partent, suivies et précédées de cavaliers trottant dans une poussière épaisse. Ce tableau bruyant forme le contraste le plus complet avec le calme et le silence qui règnent au delà de la porte du palais. Les eunuques de garde p.203 semblent n'avoir qu'une consigne : ne laisser entrer que ceux qui y ont droit et fermer les yeux sur tout le reste. C'est ainsi que nous voyons non sans étonnement, les officiers subalternes et les gens de suite souiller en toute liberté de leurs ordures le mur rose de l'enceinte sacrée, et les inévitables mendiants disputer aux chiens les détritus de la route. Mais alors même que leur nudité se profile contre le mur de son palais, l'empereur ne se doute pas de leur existence.



64. Mendiant.Dessin de A. Marie,
d'après une phot. du Dr Morache.

Rentrons maintenant dans le palais de ce souverain dont les yeux n'ont jamais vu que des choses riantes, et continuons notre tournée pendant que l'empereur et les grands de la Chine délibèrent sur les réformes à introduire dans les finances de l'État.

Derrière l'édifice affecté aux séances du conseil, est le *Pavillon des fleurs littéraires*. On y monte par neuf marches. C'est là que l'empereur, dans la seconde lune, se rend une fois l'an pour interpréter les livres sacrés.

Derrière ce pavillon est le Tchouane sine tiène, où l'on offre des sacrifices à Confucius et à la mémoire des grands

savants. Il y a tout près de là un puits couvert appelé la « Source de jaspe » : son eau est réputée la meilleure du palais.

Contre le Tchouane-sine-tiène est la bibliothèque impériale. Ce bâtiment se compose de trois corps de logis à six entre-colonnements, chacun couvert de tuiles d'un vert sombre. Les belles éditions dont était composée la bibliothèque n'existent malheureusement plus dans le palais. Elles ont été volées ou échangées contre des éditions du commerce par des eunuques ou de petits employés. Il y avait là, entre autres raretés, un très bel exemplaire du *Sse-Khou-Tsuane-Chou*, livre complet des quatre bibliothèques impériales. C'était une immense encyclopédie dans laquelle étaient fondus tous les trésors littéraires des bibliothèques impériales. Cet ouvrage comprend soixante-dix-huit mille sept cent trente-huit volumes. Commencé en 1773, il est resté inachevé. Il devait comprendre cent soixante mille volumes. On y travaille encore, mais si mollement qu'il ne fait aucun progrès marqué.

Sur la droite de la bibliothèque est une sorte d'hippodrome avec un grand kiosque : c'est là que l'empereur s'exerce à l'équitation et au tir de l'arc.

Enfin, contre le mur oriental, sont le bureau des historiographes de l'empereur et le poste des grands ayant charge à la cour, et que commande le frère aîné du prince Kong. Ils sont de garde à tour de rôle la nuit et le jour au palais. Lorsque l'empereur sort, huit d'entre ces personnages le suivent à cheval, armés d'une lance dont la hampe est surmontée d'une queue de léopard.

Outre cette garde, qui est traditionnelle, il en existe une autre qui a été créée, en 1813, après la tentative d'attaque que des sectaires du *Lis blanc* avaient dirigée contre le palais. Celle-ci est composée de six princes du sang. Chacun d'eux veille durant vingt-quatre heures dans un belvédère qui est à l'angle nord-est du palais, et qu'on appelle Yuéche-lèou.

Faisant pendant à ces édifices, mais à l'ouest et à gauche de la ligne centrale des palais de la Souveraine Concorde, de la Concorde Moyenne

et de la Concorde Protectrice, se trouve le Vou-igne-tiène, où l'on conserve les planches qui servent à l'impression des livres comme les clichés dans les imprimeries européennes. Les unes étaient en cuivre, les autres en bois. Vers 1840 l'empereur Tao-koang ordonna de fondre celles de cuivre pour faire de la monnaie. Quant à celles de bois, elles avaient été rongées par les rats. Cette p.204 destruction faillit un jour grandement compromettre les préposés à la conservation de ces planches précieuses. Heureusement le feu prit très à propos et effaça la trace de la négligence des conservateurs. C'est pour des motifs analogues que de temps en temps, presque à échéances fixes, le feu prend au ministère des finances.

Derrière la bibliothèque sont les ateliers où l'on grave les planches. C'est là qu'en 1770 le frère Castiglione, un missionnaire, donna aux Chinois leur première leçon de gravure sur cuivre. Il s'agissait d'une série d'estampes représentant la conquête de la Dzoungarie. Une douzaine d'exemplaires ont été tirés en France; très peu y ont été laissés, plusieurs y ont été perdus dans un incendie, et il a été retrouvé à Pékin plusieurs de ceux qu'on y avait apportés. Ce fut du reste sans succès que les Chinois s'essayèrent dans ce genre nouveau pour eux.

Plus loin sont les ateliers où se confectionnent les vêtements impériaux. Le modèle en a été fixé dès l'installation de la dynastie tartare et n'a pas changé depuis ; on trouve la collection de ces modèles dans un ouvrage très curieux intitulé *Hoang-tchao-li-ki-tou* (dessins des objets affectés aux rites pour _{p.205} l'usage de l'empereur et de la cour).



Le Kiang-tzigne-kong — Un festin de sexagénaires — Les fiches de jade blanc — Le Tiao-taé-tiène — La matinée de l'empereur — Habitation de l'impératrice — Le palais de la Méditation — Dot des princesses — Le palais du Printemps Éternel — Les femmes de l'empereur — Divers palais — L'administration — Les eunuques — Leur cimetière.

Reprenant notre route au nord, dans la ligne de palais qui fait le centre de l'enceinte impériale, nous arrivons dans une cour qui sépare

le palais de la *Concorde Protectrice* au sud de celui de la *Pureté Céleste* au nord.

Ce dernier palais, appelé en chinois Kiang-tzigne-kong, a neuf entrecolonnements en longueur et cinq en largeur. C'est là que l'empereur délibère sur les affaires de sa famille avec les princes du sang, et qu'il les réunit en un festin le premier du nouvel an.

En 1711 l'empereur Kang-shi, à l'occasion du cinquantième anniversaire de son avènement, donna dans ce palais un repas solennel auquel furent conviés tous les vieillards de soixante ans et plus, soit fonctionnaires, soit simples particuliers. C'est dans ce palais que, sous la direction des Pères jésuites Bouvet et Pereira, l'empereur Kang-shi étudiait assidûment Euclide et faisait faire de son œuvre une traduction chinoise.

Dans une des salles nord de cet édifice se trouve une collection d'autant de fiches de jade blanc que l'empereur a de femmes : le nom de ces femmes y est gravé en lettres d'or.

Derrière le palais de la Pureté Céleste se trouve immédiatement le Tiao-taé-tiène, palais du Dualisme de la Terre et du Ciel. C'est dans ce palais que l'empereur conserve ses sceaux, au nombre de vingt-cinq; c'est là aussi qu'il demeure habituellement.

Tous les jours, entre quatre et cinq heures du matin, un eunuque réveille le souverain en prononçant pour formule Tsigne-Kia. L'empereur passe ses vêtements du matin, entre dans la pièce contiguë à sa chambre à coucher, et trouve là, rangées sur une table, des fiches ou cartes ; chacune d'elles donne l'exposé d'une des affaires dont les conseils de l'empire ont à l'entretenir. Il fait choix de celles sur lesquelles il consentira à parler et il les envoie au grand conseil pour qu'on en prépare les dossiers.

L'empereur fait ensuite sa toilette, prend du thé et quelque pâtisserie, et se rend au Nei-ko, lieu où, comme je l'ai dit, se tiennent les membres des conseils.

Derrière cette résidence de l'empereur, toujours au nord, se trouve le Koune-nigne-Kong, palais de l'*Élément terrestre supérieur*. C'est là qu'a été installée la jeune impératrice, femme du jeune empereur Tong-tche (16 octobre 1872). Son habitation, au nord, est séparée des murs et des fossés de l'enceinte impériale par des jardins et des kiosques sur lesquels donne la porte du _{p.206} *Guerrier Divin*. Un pont jeté sur le fossé réunit le palais à un assez long passage au pied de la montagne de Charbon et des divers temples et pavillons qui la décorent.

Les habitations que nous venons de passer en revue forment l'extrémité nord de la ligne centrale des palais compris dans l'enceinte impériale.

A l'angle nord-est et nord-ouest il y a encore un nombre assez considérable d'immenses édifices tous plus ou moins riches et dont je ne citerai ici que les plus importants.

A l'angle nord-est:

1° Le Yang-sine-tiène ou palais de la *Méditation*, où l'empereur se retire quand il est souffrant.

C'est là, raconte-t-on, que les Pères jésuites Bouvet et Pereira présentèrent à l'empereur Kang-shi, entre autres produits de leur ingénieuse industrie, un objet assez inattendu et qui eut le don, paraît-il, de frapper vivant le Fils du Ciel. C'était un modèle de chandelles qui se mouchaient elles-mêmes. Les Pères jésuites, dans tous leurs rapports avec la cour impériale, mettaient en œuvre avec une patience infinie tous les procédés de la diplomatie la plus subtile et la plus souple, et ils ne dédaignaient aucune occasion de fournir au souverain de la Chine, même dans les choses les plus infimes, une preuve nouvelle de la supériorité de leur intelligence.

L'empereur Kang-shi, après avoir admiré leurs créations industrielles, n'en était que plus attentif à leurs leçons de philosophie, et c'était là, pour les Pères jésuites, le succès cherché avant tout à l'aide de tous ces moyens si variés qu'ils avaient à leur disposition.

Ces leçons de philosophie européenne et chrétienne, l'empereur y attachait tant de prix qu'il les leur fit rédiger en langue tartare ; mais, tout en se montrant disciple zélé et curieux, il gardait comme souverain une extrême prudence, et il recommandait à ses professeurs la plus grande discrétion vis-à-vis des Chinois et des Mongols, de crainte d'éveiller la jalousie des bonzes et des lamas.

Une espèce de chemin ou de levée, de six ou sept pieds, bordée de balustres de marbre blanc et pavée de même, conduit à ce palais rempli de sculptures, de dorures et de peintures. Au fond de ce grand édifice règne une espèce de plate-forme pavée de grands carreaux d'un très beau marbre jaspé, poli comme une glace et dont les morceaux sont tellement unis qu'à peine peut-on distinguer l'endroit où ils se joignent. A l'entrée de la grande salle est une porte qui conduit dans une grande chambre carrée, où se trouve l'estrade sur laquelle s'accroupit l'empereur. Cette chambre est également pavée de marbre ; les poutres richement décorées et dorées sont portées par des colonnes de bois vernissées de rouge et engagées de telle sorte dans le mur qu'elles sont de niveau avec sa surface.

Près de là sont les palais de Nigne-cheou-kong, du Hoang-ki-tiène et du Yu-tsigne-kong, où sont élevés les enfants de l'empereur, suivant leur sexe. Ils ne sortent du palais que mariés.

Les princesses, filles des empereurs, servent à contracter des alliances politiques avec des princes mongols. Les personnages qu'elles épousent leur doivent hommage et ne peuvent être enterrés avec elles. Si elles meurent, leur époux doit rester veuf.

Le mariage d'une princesse impériale, fille légitime, rapporte à l'empereur trente-deux millions de francs ; celui d'une fille illégitime, un demi-million.

2° Le Feung-siene-tiène, temple des parents décédés.

3° Le Kine-cheung-kong et trois autres palais à la disposition de l'impératrice Tze-ngane, veuve de l'empereur Hien-Fong, et des femmes de cet empereur, mort en 1861 ; elles ne sortiront du palais

que mortes. Ce souverain en avait eu trente-cinq, et parmi elles Tze-shi, qui lui donna un héritier et fut élevée pour ce fait au rang de deuxième impératrice. Celle-ci, comme je l'ai dit en parlant de l'eunuque Siao-ngane-tze, habite à l'angle nord-ouest de l'enceinte impériale; son palais s'appelle Tchang-tchoune-kong, c'est-à-dire du *Printemps Éternel*.

Outre cet édifice, on trouve à l'angle nord-ouest le Tchou-sieou-kong ou palais des femmes de l'empereur. La première femme a un titre spécial qui ne s'accorde qu'aux femmes mères. En même temps qu'il se mariait, le 16 octobre 1872, le jeune empereur Tong-tche recevait, par décret des impératrices régentes, trois nouvelles femmes, dont une du premier rang et deux du second. La première, r'Hoei-fei, est fille d'un simple employé du ministère, de la tribu Foutch'a. La deuxième est fille d'un préfet nommé Tchong-ligne, de la tribu tartare des r'Hocholi, et la troisième est tante maternelle de la nouvelle impératrice et fille du général Saï-chang-nga, condamné à mort en 1862 pour crime de haute trahison, puis gracié.

Chacune des dames de qualité qui habitent le palais, depuis l'impératrice jusqu'à la femme de cinquième rang, a environ cent vingt personnes à son service se répartissant ainsi : cent eunuques, dix niutze ou jeunes filles, dix mama ou femmes mariées en dehors du palais. Ce nombre, quoique variant en plus ou en moins suivant les rangs, explique le nombre de cinq mille eunuques affecté au service de la cour et des quarante-huit palais contenus dans l'enceinte impériale.

Il n'est permis que très rarement aux femmes de l'empereur de voir les personnes de leur famille.

Il y a près de Si-tche-mène, porte nord-ouest de la ville tartare, une pagode où, avec l'autorisation de l'empereur, les femmes de son palais donnent rendez- vous à leurs parents. Les eunuques ne les quittent pas pendant ces entrevues qui sont de très courte durée.

Au sud du Tchou-sieou-kong, dans l'angle nord-ouest de l'enceinte impériale, se trouvent encore, entre autres édifices remarquables :

1° _{p.207} Le palais de la *Bonté Préférée*, où les impératrices reçoivent officiellement les dames de la cour.

2° Le Ine-hoa-tiène, un temple d'architecture tibétaine. On y remarque un arbre précieux apporté de l'Inde, le *Ficus religiosa*. Cet arbre, planté par une impératrice de la dynastie des Ming, a aujourd'hui plus de deux siècles.

3° Le Koang-tchou-sse. C'est le principal magasin de la Couronne : on y dépose tous les objets appartenant aux six dépôts de l'intendance de la cour, l'argent, les fourrures, des étoffes de soie, les habits, le thé et la porcelaine.

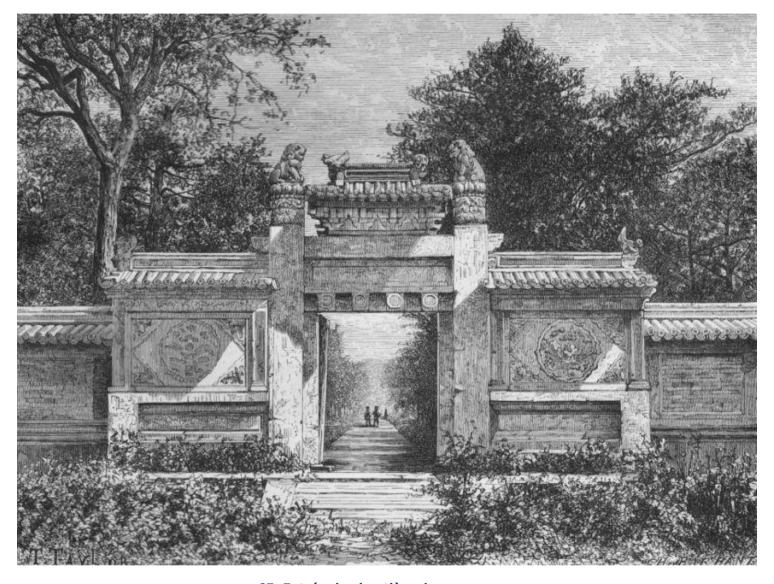
4° Le Nei-ou-fo, ou l'intendance de la cour, est une création de la dynastie actuelle. Son administration est composée de descendants d'esclaves des princes mandchoux, conquérants de la Chine; de très grands personnages en font partie; ils ne peuvent cependant par aucun lien de famille se mêler aux Tartares des huit bannières. L'empereur prend qui bon lui semble parmi leurs filles pour être servantes au palais.

L'intendance des palais est chargée de l'administration des eunuques et de tous les détails intérieurs de ce qu'on est convenu d'appeler la ville Impériale,

5° Le Lao kong tchou, habitation des eunuques. Ceux-ci dépendent de l'intendance de la cour. C'est entre dix et quinze ans qu'ils entrent en fonctions. Plusieurs, s'étant enrichis, ne se croient pas empêchés de prendre femme à leur sortie du palais. Leurs superstitions leur dictent de se faire enterrer le plus magnifiquement possible comme tout le monde : ce n'est qu'une question d'argent. D'autres eunuques, moins heureux, chassés du palais, meurent dans la rue.

Les eunuques sont les seuls hommes qui, avec l'empereur, puissent paraître en présence des femmes du palais intérieur. Leur chef porte le globule de cinquième classe (bouton de cristal) ; ils font payer un franc à l'empereur l'œuf que tout Chinois paye un sou, et pour donner une idée des dépenses des empereurs de la Chine (qui savent fort bien se

passer d'une liste civile), je dirai que sous un règne précédent la dépense du fard seul, pour un an, est montée à la somme de dix millions de sapèques.



65. Entrée du cimetière des eunuques.Dessin de Taylor, d'après une photographie du docteur Morache.

L'institution des eunuques remonte en Chine à une très haute antiquité; on les recruta d'abord parmi des criminels. Peu à peu des soins de domesticité leur furent confiés. Dès l'année 184 de Jésus-Christ, ils étaient en grande faveur auprès de l'empereur Ling-ti, de la dynastie des Han. On raconte que ce prince avait établi une foire dans son palais. Son plaisir était _{p.208} de voir des femmes mettre à l'enchère et en venir à des querelles et à des injures.

Les eunuques devinrent peu à peu si puissants, qu'une fois, ayant découvert que les grands avaient conspiré leur perte, ils les massacrèrent. C'est de ce fait que naquit la révolte dite des « bonnets jaunes ».



66. Chapelle du couvent dans le cimetière des eunuques. Dessin de Taylor, d'après une photographie du docteur Morache.

En 784, des révoltes contre les eunuques éclatèrent partout; l'empereur Te-tzong, pour avoir suffisamment de troupes, dut doubler les impôts et en mettre même sur le thé. Plusieurs empereurs furent renversés ou assassinés par les eunuques, ou bien on ne mettait sur le trône que des princes de leur choix. Seuls autorisés à toute heure à approcher du souverain, devenus les dispensateurs de ses plaisirs, ils

savaient dominer sa confiance, captiver sa faiblesse et acquérir d'immenses richesses. Ils contribuèrent dans la suite à la construction des nombreuses pagodes qui entourent Pékin, et leurs tombes somptueuses témoignent de leur haute position ; actuellement, l'un des plus beaux parcs à l'ouest de la ville est encore consacré aux funérailles des eunuques.

Hoai-tsong, huitième empereur de la dynastie Song, ne tenant pas compte des leçons qu'avaient reçues ses prédécesseurs, honora certains eunuques jusqu'à leur donner des souverainetés réservées d'ordinaire exclusivement aux princes du sang. Mais son successeur l'empereur Hong-vou décréta que les eunuques ne posséderaient aucune charge civile ni militaire.

La dynastie tartare actuelle les a écartés plus rigoureusement que les précédentes des affaires publiques ; néanmoins elle s'est gardée de les supprimer.

Le recrutement de ce corps est confié à l'intendance du palais : huit à dix taëls, soit soixante-dix à quatre-vingts francs, décident de pauvres familles à livrer leurs enfants. Des lois spéciales interdisent l'emploi d'eunuques dans les maisons particulières et limitent le nombre de ceux que les princes du sang sont autorisés à posséder.



[XVI]

@

L'empereur régnant — Son enfance — Son adolescence — Un décret des deux impératrices — La fiancée de l'empereur — Cadeaux de noces — Cérémonies.

p.209 Si en visitant le palais de Pékin avec le lecteur je n'ai pas profité de l'occasion qui m'était donnée de lui faire contempler « les splendeurs de l'astre impérial », c'est que d'abord je n'ai pas voulu le prendre en traître et l'obliger à des cérémonies qu'il aurait considérées comme humiliantes ; c'est ensuite parce que je crois devoir lui dire préalablement quelques mots de la personne du jeune souverain de la Chine, et de sa vie jusqu'à son mariage et sa majorité.

L'empereur Tong-tche est né, si je ne me trompe, en 1856. Il est fils unique de l'empereur S'Hiène-fong qui nous déclara la guerre en 1860 et que les forces alliées de France et d'Angleterre contraignirent à quitter le palais d'hiver de Pékin pour aller se réfugier dans le palais d'été de Yuane-migne-yuane, à deux lieues à l'ouest de la capitale.

L'héritier du trône n'avait alors que quatre ans. Quels souvenirs a-til pu garder de ces événements ? Des Français et des Anglais, faits prisonniers par trahison à Tong-tcheou, furent amenés à Yuane-migneyuane. L'empereur S'Hiène-fong les fit martyriser en sa présence, et peut-être devant son fils. Soudain, un soir, on annonça l'arrivée de l'avant-garde française. Toute la cour s'enfuit.

On pilla le palais d'été, on y mit le feu. L'empereur, sa famille et sa suite n'étaient certainement pas encore assez loin pour n'avoir pas vu les flammes de l'incendie qui réduisaient en cendre le palais d'été et les trésors de toutes sortes qu'il renfermait.

C'est à cette occasion sans doute que pour la première fois le jeune empereur Tong-tche entendit parler des Occidentaux. On l'emportait loin des armes et de l'incendie, à travers les déserts de la Mongolie, au milieu d'une meute de gens en déroute et pris de panique.

Il arriva dans le palais ruiné de Ge-ho-eurl où la cour n'avait pas eu le temps de faire les réparations les plus urgentes avant de s'y rendre. Pendant les premiers jours ce ne fut guère qu'un campement.

Bientôt, grâce à l'intervention du prince Kong, les affaires s'arrangèrent, on signa un traité à Pékin. Le _{p.210} calme revint, on s'installa mieux dans ce palais qui devint le rendez-vous des plus fidèles et des plus intrigants serviteurs du trône. L'empereur S'Hiène-fong, déjà fatigué quoique jeune, avait contracté dans cette fuite désordonnée une maladie qui l'emporta rapidement.

Pendant que le prince Kong et ses frères étaient à Pékin en négociation avec les représentants des puissances occidentales, un complot s'était ourdi à Ge-ho-eurl. Il ne s'agissait de rien moins que d'enlever la régence aux princes absents, de circonvenir ou de mettre de côté les deux impératrices, femmes de S'Hiène-fong, et enfin d'usurper la tutelle du jeune héritier du trône, auquel, par un décret arraché aux impératrices, les usurpateurs avaient déjà donné comme nom de règne celui de Ki-siang.

Le prince Kong réunit aussitôt ses partisans; et par un coup de main habile, son jeune frère Choune-kiune-ouang, communément appelé Tsy-yé, enleva tous les membres du complot à la tête desquels étaient un certain prince de Y, un nommé Sou-choune et le général Saïtchang-nga. Les deux premiers furent mis à mort, la peine du troisième fut commuée. D'autres condamnations frappèrent de très hauts personnages.

Dès son arrivée, c'était en 1862, on lui donna des précepteurs ; le principal d'entre eux était grand conseiller d'État. Ce personnage, diton, avait juré de faire tendre de la peau des étrangers les tambours de l'armée impériale. On doit bien penser qu'il n'a pas inspiré à son auguste élève une très vive sympathie pour les Européens.

Quand le jeune empereur eut seize ans, le décret suivant parut dans la gazette quotidienne de Pékin :

« Le troisième jour de la deuxième lune de la onzième année du règne de Tong-tche (10 mars 1872), les impératrices Tze-nagne et Tze-shi ont décrété ce qui suit :

« L'empereur était très jeune lors de son avènement au trône, il y a onze ans. Il importe aujourd'hui qu'il ait une compagne légitime, capable de l'aider à pratiquer la vertu et à gouverner l'empire ; aussi avons-nous choisi pour être impératrice de Chine la fille de Tchong-tsi, de la tribu Mandchoue des Ourates, docteur de l'Institut impérial de la forêt des Pinceaux. Elle est douce de caractère, diligente, instruite et sérieuse.

Respectez ceci.

Le mariage fut fixé pour le 16 octobre suivant.

Dès que parut ce décret, l'empereur mit à la disposition de sa fiancée un hôtel dans un des grands quartiers de Pékin.

Pendant les sept mois qu'elle y demeura, elle dut tous les jours se former à l'étiquette de la cour sous la direction des maîtresses des cérémonies.

Le 11 octobre, l'empereur désigna deux princes du sang pour être ses médiateurs et ses témoins. Il leur remit un sceptre comme marque de la délégation de ses pouvoirs et, les faisant suivre de son cortège d'apparat, il les envoya chez la future impératrice pour arrêter les accordailles par un présent de dix chevaux de luxe, dix armures complètes, cent pièces de satin, deux cents pièces de toile.

Le 12 octobre, l'empereur fît parvenir de la même façon à ses futurs beau-père et belle-mère pour confirmer les fiançailles : deux cents onces d'or, dix mille onces d'argent (quatre-vingt mille francs), une théière d'or, deux théières d'argent, deux bassins d'argent, mille pièces de satin, vingt chevaux de selle harnachés et parés, quarante chevaux ordinaires, vingt harnais complets.

Le 13 octobre, l'empereur délégua des officiers pour annoncer son mariage au Ciel et à la Terre, dans le temple de ses ancêtres et dans celui des membres défunts de la famille impériale.

Le 14, eut lieu la remise du livre et du sceau d'investiture à la future impératrice.

Ce livre est composé de minces plaques d'or ; les caractères qui y sont gravés sur champ levé sont recouverts de couleur bleue. Sa longueur est d'environ six pouces ; le sceau est également en or.

Par ordre du souverain, les médiateurs du mariage firent placer le sceau, le livre d'investiture, le trousseau de la future impératrice dans des châsses ornées de dragons et portées sur des brancards.

La jeune fille dut s'agenouiller pour les recevoir.

Des éléphants envoyés de Siam figurèrent à cette cérémonie ; ils étaient brillamment caparaçonnés.

Le 15, les coussins brodés de l'empereur furent préparés par ordre du tribunal des rites dans le palais officiel des deux impératrices régentes; et là, au pied de l'estrade où elles se tenaient assises sur leur trône, l'empereur, sur le commandement d'un héraut, fit trois agenouillements et trois prosternements en frappant du front la terre.

Après cet hommage rendu aux régentes, l'empereur se rendit au palais de la Souveraine Concorde. Les médiateurs vinrent prendre ses ordres, qu'un héraut leur transmit. Ils devaient, à 11 heures et demie du soir, amener la future impératrice au palais.

Quand on arriva à son hôtel, quatre princesses, portant la coiffe et la robe rouge écarlate à écussons brodés de pivoines roses, déposèrent dans son palanquin le caractère Long (Dragon) écrit de la main de l'empereur et une paire de sceptres de congratulation.

Ce caractère Dragon est tracé en noir et au pinceau sur une longue feuille de papier, qui est mise en rouleau dans le palanquin. Quant aux deux sceptres, appelés joui-i, ce qui veut dire « communauté de

sentiments », ils sont longs d'environ un pied et taillés chacun dans un seul morceau de jade blanc.

Les princesses, aidées des maîtresses des cérémonies, firent revêtir à l'impératrice, comme costume de noce, une robe de soie rouge, brodée de dragons et de phénix enlacés, emblèmes de l'empereur et de l'impératrice. Ses épingles de tête, figurant des sceptres, p.211 formaient aussi les caractères Choang-shi (bonheurs jumeaux). Sa coiffure consistait en deux nattes enroulées de chaque côté de la tête et retenues par de petits sceptres. Son épais voile rouge, sous lequel on avait brûlé des parfums du Tibet, cachait complètement sa tête jusqu'aux épaules.

Au moment de monter dans son palanquin parfumé d'encens, on mit dans la main gauche de l'impératrice un sceptre de jade, et dans la droite une pomme, image d'une félicité constante.

Le chef des eunuques fit ensuite retomber le store du palanquin et les maîtresses des cérémonies donnèrent le signal du départ.

Pour décrire avec une exactitude parfaite le défilé solennel du cortège de la nouvelle impératrice de Chine, j'emprunte ici le récit d'un témoin oculaire.

Cortège de la nouvelle impératrice de Chine le jour des noces.

Le 15 octobre, à partir de quatre heures du soir, les postes de police étaient doublés, les soldats des huit bannières se formaient en haie dans les rues où devait passer l'impératrice, et faisaient fermer les volets et les portes de toutes les boutiques ou maisons.

Toutes les ruelles débouchant sur le parcours du cortège étaient masquées par des tentures de toile bleue.

Aux volets de chaque boutique étaient accrochées deux lanternes rouges qui, jointes à celles fichées en terre le long de la chaussée centrale, éclairaient la veste écarlate bordée de blanc des factionnaires immobiles.

Vers neuf heures, deux officiers passèrent au grand galop sur la chaussée; l'un d'eux tenait dans un long étui de soie jaune un bâton qu'il portait au poste le plus voisin comme premier avertissement de l'approche du cortège.

Ces avertissements, qui se transmettaient de poste en poste jusqu'au palais impérial, se renouvelèrent trois fois.

Bientôt les deux médiateurs arrivèrent à cheval avec leur suite, le prince Kong et S. Exc. Pao-kiune, ministre des finances. Ils ne précédaient l'impératrice que de quelques minutes.

Je vis bientôt arriver la musique impériale : elle marchait silencieuse et en masse compacte. Les musiciens étalent vêtus de longues robes de couleur sombre parsemées de rosaces claires ; ils étaient coiffés d'une sorte de toque surmontée d'une aigrette de plume jaune.

Derrière eux se pressaient sans ordre des centaines de porteurs en robes rouges à rosaces blanches ; les uns portaient suspendues au bout de longues perches recourbées des lanternes rondes faites de corne p.212 fondue et décorées de dessins rouges ; les autres, tout aussi nombreux, portaient les attributs de l'impératrice et tous les objets faisant partie de son train officiel : trois immenses parasols à triple frange de soie jaune ornés de phénix brodés d'or, des brûle-parfums, des cassolettes, des bassins d'or, des sièges portatifs, trois autres grands parasols dont deux jaunes et un autre rouge de forme carrée, deux hauts éventails dont l'un en plumes de paon, un sceptre d'or, deux grands étendards ornés d'un dragon et d'un phénix entrelacés, une grande quantité de bannières de toutes sortes.

Des chevaux tenus en main, et couverts de housses jaunes, suivaient tous ces attributs, dont le défilé offrait un coup d'œil des plus pittoresques et qui eût été imposant sur un autre théâtre.

Derrière eux, de nombreux officiers à pied précédaient et gardaient les deux châsses portant le sceau et le livre d'or de l'impératrice.

Enfin parut un palanquin de grande dimension, également jaune avec des broderies d'or : c'était celui de l'impératrice. Il était fermé et

entouré d'eunuques vêtus de robes jaunes richement brodées, d'officiers à pied et à cheval recouverts de leur long pardessus noir à plaques d'or sur la poitrine et dans le dos et laissant entrevoir le bas de leur robe brodée.

Immédiatement derrière le palanquin se tenaient huit cavaliers armés de lances ornées de queues de léopard ; leur robe était brodée de rosaces d'or ; enfin derrière eux marchaient quatre cents gardes du corps ou grands de la cour, tous à cheval et en costume de cérémonie, robe de dessus noire à écussons d'or, robe de dessous de soie bleue brodée, bottes de satin noir ; ils étaient coiffés du chapeau d'hiver à bords relevés sur une calotte couverte de franges rouges et surmontée du globule de leur grade. Ce cortège de deux mille personnes défila au milieu d'un morne silence.

A mesure que le cortège passait, les boutiques se rouvraient, et, quand il entra au palais, la masse des curieux qui l'avaient suivi se dispersa de tous côtés.

La cérémonie officielle des noces dans le palais.

Le 16 novembre, à minuit, la grande porte sud du palais, appelée porte de la Grande Pureté, se refermait derrière la jeune impératrice comme la pierre d'un tombeau.

Son palanquin s'arrêta dans la salle du trône de celui des palais qu'on appelle palais de la Pureté Céleste. Le jeune empereur, les cheveux flottant sur sa veste et sa robe ornées de dragons d'or, y avait attendu sa fiancée dans une salle que les princes et les gardes du corps avaient parfumée d'encens du Tibet.

Dès son arrivée, il s'était retiré escorté de huit princes du sang, portant de riches lanternes, dans le palais dit de l'Élément Terrestre, destiné à l'habitation de la nouvelle impératrice.

Là, dans la chambre à coucher orientale, se trouve « la couche heureuse du Dragon et du Phénix », aux quatre coins de laquelle quatre

princesses avaient chacune placé un sceptre, afin de mettre ainsi en équilibre parfait l'heureuse destinée des nouveaux époux.

Dès que le palanquin de l'impératrice avait été déposé à terre dans la salle du trône du palais de la Pureté Céleste, tout son cortège s'était retiré, et huit princesses l'avaient priée de mettre pied à terre.

Elles la débarrassèrent de la pomme qu'elle tenait dans la main droite et lui remirent en échange un flacon précieux contenant un échantillon de toutes les richesses de ce monde, c'est-à-dire : Deux perles fines ; deux petits sceptres d'or ; deux petits d'argent ; deux rubis ; deux sceptres d'argent ; deux pièces de monnaie d'or ; deux d'argent ; une poignée de riz d'or (riz jaune ; une poignée de riz d'argent (riz blanc).

Toujours couverte de son voile rouge, soutenue et suivie par les princesses et les maîtresses des cérémonies, on la conduisit ainsi dans son palais, où l'attendait son royal époux.

Sur le seuil de sa nouvelle demeure, l'impératrice dut enjamber une selle de cavalerie qui y avait été placée. Une pomme avait été mise sous la selle.

En se conformant à cette coutume tartare pour se rendre vers son mari, la fiancée se déclare apte à monter à cheval et à partager avec lui la fatigue des combats. La pomme est l'emblème de la paix, souvent subordonnée à la guerre.

Quand l'impératrice fut devant le jeune empereur, on la débarrassa des objets qu'elle portait pour les ranger sur la couche nuptiale, ainsi que ceux qui se trouvaient dans le palanquin.

L'empereur alors, relevant le voile rouge qui couvrait la tête de sa fiancée, la vit pour la première fois. Il s'assit ensuite sur la couche nuptiale, et l'impératrice prit place à gauche.

Entre eux deux, en guise de table, les maîtresses des cérémonies placèrent un bassin de cuivre renversé. Sa forme est l'image de « ce qui est sans fin » ; sur le bassin on servit une boîte de « gâteaux des

enfants et petits-enfants ». Les gâteaux ainsi appelés représentent par leur nombre la postérité que les deux conjoints se souhaitent l'un à l'autre.

Quand l'impératrice en eut goûté, elle dut changer de coiffure, c'està-dire prendre celle des femmes mariées, se parer de longues épingles, de pivoines roses artificielles et mettre son collier.

Après cette transformation qui consacre le mariage, les maîtresses des cérémonies approchèrent de la couche nuptiale une table sur laquelle étaient servis du jambon, du gigot de mouton, du vin de riz, de l'eau-de-vie de sorgho, du riz jaune, du riz blanc et autres mets. C'est assis l'un vis-à-vis de l'autre, sur des coussins placés à terre au pied du lit, que les nouveaux époux prirent le repas nuptial pendant lequel, derrière une cloison, un garde du corps et sa femme, une camériste, récitèrent à haute voix, se répondant l'un à l'autre, l'hymne contenant les vœux que l'empereur et l'impératrice sont censés échanger.



Déclaration de la majorité de l'empereur — Abus de pâtisseries — Réception du corps diplomatique — Physionomie et costume de l'empereur.

Quelque temps après son mariage, pendant l'hiver 1872-1873, le jeune empereur fut enfin déclaré majeur : il avait dix-huit ans. Les régentes se retirèrent.

Le jeune empereur, comme je l'ai dit, avait été très surveillé et très tenu. Aussi paraît-il que le premier usage qu'il fit de sa majorité fut-il d'abuser de toutes les pâtisseries et sucreries dont il avait trop peu goûté pendant sa minorité.

Son attention fut cependant bientôt appelée sur une question sérieuse : la réception en audience solennelle du corps diplomatique étranger. — Il y avait quinze ans qu'on faisait antichambre. Le gouvernement chinois était à bout de prétextes et d'arguments ; les cartes allaient se brouiller ; des négociations s'engagèrent. L'admission

à la cour fut enfin acceptée en principe, et cinq mois furent consacrés à la discussion du cérémonial.

Le gouvernement voulait qu'on se conformât à l'étiquette chinoise, c'est-à-dire que les représentants occidentaux fissent trois agenouillements et neuf prosternements à l'entrée de la salle du trône, que leurs lettres de créance fussent remises à de hauts fonctionnaires au lieu de l'être en main propre au souverain, que les ministres entrassent seuls dans le palais, sans leur épée, sans leurs secrétaires, sans personne de leur suite, indigène ou étranger.

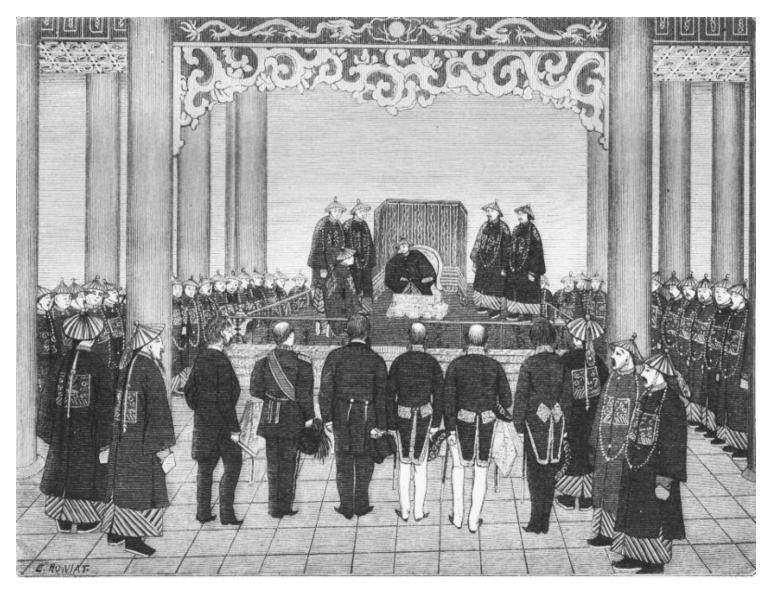
On fit toutes les concessions compatibles avec la dignité occidentale. On refusa net de se conformer au salut orientai, considéré comme dérogatoire pour nous.

Le gouvernement chinois finit enfin par céder et nous accorder d'être reçus en audience debout et l'épée au côté. C'était la plus grosse difficulté. De notre côté, nous avions dû faire des concessions et ne pas insister pour que les secrétaires d'ambassade fussent admis. On ne put obtenir non plus que chaque ministre eût son interprète. L'audience étant collective pour les cinq ministres (Angleterre, États-Unis, France, Hollande, Russie), un seul interprète pouvait suffire.

La réception fut enfin fixée au 29 juin 1873, à six heures du matin, dans celui des palais qu'on appelle Tzeu-kouang-ko (pavillon de la Lumière empourprée), situé sur le bord du lac à l'ouest de l'enceinte impériale.

C'est là que l'empereur donne des réjouissances aux envoyés de la Corée et autres peuples considérés comme tributaires. La partie postérieure de ce palais comporte un étage dont une salle contient les portraits de cent généraux et officiers qui se sont distingués pendant la campagne de Dzoungarie et celle du Turkestan en 1761. C'est en 1776 que les plus habiles peintres d'entre les missionnaires furent chargés, par l'empereur Kien-long, de composer cette galerie de portraits, à laquelle on ajouta quelques peintures de batailles.

Quelques jours avant le 29 juin, on avait fait faire une répétition générale du cérémonial de la réception dans un salon du ministère des affaires étrangères, en présence de S. A. I. le prince Kong, président du conseil et oncle paternel du souverain.



67. Réception du corps diplomatique par l'empereur de Chine, le 29 juin 1873.Dessin de E. Ronjat, d'après une peinture chinoise.

Le 29 juin, à cinq heures et demie du matin, le corps diplomatique étranger se réunit, en grand costume, à l'évêché catholique, dont le mur est contigu aux jardins qui entourent le Tzen-kouang-ko dans $_{\rm p.216}$ l'enceinte impériale. Des détachements de troupes appartenant aux différentes bannières tartares veillaient à l'entrée des rues et aux

portes par lesquelles devaient passer les ministres plénipotentiaires étrangers.

« A six heures, raconte un membre du corps diplomatique, S. Exc. Tchong-heou, ancien ambassadeur de Chine à Paris, vint donner le signal du départ. Le cortège s'est mis en marche. Le ministre de Russie, le général Vlangali, comme doyen du corps diplomatique, passa le premier; les autres suivaient par ordre d'ancienneté; tous dans leur palanquin et suivis de leur escorte de cavaliers européens et chinois. S. Exc. Tchong-heou, le secrétaire interprète de la d'Allemagne et celui de la légation de France fermaient la marche. A une certaine distance du palais la circulation avait été interceptée, on avait barré les rues. La police, armée de fouets, faisait ranger la foule. Enfin la grande porte rouge du palais s'est ouverte ; trois membres du conseil des affaires étrangères nous ont reçus sur le seuil, l'escorte restant au dehors. Nous avions devant nous une immense avenue dallée, bordée d'arbres; nous avons obliqué sur la droite, et après quelques centaines de pas, nous sommes arrivés devant une pagode appelée Che-ine-kong. Après avoir traversé trois cours, nous avons été introduits dans un petit bâtiment composé de deux pièces : c'est là que l'empereur fait sa toilette et se repose lorsqu'il vient faire ses dévotions. Dans chacune de ces pièces, sur une table étaient placés des confiseries et des pâtisseries ; du vin et du thé. Le service était en porcelaine très commune.

Les murs étaient tendus de papier blanc ; quelques rouleaux d'images développés sur les murs étaient les seuls ornements de ce pied-à-terre. On nous fit remarquer que ces rouleaux, au lieu d'être accrochés par le haut et par le bas, étaient collés sur le mur.

Il paraît que c'est la coutume dans l'intérieur du palais. Toutes ces peintures étaient assez médiocres et ne

semblaient valoir qu'une vingtaine de francs. Elles étaient flanquées de bandes d'inscriptions banales dont la calligraphie ne valait guère plus.

A notre arrivée, nous trouvâmes l'ambassadeur japonais, M. Soyesima, attendant comme nous le bon plaisir de Sa Majesté. Il était en uniforme occidental, brodé sur la poitrine et dans le dos, chapeau à claque, pantalon de casimir blanc à bande d'or, le sabre au côté. Les deux interprètes allaient d'une table à l'autre soutenir la conversation entre les ministres et les membres du conseil des affaires étrangères.

p.218 Le thé était délicieux, le vin bon : les pâtisseries et confiseries n'avaient rien d'extraordinaire. On nous fit remarquer que certaines d'entre elles sortaient des cuisines impériales. Après une telle recommandation, on ne pouvait guère, pour être poli, faire autrement que d'en engouffrer quelqu'une avec une précipitation qui, pour être gloutonne, n'en était que plus respectueuse.

On ne devait attendre là qu'une demi-heure au plus, mais c'est au bout d'une heure et demie seulement qu'on est venu nous annoncer que l'empereur allait se rendre dans la salle d'audience du Tzen-koang-ko. Sa Majesté avait reçu chemin faisant des rapports lui annonçant des victoires remportées par ses armées dans le Turkestan.

A sept heures et demie, nous quittâmes le temple du Che-inekong, et regagnant la grande avenue dallée, nous allâmes au pied d'un grand bâtiment où une tente en toile bleue avait été disposée pour nous recevoir. Plus on se rapprochait de cette tente, plus la foule des officiers de tout rang devenait considérable.

Le prince Kong oncle du souverain, était là avec plusieurs membres du conseil des affaires étrangères pour recevoir le corps diplomatique.

Après trois quarts d'heure d'attente on annonça l'arrivée de l'empereur.

Tous les fonctionnaires chinois se levèrent, baissèrent leurs manches sur leurs mains et attendirent debout hors de la tente dans une attitude respectueuse. Ils semblaient un peu inquiets; peut-être pensaient-ils que la curiosité des étrangers allait se manifester d'une manière inconvenante.

Le prince Kong s'éloigna et un membre du conseil privé vint chercher l'ambassadeur japonais. Six à sept minutes après, les cinq ministres étrangers se rangèrent suivant l'ordre de leur ancienneté, et, sortant ainsi de la tente, ils se croisèrent avec S. Exc. M. Soyesima dont l'audience privée venait de se terminer.

L'escalier de la salle d'audience était à deux pas ; les ministres le gravirent, suivis de leur interprète et accompagnés chacun de deux hauts fonctionnaires qui, bien que l'escalier de neuf marches de marbre blanc fût très large, étaient près d'eux jusqu'à les toucher ; ils craignaient, m'a-t-on assuré, que l'émotion ne leur causât des défaillances ; ils étaient prêts à les soutenir sous les coudes.

Cet escalier latéral donne accès sur une vaste terrasse en avance sur toute la longueur du palais. L'immense salle du trône avait ses cinq grandes portes ouvertes au midi sur la terrasse. Aussi, dès qu'on avait posé le pied sur la terrasse, et quoiqu'on n'arrivât pas de face, embrassait-on d'un coup d'œil toute la salle du trône.

Au milieu de la terrasse, en face de la porte centrale, se tenait une haie de dix gardes nobles armés d'une lance à laquelle pendait une queue de léopard. Entre cette porte centrale et la coupée de l'escalier, il y avait deux autres grandes portes.

Nous vîmes immédiatement, dans le fond de la salle au nord, l'empereur sur son trône. Nous nous découvrîmes en même

temps que nous franchissions le seuil de la porte plus voisine de l'ouverture centrale. A notre troisième salut, nous nous trouvions devant une longue table couverte d'un tapis de satin jaune. Cette table, dont les bouts étaient gardés à droite par le prince Kong, à gauche par S. Exc. Ouene-siang, nous coupait l'approche du trône, qui se trouvait à quelques pas de nous, sur une estrade à laquelle donnait accès un escalier de trois degrés. Après que le doyen du corps diplomatique eut lu l'adresse collective des ministres, le secrétaire interprète, M. Bismarck, la traduisit aussitôt et les ministres déposèrent sur la table jaune la lettre de créance de leur souverain. L'empereur, à ce moment, fit une légère inclinaison de corps. De chaque côté de l'estrade du trône partait obliquement une haie de gardes du corps, le sabre au côté.

L'empereur était accroupi, les jambes croisées sous lui. Il paraissait avoir moins que ses dix-huit ans. Sa physionomie est intelligente. Sa tête maigre et pâle rappelle le type des Valois ; il était vêtu d'un costume fort simple sans broderie aucune : robe de dessous verdâtre, surtout de gaze violet, bottes de satin noir, chapeau conique de paille blanche avec effilés de soie rouge, surmonté d'un nœud de cordon orange en quise de globule.

Le trône était de bois doré garni de coussins jaunes ; à gauche du trône, sur une sorte de chevalet était suspendu un sabre, vieil emblème du régime tartare maintenant abâtardi par sa transaction avec le pinceau des lettrés de la Chine.

L'empereur, dans son immobilité, paraissait à la fois curieux et un peu embarrassé. Pour lui, peut-être, les Occidentaux avaient toujours été des êtres fantastiques qu'on lui avait représentés comme des sauvages.

Derrière le trône était une pierre noire couverte d'inscriptions ; on voyait en avant des brûle-parfums en émail cloisonné. C'étaient là, avec quelques lanternes et une

boiserie sculptée d'un assez grand style, les seuls ornements de l'immense salle où nous étions reçus.

Le prince Kong, oncle de l'empereur, monta sur l'estrade et s'agenouilla au pied du trône pour recevoir la réponse impériale. Je n'ai pas entendu la voix de l'empereur. Le prince Kong se releva, descendit vite l'escalier de droite et vint s'acquitter de son message.

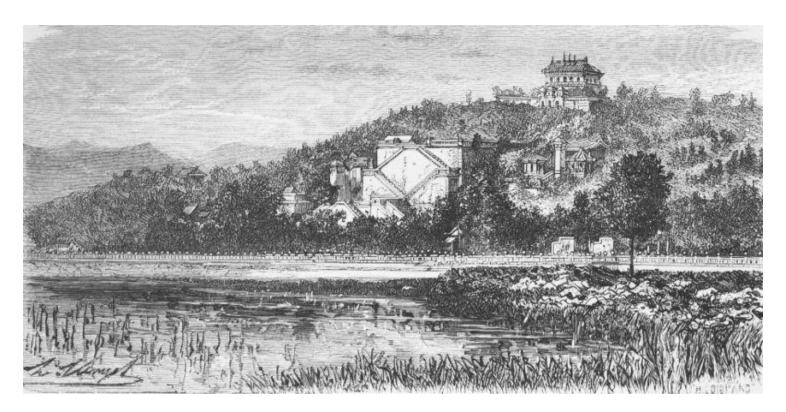
On se retira à reculons en faisant trois nouveaux saluts.

La cérémonie était finie.

L'audience collective avait duré sept à huit minutes. Nous fûmes reconduits à la pagode Che-ine-kong, où se trouvait déjà l'ambassadeur du Japon, et où vinrent nous rejoindre le ministre de France, M. de Geoffroy, admis en audience particulière, assisté de M. Devéria, premier secrétaire interprète de la légation. On causa un peu, on échangea ses premières impressions, et après avoir pris congé, les membres du conseil des affaires p.219 étrangères nous conduisirent jusqu'à la porte où ils nous avaient reçus.

Jusqu'à la fin de la cérémonie, tous les fonctionnaires chinois, sauf peut-être S. Exc. Tchong-heou, plus au courant de nos mœurs et de notre caractère craignaient évidemment de nous voir manquer à l'étiquette. C'est au moins ce qu'on peut conclure de la joie qu'ils montrèrent quand tout fut terminé.





68. La colline et le lac de Ouane-cheou-chane. Dessin de H. Clerget, d'après une photographie du docteur Morache.

[XVII]

Le palais d'été - Visite au palais de Ouang-cheou-chane.



Dès son avènement au pouvoir, deux choses surtout ont semblé préoccuper S. M. l'empereur Tong-tche : faire abaisser les tours de l'église épiscopale française qui surplombent le mur des jardins de son palais, et restaurer la résidence impériale d'été Yuane-migne-yuane, sinon pour effacer les dernières traces des représailles dont ce palais a été l'objet, du moins pour y trouver un refuge contre les persécutions de son tyran, le Tribunal des Rites.

D'un autre côté, on admettra facilement qu'après avoir été cloîtré pendant dix-huit ans dans un palais, si magnifique qu'il soit, on doit avoir besoin de changer d'air. On l'admettra plus facilement encore lorsqu'on aura visité les environs du village de Haï-tiène, situé à deux lieues de Pékin. Là se trouvent les collines du haut desquelles se

mirent, dans de grands lacs, les ruines des temples, des palais, des pagodes qui constituaient le célèbre palais d'été, pillé et brûlé en 1860.

D'après le P. Gerbillon, un des missionnaires français qui levèrent la carte de la Chine sous le règne de Kang-shi au dix-huitième siècle, ce lieu de plaisance des empereurs chinois occuperait avec ses dépendances une superficie de dix lieues. Je ne crois pas cette évaluation exagérée. La résidence impériale se divise en six parties : Yuane-migne-yuane, ou Jardins d'une clarté parfaite, Ouane-cheou-chane, ou Montagne des dix mille longévités, Tchang-tchoune-yuane, ou Jardins du printemps, Sihoa-yuane, ou Jardins d'une clarté tranquille, Yu-tsuane-chane, ou Montagne de la source de jade.

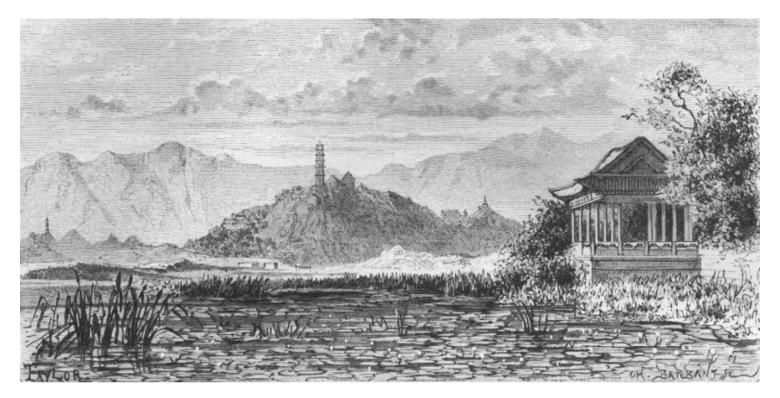
Ouane-cheou-chane est certainement celui de ces palais qui est le plus visité par les touristes. Personne ne va à Pékin sans y avoir été conduit bon gré mal gré par quelque ami qui se croit obligé de vous faire visiter en même temps le temple de la grande cloche : cette rivale de la cloche de Moscou est entièrement couverte en dedans et en dehors de versets bouddhistes, chinois et tibétains, dont les caractères en relief sont grands d'environ deux centimètres. Lorsque je m'y p.220 rendis, je vis, au moment de franchir la porte nord-ouest de la ville tartare, les voitures s'arrêter, les passants se ranger, les cavaliers descendre de leur monture. L'un d'eux, resté en selle, fut sévèrement apostrophé par un personnage à globule rouge suivi d'un état-major assez nombreux et d'un troupeau de huit chevaux dont les licols étaient jaunes.

Je compris dès lors ce qui se passait : les huit chevaux de l'empereur étaient allés paître et ils rentraient en ville.

J'avoue qu'il me répugna de leur rendre un hommage quelconque, et, au risque de passer pour un malappris, je préférai rester à cheval, tout en me rangeant un peu sur le côté de la route.

De la porte Si-tche-mène au village de Haï-tiène ou Haï-chane, il y a pour une heure de trot ; c'est là que j'avais rendez-vous avec des amis demeurant dans une petite pagode dédiée au saint patron des menuisiers, ce qui ne les empêchait pas de rester fidèles à saint Hubert

et de faire une chasse acharnée aux grosses bécassines qui viennent deux fois l'an peupler les lacs du palais, à dix minutes de la pagode.



69. Le pavillon des Pique-niques et la colline des Sources de jade (Yu-tsuanechane), côté ouest de Ouane-cheou-chane.

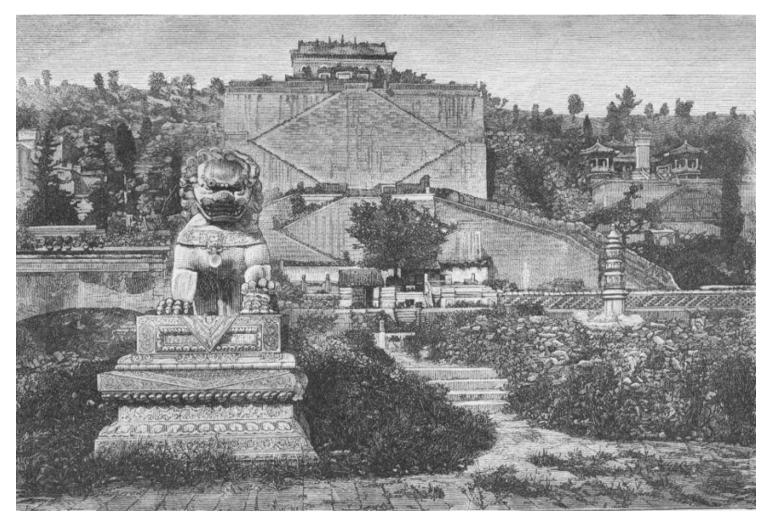
Dessin de Taylor, d'après une aquarelle de l'auteur.

Je trouvai mes amis de retour de la chasse et tout prêts à se rendre à Ouane-cheou-chane, où notre déjeuner nous attendait sur les bords du lac Si-hou, dans le pavillon où la colonie européenne de Pékin a l'habitude d'aller faire ses pique-niques.

La route dallée de pierre qui va de la porte Si-tche-mène au village de Haï-tiène se prolonge jusqu'au palais. Elle est bordée à gauche d'un ruisseau, de rizières, de champs de lotus et de grands nénufars blancs et roses. A droite sont les ruines des maisons qu'habitaient les officiers de la suite du souverain, vieux pans de murs crépis en rose, au pied desquels s'étend au printemps un tapis de violettes que remplace en automne la vigne vierge.

Parmi ces ruines sont celles de la fosse murée où l'empereur faisait nourrir des tigres de Tartarie. Des femmes tartares, au costume rose

ou bleu œuf de cane, lavaient leur linge sur le bord du ruisseau. Dans le fond de ce tableau, comme pour le compléter, on voyait se dessiner, sur un ciel d'un bleu intense, la colline de Ouane-cheou-chane et les

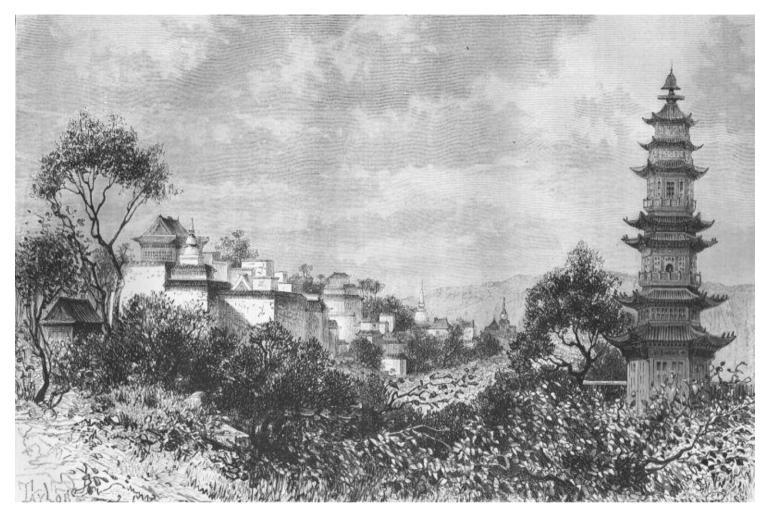


70. Ouane-cheou-chane (côté sud). Cliché tiré du *Voyage en Chine* de M. Thomson.

maisons aux couleurs vives qui la couvrent au milieu d'ombrages d'un vert sombre.

Après vingt minutes de route nous dépassions un arc de triomphe, au delà, duquel nous avions devant nous un champ de manœuvres et un camp retranché en terre d'environ cent mètres de diamètre. Au bout de p.222 ce champ, que traverse l'allée dallée de pierre que nous n'avions cessé de suivre, se dressait le mur rose de Ouane-cheou-chane, dont la porte, peinte en rouge et flanquée de gauche et de droite de deux grands beaux lions fantastiques en bronze, était toute grande ouverte.

Nos chevaux ne pouvaient la franchir, car c'était déjà beaucoup qu'on nous permît d'entrer ; nous les laissâmes entre les mains de nos palefreniers.



71. Ouane-cheou-chane (côté nord).Dessin de Taylor, d'après une aquarelle de l'auteur.

On pénètre dans le parc après avoir franchi deux cours encombrées de matériaux d'édifices ruinés. Quelques arbres carbonisés semblent avoir été laissés debout pour bien témoigner que c'est l'incendie qui a ravagé cette belle résidence. Dans la cour, quelques rochers de formes bizarres portent des inscriptions : ce sont des vers écrits de la main de l'empereur Kien-long ; le graveur les a fixés sur la pierre. Après ces cours vient une longue avenue de sapins, au milieu de laquelle est un chemin dallé de briques ; quelques colonnes et des monceaux de tuiles indiquent qu'elle était abritée sous une longue galerie, qui se prolongeait ainsi entre deux haies de pins tout le long

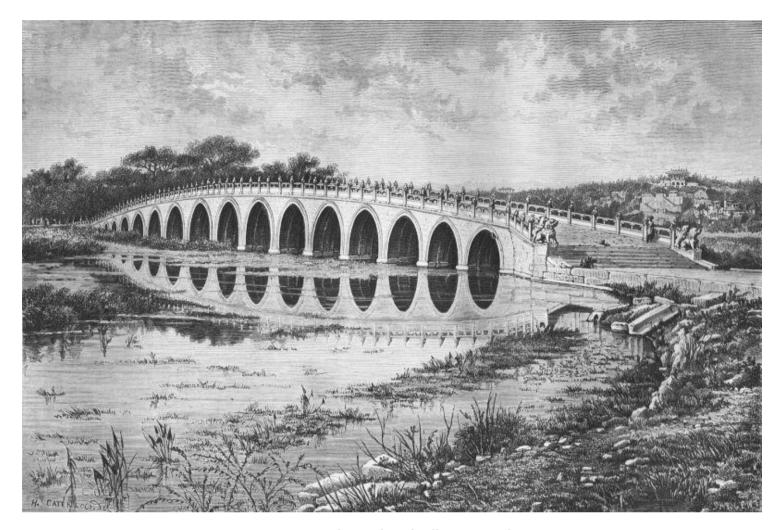
du lac à gauche, parallèlement à l'élégante balustrade de marbre blanc qui en fait le tour ; à droite se trouve d'abord un ruisseau, sur lequel, au pied de deux immenses saules, est jeté un petit pont donnant accès dans un palais qui servait de pied-à-terre à l'empereur. La porte de cette enceinte est de forme hexagonale ; plus loin sont des rocailles parmi lesquelles brillent encore éparses les tuiles et les briques de faïence vernissée, jaunes, bleues, vertes, violettes, noires, qui ornaient les murs et composaient les toits de ceux des bâtiments qu'atteignit l'incendie.

L'allée de sapins que nous suivions nous mena au kiosque des Pique-niques. Le déjeuner y était servi par terre ; de larges feuilles de nénufar nous servirent d'assiettes, et pour sièges nous nous contentâmes de quelques briques ramassées parmi les ruines malheureusement trop abondantes dans ce lieu ravissant.

Nos domestiques furent aidés par les jardiniers préposés à la garde de la résidence. Nous eûmes ainsi du thé, de l'eau fraîche et de magnifiques poissons pris dans le lac. C'est une sorte de brochet, appelé r'hei-yu, poisson noir. On le pêche à la ligne, et pour amorce on se sert des crevettes d'eau douce, dont le lac foisonne.

La vue, en ce lieu, était des plus riantes. Des bandes de poules d'eau et de canards volaient au-dessus du lac pour s'abattre ensuite dans des fourrés de roseaux et de nénufars roses. A notre gauche, au sud-est, nous voyions la chaussée en pierre qui fait le tour du lac du côté opposé au nôtre, puis un immense pont de marbre blanc de dix-sept arches, qui conduit dans une île artificielle au milieu du lac.

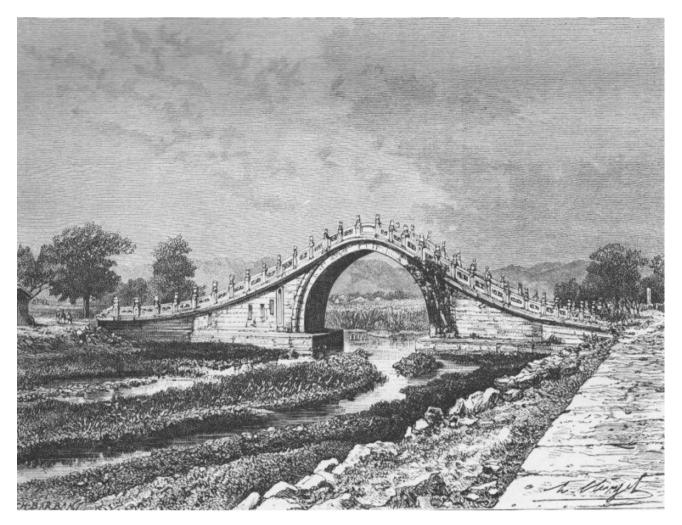
Cette île est établie sur des assises de marbre, une riche balustrade en fait le tour; elle est couverte de rocailles dans lesquelles sont ménagés des grottes et des souterrains; elle est assez grande pour contenir plusieurs bâtiments qui n'étaient pas sans importance, tels que logements de gardes, pagodes, pied-àterre pour l'empereur.



72. Le pont de marbre de dix-sept arches conduisant à l'île dans le lac de Ouane-cheou-chane. Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie de M. Thomson.

Un peu à droite de l'île, mais beaucoup plus loin, on distingue le Pont bossu, qui est à moitié route entre Haï-tiène et Ouane-cheou-chane. Ce pont, tout de marbre, n'est accessible qu'aux piétons, à cause de l'angle aigu que forme son tablier. La pente en est assez raide pour qu'il y ait eu nécessité de le munir de degrés de pierre ; un peu à droite de ce pont se trouve dans le lac une île toute ronde, île qui ressemblait jadis à une sorte de petite forteresse, entourée comme elle était de murs crénelés que surplombaient des toits et des mâts de pagodes. Il en reste peu de chose aujourd'hui. Une nuit, des voleurs l'ont dépouillée et ont mis le feu aux matériaux qu'ils n'ont pu emporter.

Derrière cette île commence à se profiler la chaîne de collines dont la rampe, allant toujours s'élevant davantage sur notre droite, à l'ouest, nous



73. Le Pont bossu.Dessin de H. Clerget, d'après une photographie du docteur Morache.

montre la tour de Yu-tsuane-chane, ou montagne de la source de jade.

De ses souterrains jaillit une eau excellente.

On porte chaque jour sur de petites brouettes une grande quantité de cette eau pour la consommation de l'empereur et de riches personnages.

Yu-tsuane-chane est une des nombreuses retraites des eunuques que l'âge met hors de service.

Aussitôt notre déjeuner terminé, nous continuâmes notre promenade en suivant toujours le bord du lac, et nous arrivâmes devant une grande jonque de marbre qui se trouve à un mètre de la balustrade du lac. Que fait-elle là, immobile, et que représente-t-elle? Elle est l'image saisissante de l'inertie de la Chine. Ses pierres un peu descellées tiennent encore les unes sur les autres. Il lui a fallu pour cela la

tranquillité des eaux d'un lac ; on ne saurait la faire avancer que par morceaux, en y mettant la pioche pour la détruire d'abord et la rebâtir ensuite ; si elle existe encore, ce n'est pas qu'elle ait été bien dirigée ; telle qu'elle est, elle n'est pas dirigeable : elle subsiste parce que le temps ne l'a pas encore usée et qu'il n'y a pas eu de courant assez fort pour remuer le lit de fange sur lequel elle dort isolée et s'enfonce davantage de jour en jour.



74. Kiosque dans les jardins de Ouane-cheou-chane (côté ouest).Dessin de Taylor, d'après une photographie du docteur Morache.

Tout près de ce singulier échantillon de la marine chinoise est un pavillon élégant, bâti sur un pont dont les deux piliers de marbre sont ornés de deux lions. Tout le terrain, près de là, est envahi par les ronces,



75. Le Temple de bronze, sur le versant sud de Ouane-cheou-chane, vu du lac et de la plaine. Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Thomson.

les jujubiers sauvages et la vigne vierge ; c'est avec peine qu'on sort de ces fourrés de verdure pour gagner à quelques pas le pied de la colline.

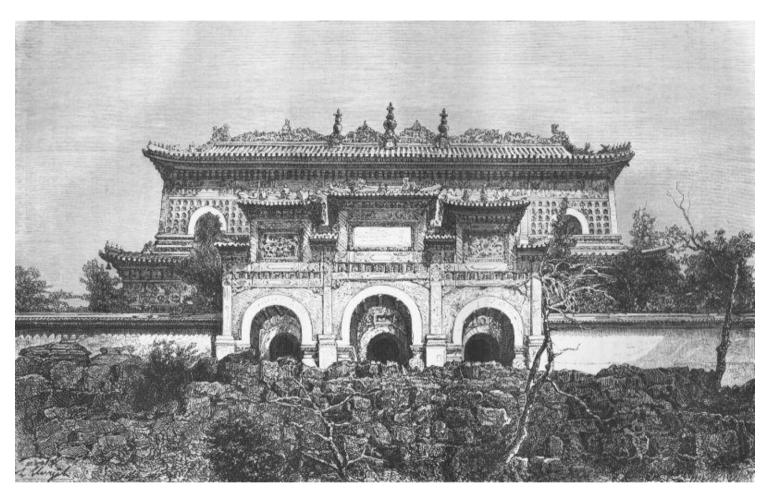
On y montait autrefois par d'immenses rampes en forme de double losange, au sommet de chacun desquels est un palier : les ruines entassées ont rendu ce chemin impraticable. Ce ne sont partout que décombres, pierres descellées et renversées, tuiles _{p.223} vernissées de toutes les couleurs, morceaux d'idoles brisées au milieu desquels se tiennent quelques lions de marbre et quelques statues à peu près dépouillées de l'or qui les couvrait.

Pour arriver au sommet, il vaut mieux suivre les petits chemins et les souterrains qui serpentent sur le flanc de la colline. On rencontra à moitié route le temple de bronze, monument dont toutes les pièces furent, dit-on, fondues par les jésuites au dix-huitième siècle.

Cet édifice, qui peut avoir quinze mètres carrés, est fait exclusivement de bronze. Son socle est de marbre blanc ; on a entassé sur ses escaliers des ronces afin d'empêcher les avides collectionneurs de venir dévisser quelques morceaux de l'édifice, ainsi que cela s'est fait trop souvent.

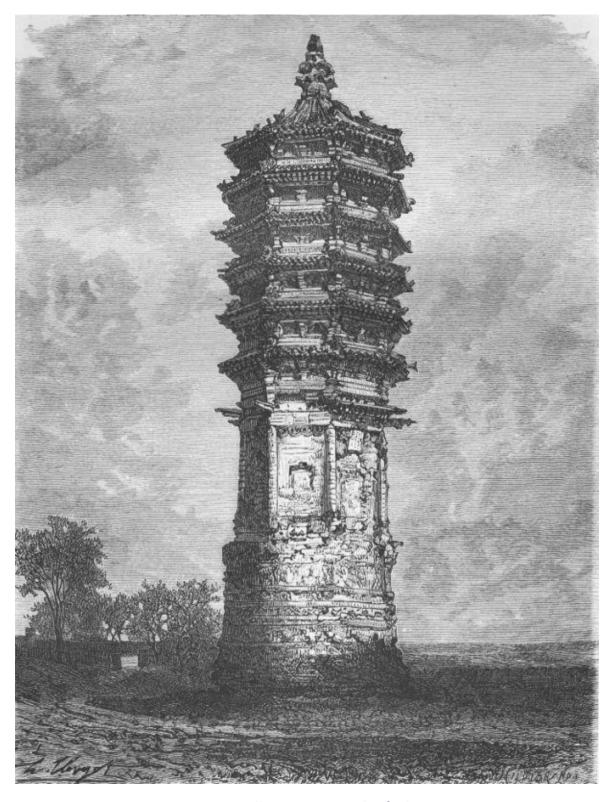
En montant encore un peu, on arrive enfin au sommet de la colline de Ouane-cheou-chane, que couronne un vaste édifice de style moitié hindou, moitié occidental. Il est fait de pierres, de briques, de tuiles vernissées; le feu ne l'a pas atteint. Le bâtiment n'est percé que de trois portes toujours fermées. Ses murs sont de briques jaunes émaillées; il est couvert de petites niches vernissées en vert; dans chacune d'elles se trouve une idole de faïence jaune d'environ vingt centimètres de haut.

A quelques pas de cet édifice est un immense portique. De ce point on découvre un panorama splendide : toute la plaine et Pékin au sudest, les montagnes à l'ouest à nos pieds, le lac Si-hou, sur le bord $_{\rm p.224}$ duquel nous étions tout à l'heure, et enfin des villages et la campagne



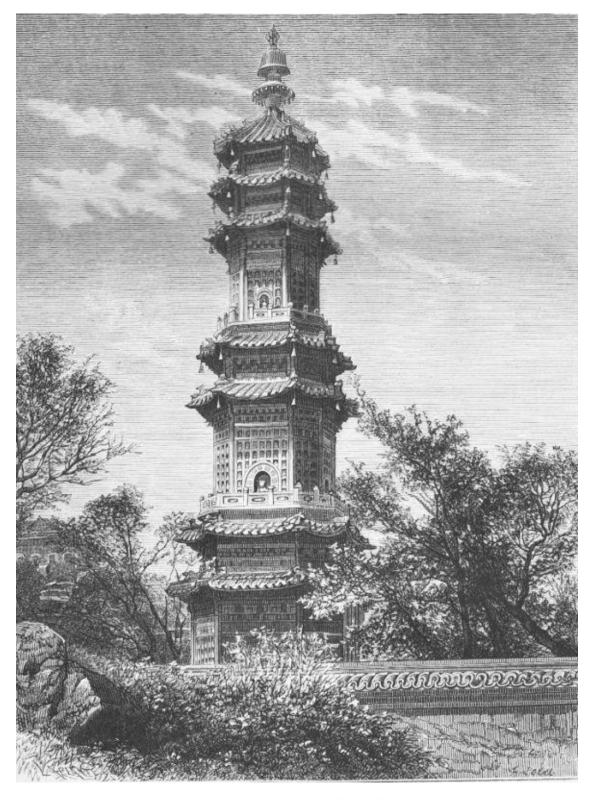
76. Pagode indienne au sommet de Ouane-cheou-chane.Dessin de H. Clerget, d'après une photographie du docteur Morache.

avec ses tours funéraires, sortes de bâtiments élevés à la mémoire de saints personnages bouddhiques.



77. Tour d'un monument funéraire élevé à la mémoire d'un grand personnage bouddhique. Dessin de H. Clerget, d'après une photographie du docteur Morache.

Sur le versant nord de Ouane-cheou-chane, parmi les édifices qui subsistent encore, on remarque une petite tour tout entière de faïence



78. Tour de faïence émaillée.(au versant nord de la colline de Ouane-cheou-chane).

Dessin de F. Sorrieu, d'après une photographie du docteur Morache.

vernissée : c'est le Tsieou-long-tigne ou pavillon des neuf dragons. Il a environ quinze pieds de haut ; les six pans de ses étages sont percés de niches contenant des statues de Bouddha. Cette tour n'est pas creuse et ne sert que d'ornement. Il en est de même de fortins qu'on distingue sur le versant des montagnes environnantes, et dont les souverains chinois se servaient pour se donner parfois le spectacle de petites guerres.

Après avoir assisté à un magnifique coucher de soleil qui irisait de violet, d'or et d'émeraude ce lac de Ouane-cheou-chane, nous allâmes retrouver nos chevaux et nous rentrâmes à Haï-tiène, où je devais passer la nuit. Il était trop tard pour rentrer à Pékin avant la fermeture des portes.



La pagode des menuisiers — Le desservant — Notre repas — Le bouddhisme — Deux chanteurs.

p.225 La pagode où je devais passer la nuit, à notre retour de la colline d'Ouane-cheou-chane, n'est pas digne d'une longue description. Comme je l'ai déjà dit, elle est consacrée au patron des menuisiers.

Nous approchons. Une petite porte basse donne accès sur un terreplein rongé par les eaux de pluie qui, quelques jours auparavant, roulaient tumultueuses dans les rues encaissées de Haï-tiène.

Au pied du mur, un vieux bonze accroupi semble attendre la mort dans la béatitude extatique du Nirvanah. Il est appuyé contre une sorte de niche en ruine qu'habite une petite idole tout effritée par les injures du temps.

La pagode est composée de trois cours.

Sur la première, comprise entre quatre murs, donnent les trois portes de la seconde. Celle du milieu est affectée au saint patron du temple et ne s'ouvre que pour lui, c'est-à-dire jamais.

Dans la seconde cour à l'ouest est un petit bâtiment où viennent s'entasser, le soir, des ouvriers venus de la ville pour travailler dans la campagne ou au palais de Yuane-migne-yuane.

Au centre, un bâtiment plus grand contient des idoles et les provisions du temple ; à l'est, se trouve $_{\rm p.226}$ un bâtiment semblable à celui de

l'ouest, c'est-à-dire composé de deux petites chambres dont l'une est la cuisine et l'autre la chambre à coucher du bonze desservant la pagode.

Ce bonze était en train d'éplucher des légumes pour la préparation de son maigre dîner. Quoique ne vivant que de plantes comme tous les prêtres bouddhistes, c'était un gros gaillard d'une remarquable rotondité. Sa tête épanouie et glabre ressemblait à une pleine lune, et l'aspect de son torse bruni, qu'il avait dépouillé de tout vêtement afin d'être plus au frais, n'avait rien de classique.

Nous lui lançâmes un bonjour un peu cavalier, et passant dans la troisième cour, nous entrâmes de plain-pied dans le logement qu'il avait bien voulu louer à nos amis à raison de soixante francs par mois, et qui se composait d'une petite chambre flanquée d'une autre un peu plus grande; d'une grande chambre pour les domestiques, d'une cuisine et d'un hangar servant d'écurie; quant à la salle à manger, elle se trouvait ce jour-là sous un immense noyer qui faisait le principal ornement de la troisième cour.

Pendant notre dîner, mes regards tombèrent sur deux inscriptions dont le papier rouge décorait le temple au nord de notre cour. Sur la première de ces inscriptions on lisait : « La roue du monde tourne toujours sur elle-même » ; et sur l'autre : « tandis que la splendeur de l'astre de Fo va toujours en s'augmentant ».

M. Tchang (c'était le nom du bonze) vint nous faire une petite visite pendant notre dîner ; on lui offrit un siège : il aimait qu'on lui parlât de sa santé, car cela lui permettait de se dire malade et de se faire administrer du vin. Il fallait y mettre les formes. On ouvrait une bouteille expressément pour lui, en lui donnant l'assurance que c'était une fiole de médicament. Il buvait alors de confiance et tendait de nouveau son verre, toujours en faisant répéter que c'était une médecine ; bientôt une douce langueur s'emparait de lui ; on ne pouvait lui dire sans l'offenser qu'il était ivre : le vin lui était défendu, mais on parlait volontiers de transmigration d'âme et de Nirvanah.

Ce soir-là on lui parla aussi de sa voisine, qui bat son mari, un maître d'école. Il s'étendait ordinairement avec complaisance sur ce

sujet ; il rapportait avec onction les exhortations qu'il adressait à la jeune femme et les conseils philosophiques dont il gratifiait le mari. Les insinuations malignes qu'on lui faisait au sujet de sa médiation suspecte dans ce ménage mal assorti avaient le don de le faire sourire et de le mettre en train ; mais ce soir-là rien n'y faisait : il avait une grosse inquiétude dont il ne savait comment nous faire part.

La route impériale n'était pas à un demi-kilomètre de sa pagode. Nous étions sept Occidentaux turbulents et capables de tout. L'empereur devait passer le lendemain matin sur cette route, et l'imagination de notre bonze allant toujours son train, il nous voyait déjà en armes, chassant de ce côté-là, arrêtés par les gardes du souverain et accusés d'attentat, tandis que lui-même se trouverait compromis pour avoir fait de son temple le repaire de sept conspirateurs.

Il était pâle, la peur le faisait bégayer. Il se remit quand nous lui eûmes affirmé que, fatigués comme nous l'étions, nous désirions dormir sur nos deux oreilles. A cette déclaration il poussa l'attendrissement jusqu'à vouloir bien me céder sa chambre pour la nuit.

On sait que le bouddhisme emprunta au brahmanisme le dogme de la transmigration des âmes, qui devint la base de sa doctrine. Bouddha, né dans l'Inde vers l'an 622 avant Jésus-Christ, comparait le monde à une roue sans fin qui ne tourne que sur elle-même. L'homme se trouve tantôt au sommet, tantôt au plus bas de cette roue, suivant son état de pureté et les fautes commises pendant ses existences successives antérieures. Cette sombre doctrine de l'expiation fatale implique chez les bouddhistes un sentiment de compassion absolu pour tout ce qu'ils croient ne vivre que pour mourir, et ne mourir que pour renaître ; aussi ce sentiment de charité des prêtres bouddhistes va-t-il jusqu'à épargner les parasites les moins avouables.

L'idée de passer la nuit avec des âmes coupables, aux douleurs desquelles eût mis fin chez nous l'insecticide Vicat, n'avait rien de gracieux. Le prêtre Tchang, du reste, tout en supportant leur compagnie, m'a assuré qu'il ne s'y était jamais plu. Leur morsure lui inspirait les pensées les plus élevées sur l'existence de l'homme, qui n'est qu'un cercle

indéfini de maux et de douleurs; et ce qu'il redoutait bien plus que la morsure de ces parasites, c'était d'avoir à subir plus tard leur propre sort. Pour échapper à une telle fatalité une seule voie s'ouvrait à lui : éviter la transmigration en parvenant au néant, à l'anéantissement, en un mot, au Nirvanah, par la connaissance des quatre vérités sublimes, *aryani satyani*, et la pratique des huit grands devoirs.

Les quatre vérités sont : 1° l'existence de la douleur ; 2° la production de la douleur par les passions, les désirs et les fautes ; 3° l'anéantissement de la douleur par la destruction des désirs et des aspirations et l'indifférence aux joies et aux peines ; 4° la voie pour arriver à l'anéantissement de la douleur.

Les huit grands devoirs sont : 1° la foi ; 2° le jugement droit ; 3° la véracité parfaite ; 4° la bonne intention ; 5° la dévotion ; 6° l'obéissance ; 7° la mémoire droite ; 8° la méditation.

Tout ce système se tordait dans mon esprit, et en même temps l'image de la peu gracieuse rotondité du prêtre Tchang m'apparaissait en grandissant dans un demi-sommeil. Je conservai cependant assez de présence d'esprit pour comprendre qu'il voulait m'enseigner à trouver sur la figure des gens les indices de l'animal dans la peau duquel ils pourraient bien transmigrer un jour.

Ce cours de phrénologie d'un nouveau genre fut $_{\rm p.227}$ interrompu par des bruits de grosse caisse et le bourdonnement intermittent d'une cloche qui venait rythmer des litanies nasillardes. Je dus faire un effort pour constater que ce bruit étrange appartenait au monde réel. Il était minuit. Le prêtre Tchang se levait régulièrement à cette heure pour aller dire des prières au Bouddha et lui brûler de l'encens.

Tout se tut bientôt. Je m'étais endormi, mais ce ne devait pas être pour longtemps.

Les âmes que plaignait et protégeait M. Tchang s'en prenaient à moi, et pour comble d'horreur, de quelque côté que je me retournasse, j'entendais en sourdine le chœur des conspirateurs de *la Fille de Mme Angot*. Bouddha d'un côté, M. Lecocq de l'autre, c'était insoutenable.

Le désespoir m'ouvrit les yeux, et quel ne fut pas ma surprise en apercevant, aux rayons d'une lune splendide, deux de mes compagnons debout près de moi ! Les deux chanteurs n'avaient pas plus que moi réussi à s'endormir et, de guerre lasse, ils venaient me rappeler qu'on avait parlé du passage de l'empereur pour le lendemain matin. Ils voulaient absolument le voir. Je crus bon de leur représenter les dangers réels de cette entreprise. Il fallait d'abord quitter la pagode sans réveiller le bonze et ses inquiétudes ; il fallait ensuite nous cacher dans une maison sur le bord de la route impériale ; or la porte du temple était fermée à clef.

M. Tchang ronflait aux pieds de Bouddha: lui enlever sa clef sans le réveiller n'était pas chose facile; et puis, nous ne connaissions personne demeurant sur la route, et ce n'est pas à une heure du matin que nous pourrions frapper à une porte quelconque sans devenir très suspects.

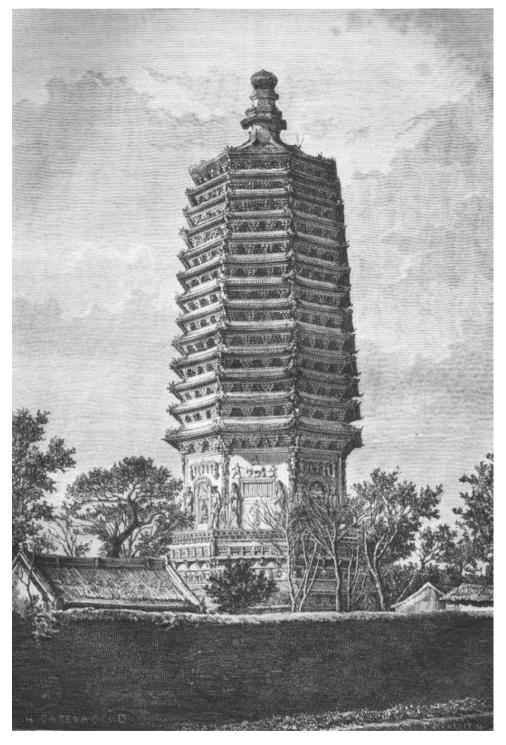
En admettant même que nous réussissions à nous faire recevoir dans quelque habitation, nous pouvions être surpris par les gardes qui, dès l'aube, font la haie sur toute la route; nous ne savions pas même si les maisons n'étaient pas fouillées avant le passage de l'empereur. Surpris, on nous eût fait un mauvais parti, d'autant plus gratuitement qu'une circulaire du gouvernement chinois avait invité dès la veille, suivant la coutume, tous les membres du corps diplomatique et leurs nationaux à ne pas se trouver sur le passage du cortège. Toute mon éloquence fut vaine : il fallut me rendre au caprice de mes deux amis ; tout ce que je leur avais dit n'avait fait qu'ajouter à leur désir de voir le fils du Ciel celui de connaître quelques-unes des émotions par lesquelles passent les conspirateurs.

Je réveillai nos domestiques pékinois : il se rencontra que l'un d'eux avait précisément un cousin dont la maison se trouvait sur le bord de la route impériale. Nous quittâmes ensuite la pagode par dessus le mur, et cela par égard pour le Nirvanah du prêtre Tchang.



En route — Une pauvre ferme — La musique des pigeons — Le passage de l'empereur — Projet de reconstruction du palais de Yuanemigne-yuane.

Comme je l'ai dit, la nuit était splendide ; devant nous une tour bouddhique se dressait toute blanche, éclairée par la lune. Ces tours



79. Tour funéraire à la mémoire d'un bonze.Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie du docteur Morache.

s'élèvent près des tombes des prêtres bouddhistes les plus saints ; quelquefois elles sont élevées en ex-voto par les fidèles. Après une demi-

heure de marche dans la campagne, notre guide nous quitta pour aller parlementer avec son parent ; nous étions restés assis à cinquante pas de sa maison, sorte de pauvre ferme palissadée de sorgho. p.228 Les murs des bâtisses de terre jaune étaient percés, à un peu plus de hauteur d'homme, par de petites ouvertures discrètes. C'est ce qu'il nous fallait. Des chiens qui aboyaient se mirent à hurler. On leur imposait sans doute silence à coups de trique. On se préparait donc à nous recevoir. Notre guide nous introduisit bientôt dans un réduit sordide qu'éclairait faiblement une sorte de lampe juive à la mèche faite de moelle de sureau.

A cette clarté tremblotante nous distinguâmes, après beaucoup d'efforts, une forme humaine couchée sur un grabat ; nous finîmes bientôt par reconnaître une femme octogénaire, un affreux type de sorcière aux doigts crochus ; la perspective du gain lui rendait juste assez de force pour invectiver son gendre, un homme de guarante ans. Elle lui reprochait de ne pas avoir exigé de nous une forte somme d'argent dès avant notre entrée dans la maison. Notre quide essayait de la calmer en lui disant que nous avions l'habitude de nous montrer généreux. Il nous parut qu'il ne réussissait pas à la convaincre, car les deux hommes, comme mus par un même ressort, empoignèrent la vieille femme et l'emportèrent je ne sais où. On n'entendit plus rien. Décidément rien ne manquait à l'aventure, même la mise en scène et les comparses. Il était près de trois heures du matin. Que faire jusqu'au jour ? Nous oubliâmes d'abord où nous étions, c'est ce que nous avions de mieux à faire. On essaya de dormir, on fuma beaucoup, on se demanda ce que l'on ferait si l'on était découvert par les gardes de service. Une chose nous tranquillisait un peu, c'est que nous possédions à fond la langue chinoise. Nous avions là une sorte de garantie que nous nous tirerions d'affaire tant bien que mal.

Bientôt la campagne se réveilla. Ce furent d'abord des milliers de corbeaux qui passaient en croassant au-dessus de nos têtes ; puis le coq annonça le lever du soleil ; les gardes destinés à faire la haie arrivaient de tous côtés pour se rendre à leur poste ; ils passaient quelquefois à un pas de nous ; nous retenions à ce moment notre

respiration; les ouvertures sur la route étaient tapissées d'une gaze grossière pour empêcher les insectes de pénétrer dans l'habitation. Ce même rideau dissimulait un peu nos têtes, en rendant nos traits plus diffus encore dans l'ombre où nous étions. Bientôt des volées de pigeons s'échappèrent des fermes environnantes. Les instruments de musique que les Chinois attachent à la queue de ces animaux pour effrayer les oiseaux de proie, rendent en l'air une longue note d'orgue. Ils sont faits en très mince écorce de bambou; ce sont de grosses boules hérissées de tuyaux semblables à ceux d'un cornet à piston; l'ouverture en biseau prend bien le vent pendant le vol de l'oiseau.

Il était sept heures du matin. Les gardes étaient occupés à recouvrir d'un fin sable jaune les interstices des grandes dalles de pierre de la route. Tout à coup deux d'entre eux se détachèrent d'un groupe en étendant la main vers nous ; puis ils se dirigèrent vers notre cachette. Nous nous regardâmes. Personne de nous n'avait envie de rire. Heureusement ce qui les avait attirés, ce n'était que la vue d'une grosse pierre placée le long du mur et sur laquelle ils pouvaient s'asseoir commodément. Bientôt des cavaliers passèrent au galop sur la route.

Deux vedettes précèdent toujours le cortège de l'empereur. La première quitte le palais un quart d'heure avant le souverain ; la seconde le précède d'environ deux cents mètres. D'autres forment un peloton d'éclaireurs en tête du cortège impérial. Au passage de la seconde, tous les gardes en haie, de vingt pas en vingt pas de chaque côté de la route, étaient fixes, debout, les mains sur la couture de leur robe. On apercevait déjà dans un nuage de poussière un vaste parasol jaune. Une vingtaine de piqueurs marchaient en vedettes sur deux rangs ; ils avaient tous en bandoulière un long bâton enfermé dans une gaine. Ce sont eux qu'au besoin on envoie porter des messages ; le bâton spécial qu'ils portent les fait reconnaître, comme chez nous le mot d'ordre ou de ralliement. A une distance de trois longueurs de cheval, venait un groupe de quatre officiers dont l'un portait le parasol jaune à volants, emblème impérial. A quelques pas en arrière arrivait l'empereur avec les princes et les hauts fonctionnaires de sa suite ; ils

marchaient en masse compacte. Ils causaient tous les uns avec les autres, et rien ne distinguait l'empereur des hommes de son entourage. Il montait un petit cheval bai-brun, harnaché de soie jaune comme ceux des princes du sang ; d'autres avaient un harnachement violet, ce qui est le signe d'un rang de noblesse moins élevé.

L'empereur et tout son train allaient au pas amblé, allure favorite des Chinois. Derrière ce groupe le palanquin impérial était porté par seize hommes en livrée jaune et rouge ; il était recouvert d'une housse de toile jaune et tout prêt à recevoir l'empereur, si, fatigué, il lui plaisait de s'y asseoir.

Une soixantaine de cavaliers chevauchaient, en très grand désordre, derrière le palanguin. C'étaient des palefreniers et des porteurs de rechange; on reconnaissait ces derniers à leur longue robe rouge parsemée de rosaces blanches et à leur long gilet-cuirasse en soie piquée jaune. — Enfin, derrière ces gens arrivait une voiture de la cour ; le rideau en était levé. Il y avait dedans une jeune dame vêtue de satin gris perle. Quelques cavaliers la suivaient. Quelle était cette dame? Nul ne put me l'apprendre. Elle était tout ce qu'il y a de plus joli. Ce que je remarquai de singulier dans le défilé de ce cortège semi-officiel de l'empereur de la Chine, c'est que personne ne portait d'armes apparentes. En fait de gardes armés, il n'y avait que ceux qui faisaient la haie, le sabre au fourreau, le long de la route, et parmi ceux-ci aucun n'avait d'armes à feu ni d'arcs. Il serait difficile, du reste, d'attenter à la vie du souverain : plusieurs heures avant son passage, on interdit dans la ville la $_{\rm p.230}$ circulation et on ferme les boutiques qui sont sur le parcours de son cortège. Comme autre précaution, l'entrée des rues adjacentes est masquée avec des tentures de toile bleue attachée à des piquets fichés en terre, et nul, sous peine de mort, ne peut se présenter sur la voie centrale à partir du passage de la première des trois vedettes. Néanmoins il arrive parfois qu'au risque de la vie, un individu traverse les lignes des factionnaires pour aller, à genoux, présenter une supplique au souverain. L'homme est alors arrêté, et s'il est constaté que ses plaintes sont injustes ou mal fondées, il encourt la peine de mort. Dans la campagne, on use de

moins de précautions, car les gardes se bornaient à faire ranger les passants à cent ou deux cents mètres de la route. On ne visite pas les maisons : celle où nous étions était à peine à cinq pas du chemin. — Bien des souverains occidentaux ne se montreraient pas si confiants.

Quant à nous, notre tranquillité ne revint que lorsque les factionnaires ayant rompu leurs lignes eurent tous disparu. — Au moment de notre départ on ressuscita la vieille femme. Si magnifiques que nous ayons été, elle ne nous dit pas merci, mais rentra chez elle toujours en grognonnant. — Où avait-elle passé la nuit ?...

Comme je l'ai dit, l'empereur se rendait au palais de Yuane-migneyuane. Le jeune souverain, dès sa majorité, avait désiré revoir ce palais qu'il n'avait pas vu depuis une quinzaine d'années. — Lorsqu'il y arriva, un fonctionnaire intrigant avait soudoyé les eunuques qui en sont les gardiens. Il avait fait amener sur le grand lac, dans le parc du palais, un bateau qui devait être pour l'empereur le sujet de bien des tentations, car jusque-là il n'avait jamais eu l'occasion de mettre le pied sur une barque ou même d'en voir un autrement que sous forme de jouet. L'empereur, en effet, n'eut que des éloges pour celui qui lui avait fait une surprise aussi agréable.

Cet homme était, je crois, un préfet ; les eunuques montèrent dans la barque : c'est ainsi qu'on fit voir au souverain les plus beaux sites de cette résidence d'été. Les uns affectaient d'exprimer leurs regrets de voir tout en ruine ; d'autres évaluaient à demi-voix les dépenses que pourrait coûter la reconstruction des palais brûlés en 1860. L'empereur lui-même finit par se mêler à cette conversation, et un eunuque sortit de sa robe un devis que lui avait remis le préfet. La reconstruction du palais de Yuane-migne-yuane fut dès lors décidée en principe. L'empereur avait ratifié le devis qui lui était présenté ; le préfet intrigant, auteur de ce devis, le fit viser au ministère des finances par de petits employés, et chargea immédiatement des négociants français de faire venir les bois nécessaires de Cochinchine et de Singapour. Il ne fut pas fait un sou d'avance. Sur ces entrefaites, les deux ministres des finances furent accusés par le conseil privé et le grand secrétariat de l'empire.

On les rendait responsables de l'illégalité qu'on avait commise en rendant exécutoire un décret avant qu'il eût reçu l'approbation des deux grands conseils.

L'empereur voulut maintenir ce qui avait été fait, et ce dont en résumé il était le seul auteur. Les eunuques, toujours influents, ne renonçaient pas non plus volontiers à la perspective de lucre que leur offraient des travaux coûteux comme ceux que voulait entreprendre leur maître.

Les ministres des finances furent déposés. L'empereur fut l'objet des foudres de la censure.

Le prince Kong, à ses risques et périls, adressa des remontrances verbales au souverain ; outre l'atteinte qu'il avait portée dans cette circonstance à la constitution, l'empereur méritait aussi, paraît-il, quelques reproches pour son inconduite. Lassé de son existence entre les quatre murs du palais de la ville, et ne pouvant pas aller oublier les soucis du trône dans une résidence *extra muros*, le jeune monarque sortait, dit-on, incognito et allait chercher par la ville les plaisirs que goûtent les plus humbles de ses sujets.

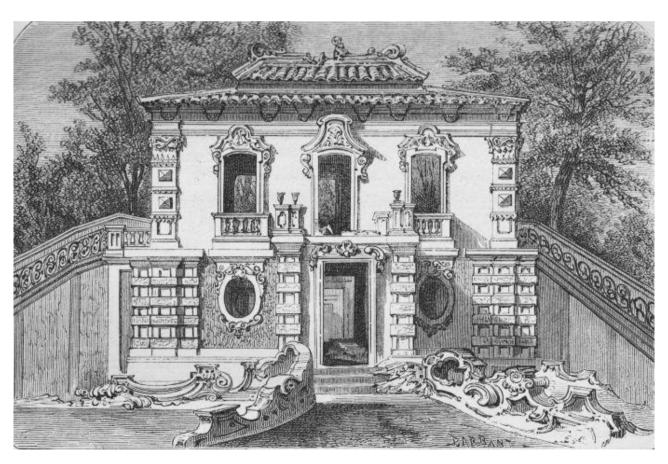
Séance tenante, le prince Kong fut privé par son neveu de l'hérédité de ses titres de noblesse. L'impératrice douairière dut intervenir à son tour. Pour toute explication le souverain lui dit que, le prince Kong lui devant ses titres, il avait cru bon de les lui retirer. L'impératrice douairière fit remarquer au jeune monarque qu'elle pouvait alors en agir de même vis-à-vis de lui, puisque c'était à elle qu'il devait son trône. Ces paroles eurent, paraît-il, un effet salutaire. Le prince Kong reprit ses titres, et les ministres des finances rentrèrent en possession de leurs fonctions et de leur dignité.

Quant au premier convoi de bois qu'amenait un bâtiment français, on eut toutes les peines du monde à le faire payer par le gouvernement ¹

¹ Les choses n'en restèrent pas là. Le parti hostile au prince Kong excita l'empereur contre celui-ci. Le prince Kong reçut l'ordre d'obtenir des étrangers des concessions impossibles à accorder. La mort subite de l'empereur Tongtche mit fin à cet état de choses (1874). On lui donna pour successeur son jeune cousin, fils du frère cadet du prince Kong, Tchoune-kiune-ouang. Il règne sous le nom de Koang-siu, qui veut dire « continuation de gloire ».

chinois. Un décret parut dans lequel l'empereur annonçait qu'il suspendait les travaux de restauration du palais d'été.

Cette opposition faite au projet de reconstruction de Yuane-migne-yuane est facile à concevoir. L'empereur Yong-tcheng, fils de Kang-shi, contemporain et émule de Louis XIV, ne dut pas dépenser moins d'argent à cette création de fantaisie qu'il n'en a été consacré au château de Versailles; or, la Chine subvient aux frais d'une longue guerre sur toute sa frontière occidentale: puis, à Yuane-migne-yuane, l'incendie a si bien fait son œuvre, que tout est à reconstruire, sauf cependant quelques-uns des palais élevés à l'européenne, à l'angle nord-ouest de cette résidence. C'est dernièrement que quelques étrangers ont pu en visiter les ruines; comment s'y sont-ils pris ?... Peut-être ont-ils passé par les trous que font dans le mur les jardiniers de l'empereur afin de voler le bois de son parc, sans avoir de remises à payer au concierge du palais. — Ce qui reste de ces bâtiments de style italien est encore superbe. Un seul pavillon a



80. Vue d'un des bâtiments de style italien du palais de Yuane-mîgne-yuane.Dessin de A. Deroy, d'après une aquarelle de l'auteur.

conservé son toit fait dans le goût chinois, en tuiles violettes et vertes vernissées; les autres n'ont debout que leurs quatre murs de pierre décorés d'ornements de faïence de toutes couleurs. Jamais ces palais, quoique deux fois plus grands que ceux de Trianon de Versailles, n'ont été habités par les empereurs. Le frère Castiglione, un de nos anciens missionnaires, en avait été l'architecte, et le P. Benoist y avait établi des jets d'eau et des bassins qu'alimentait une très puissante machine hydraulique dont il ne reste plus rien. L'empereur ne venait là que pour y passer quelquefois une couple d'heures; en se retirant il rémunérait largement les gens chargés du soin de faire jouer les grandes eaux de ce château de plaisance, qu'on pouvait appeler le Versailles de la Chine.



[XVIII]

La ville chinoise — Une station de voitures — Petits marchands — La consultation des oracles — Le pont des Mendiants — Bazars — Un restaurant : la cuisine du temple du Bonheur céleste — Présentation ; formules d'informations — Le déjeuner — Le service — La cuisine en Chine — Mets les plus demandés à Pékin — La musique.



J'ai très peu parlé jusqu'ici de la partie de Pékin communément appelée par les Européens la ville chinoise, et par les Chinois Vaïtcheng ou ville extérieure, dont les trois portes nord sont percées dans le rempart sud de la ville tartare. C'est pourtant le quartier des plaisirs, celui des théâtres, des restaurants. C'est par Tciène-mène que nous y entrons avec l'intention d'y passer toute une journée. Un ami chinois que j'avais rencontré la veille m'y avait donné rendez-vous dans le temple du Bonheur céleste : « Tiène-fou-tang. »

Ce titre pompeux est simplement le nom du Brébant de la capitale du Royaume des fleurs. La courtoisie chinoise, pleine d'humilité, avait dicté à mon Chinois de m'inviter, moi et les personnes qu'il me plairait d'amener pour me tenir compagnie, la sienne ne devant pas compter, tant elle était, disait-il, de peu de ressource. On ne pouvait être plus aimable. J'amenai donc avec moi deux de mes amis.

Après un quart d'heure de chemin à pied le long du rempart de la ville tartare, nous arrivâmes devant la porte de Tciène-mène, qui fait face à l'entrée sud du palais impérial. Là se trouve une station de voitures; elles sont loin d'avoir le moelleux du plus dur des fiacres parisiens et la rapidité des cabs anglais. Ce sont de véritables instruments de torture que ces véhicules, mais en revanche leurs cochers sont polis. L'ouvreur de portière est remplacé là-bas par un porte-plumeau qui, aussitôt qu'on prend place, vient épousseter vos chaussures. Le cocher consent à aller à pied quand sa voiture est pleine, c'est-à-dire quand une personne se trouve dedans et deux autres sur chaque brancard. Le prix d'une voiture pour toute une journée varie de cinq à six francs.

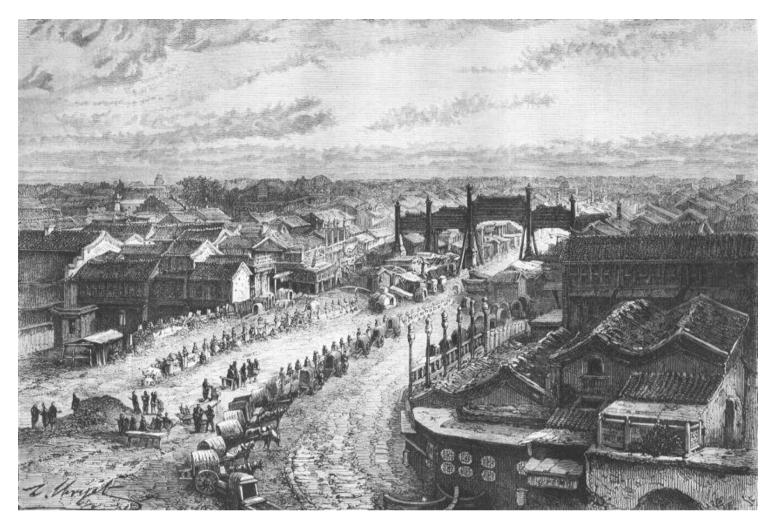
Cette porte de Tciène-mène (voy. fig. 21) est toujours encombrée de petits marchands de légumes, de fruits, de melons d'eau, de thé et de souane-mei-tang, sorte de sirop glacé parfumé au jasmin. Cette boisson, très acide, est fort agréable dans les grandes chaleurs. Le débit de ce nectar semble appartenir exclusivement aux musulmans de la ville.

Après avoir passé Tciène-mène, on arrive dans l'intérieur d'un bastion en demi-lune tout occupé par de petits marchands de bric-à-brac, des montreurs de diorama, des tireurs d'horoscopes et autres charlatans de toutes sortes ; de chaque côté est un temple : celui qui se trouve à notre droite est le plus célèbre, c'est le Koan-ti-miao, temple de la déesse Koanine. Il y a toujours affluence de monde pour y consulter les oracles.

C'est là que le fameux généralissime mongol Seng-kolin-sin interrogea le sort avant de se mettre en campagne contre l'armée anglo-française en 1860. En sortant du temple il fit abattre la grande croix de fer qui, malgré le temps, l'abandon et les persécutions, se dressait encore sur la cathédrale de Pékin.

Pour consulter le sort dans cette pagode, on fait les agenouillements et prosternements d'usage devant l'idole de la déesse Koanine. Un bonze, pendant ce temps, récite des prières en exposant au-dessus de la flamme d'un brasier sacré un cylindre de bambou contenant cent neuf baguettes, dont chacune correspond au chiffre d'une page imprimée. Le consultant tire une de ces baguettes et on lui remet en échange d'une offrande le papier qui lui est échu. La cent-neuvième de ces baguettes n'est pas marquée. Quand on la tire, c'est qu'on ne se trouve pas dans un état de pureté qui permette à la déesse de répondre.

Le bastion en demi-lune de Tciène-mène est percé de trois portes : celle du centre ne s'ouvre que pour l'empereur ; les deux autres sont ouvertes à la circulation ; nous prîmes celle de gauche pour revenir ensuite sur notre droite retrouver le grand boulevard pavé, derrière la porte centrale du bastion.



81. Le pont des Mendiants, dans la ville chinoise. Ce pont fait suite à la porte Tciène-mène, fig. 21. Dessin de H. Clerget, d'après une photographie du docteur Morache.

Là se trouve un canal sur lequel sont jetés trois ponts jumeaux ; sur celui du centre, connu sous le nom de « pont des Mendiants », personne ne passe en voiture, en palanquin ou à cheval, si ce n'est l'empereur et son cortège. Aussi le pont central est-il le refuge de la cour des Miracles de Pékin ; là se tiennent les mendiants pour dormir ou jouer entre eux leur gain.

Tout auprès se trouve le marché où se vendent les petits morceaux d'étoffes dont ils composent leurs vêtements lorsque la température se montre plus impérieuse que leurs sentiments de pudeur.

De chaque côté de Tciène-mène je dois mentionner l'existence de petits passages couverts, sortes de bazars dont les boutiques seraient dignes d'avoir pour enseigne : « A l'ombre du vrai ». C'est là que se

vendent tous les bijoux d'imitation, la bimbeloterie de $_{\rm p.232}$ toute sorte, les jolies bourses et étuis brodés, spécialités pékinoises. Les boutiques de ces bazars sont irréprochables de propreté, et le passage qui est ménagé entre elles est couvert de rideaux qui les protègent du soleil et de la poussière.

Après avoir suivi pendant dix minutes le grand boulevard de Tciènemène, nous avons tourné à gauche, et bientôt nous étions appelés par les garçons du restaurant qui nous attendaient sur le seuil de la porte et faisaient signe au cocher de s'arrêter.

Cuisiniers, mitrons et garçons sont, en été, tous habillés de même, torse nu jusqu'à la ceinture et torchon sous le bras. Leur physionomie semble s'efforcer d'être uniformément engageante. En pénétrant dans un restaurant à Pékin, je n'ai jamais pu m'empêcher d'admirer l'excellente idée qu'ont eue les Chinois d'installer leur cuisine à la porte d'entrée. Il faut traverser le laboratoire culinaire avant de gagner les salles communes ou les cabinets particuliers. N'est-ce pas un progrès sur nous qui, au contraire, cachons nos cuisines dans des caves où nos restaurateurs semblent vouloir nous dissimuler les horreurs d'une conspiration contre nos estomacs ?

En Chine, on n'entre chez tel restaurant de préférence à tel autre que sur la vue de la cuisine et la constatation du soin qu'on met à accommoder les mets. Souvent le restaurant qui a la clientèle la plus nombreuse et la mieux composée n'est pas celui dont les cabinets sont le plus élégants et dont la devanture est le mieux décorée.

La cuisine de ce temple du Bonheur céleste était donc sous nos yeux. Elle avait, en sa manière de se montrer, le calme de l'innocence devant un juge. Nids d'hirondelle, canards, foies de volaille, poissons, crevettes grouillantes, tout cela était exposé ou se tordait en chantant dans les nombreuses casseroles qui couvraient les fourneaux. Aussi avec le sourire d'un homme dont la conscience est tranquille et dont l'habileté est sûre de son effet, le maître d'hôtel nous dit que c'était dans la deuxième cour, bâtiment central, salon de gauche, que nous étions attendus.

A peine avions-nous traversé la première cour que nous vîmes arriver au-devant de nous Ouang-tsoune-sine, mon ami.

Ouang-laoyé, autrement dit le seigneur Ouang, nous reçut avec l'effusion orientale ordinaire, toujours excessive. Je lui présentai mes amis ; ce furent des saluts à n'en plus finir. Il y avait deux autres Chinois amis du seigneur Ouang. Aussitôt que les présentations furent faites, on s'adressa à tour de rôle la série p.234 de questions sacramentelles qu'il est d'usage de s'adresser entre personnes qui se voient pour la première fois.

— Quel est votre noble nom ? — votre noble surnom ? votre âge ? votre noble lieu de naissance ? votre noble emploi ? combien avez-vous de princes héritiers ? où est situé votre palais ? etc.

Toutes questions auxquelles il faut répondre avec humilité : — mon humble ceci, mon méprisable cela.

Quant aux enfants, il est comme il faut d'en exprimer le nombre en disant : « J'ai tant de petits chiens ». Vous demande-t-on si vous avez une femme, il est convenable pour l'affirmative de répondre qu'on possède « un vieux balai ».

Ce ne sont là que des formules dont on oublie le sens à force d'en user. Il en est de même de notre courtoisie à la fin d'une lettre : « votre très humble et obéissant serviteur », à l'adresse d'une personne que l'on connaît à peine ou même que l'on méprise.

Sur la table de notre cabinet particulier on venait de placer du thé, des pralines d'arachide, des noix au sucre, des pépins de pastèque séchés au four et des poires coupées en minces tranches. Tout cela n'était que pour passer le temps. La chaleur était très forte, aussi le seigneur Ouang nous invita-t-il à nous mettre à l'aise. Il appuyait de l'exemple son invitation. Lui et ses deux compatriotes n'eurent bientôt plus sur le torse qu'un filet de corde dont les fils de chaque maille étaient passés à travers un petit tube de bambou. Ce filet a pour but d'empêcher les vêtements d'être immédiatement en contact avec la transpiration de la peau.

Quelques instants après, on enleva le thé et on apporta les leung'rhoune ou mets froids, composés à peu près de tout ce qui constitue chez nous les hors-d'œuvre. Poissons salés, amandes salées, raisin sec, crevettes salées, confitures de pommelles, crabes à l'eau-devie et œufs conservés. Les crabes à l'eau-de-vie sont mis vivants dans de l'eau-de-vie froide, préalablement chauffée avec des grains de genièvre. Quant aux œufs conservés, appelés song-rhoa, ou fleurs de pin, ce sont des œufs de cane, enfermés dans de la chaux le temps voulu pour que le blanc en soit devenu ferme, tout en restant transparent comme de la gélatine ; le jaune en durcissant tourne au verdâtre et exhale une légère odeur d'ammoniaque.

Il n'y avait plus de raison de ne pas se mettre à déjeuner. La table était ronde, nous étions six, il y avait trois tabourets, deux fauteuils et un petit banc tout près de la porte. Ce petit banc, mis à la plus mauvaise place, est toujours pour celui qui invite, tandis que les deux fauteuils sont pour les deux invités les plus distingués; comme généralement il y a plus de deux invités, ce n'est pas l'amphitryon qui se permettra de désigner quels sont les deux plus distingués d'entre eux; il les invite simplement à s'arranger comme bon leur semble. Quelquefois alors il y a pour une demi-heure de cérémonie : c'est à qui refusera l'honneur du fauteuil.

Le couvert se compose de petites soucoupes en guise d'assiettes, de bâtonnets en guise de fourchettes, de spatules en porcelaine comme cuillers; le vin est renfermé tiède dans des théières de métal; on le boit dans de petites tasses ayant un pouce à un pouce et demi de diamètre et de profondeur. Pas de nappe sur la table laquée de noir, pas de serviettes, mais de petits carrés de papier dont on use une partie dès qu'on a pris place; on les passe sur ses bâtonnets, dans sa soucoupe, dans sa tasse pour en bien contrôler la propreté.

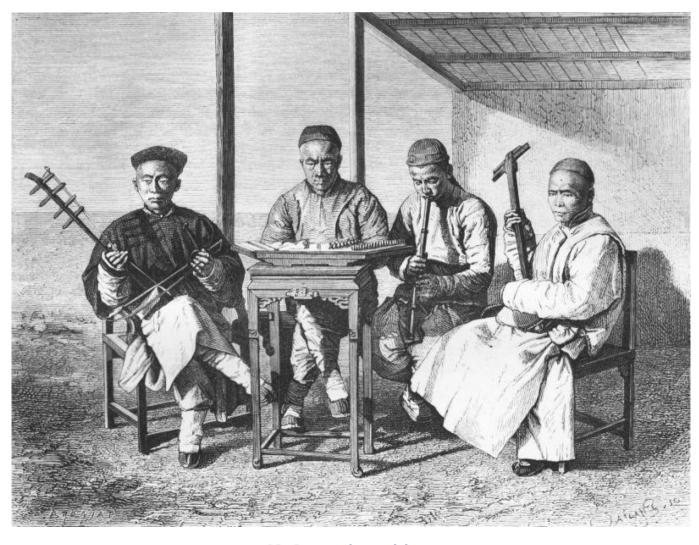
Quand ce petit nettoyage est terminé, l'amphitryon se lève, prend la tasse de chacun et la remplit de vin en lui faisant un grand salut, ensuite il porte son propre verre à la hauteur de ses yeux et invite à boire; cela fait, il prend ses bâtonnets et sert à tout le monde des

hors-d'œuvre dont la table est couverte. Il est comme il faut, quand on vient d'être servi, de prendre d'un plat quelconque avec ses deux baguettes et de servir à son tour l'amphitryon ; quand on ne le fait pas, on doit s'excuser de manquer de respect et de bon procédé, cela tient lieu de remercîments. Cette manière de servir un peu cérémonieuse ne dure qu'un instant ; bientôt arrive le maître d'hôtel qui vient prier de commander le dîner. Chaque invité choisit son plat de prédilection, et après eux, l'amphitryon, à son tour, indique les mets coûteux qu'il suppose que ses invités ont eu crainte de demander. Au bout de dix minutes, on apporte le premier plat sur un réchaud. Les invités convenant alors que chacun en agira à sa guise, se servent simultanément en portant chacun leurs baguettes dans le plat. Ces coutumes de politesse sont invariables. Les Chinois, même les gens de la plus basse condition, ne s'en exemptent jamais.

Je n'ai pas à faire ici un éloge pompeux de la cuisine des Chinois. Je dirai seulement qu'elle est propre et savante. Ils ont dû évidemment avoir été cuisiniers avant nous, car je vois que leur cuisine offre beaucoup plus de variété que la nôtre. Le Chinois est de sa nature foncièrement cuisinier; aussi le forme-t-on très facilement, sous la surveillance d'un chef français, à faire de la cuisine que ne renieraient pas nos cordons bleus.

Les plats les plus demandés à Pékin sont : le nid d'hirondelle coupé en fils, accommodé avec des œufs brouillés (médiocre), les crevettes à la sauce (assez bon), les œufs de pigeon et de vanneau pochés (très bon), les jaunes de crabes en ragoût (très bon), les gésiers de moineaux, les yeux et les boyaux de mouton au bouillon avec une pointe d'ail (très bon), les raviolis, les pâtes au gras, le canard gras au bouillon (exquis), les carpes en matelotes avec du gingembre, les éperlans frits (délicieux), le poulet rôti, des moelles de mouton repoussées et accommodées très savamment (excellent), les holoturies ou « bicho de mar » au bouillon (exécrable), les ailerons de requin (gélatine insignifiante, mais plutôt désagréable), les pousses de bambou au jus et les racines de nénufar au sucre (passable).

p.235 Il n'y a pas, je crois, d'ordre pour le service de ces différents plats ; on en sert le plus possible sur la table ; mais les pièces entières se servent généralement au moment où paraît le rôti chez nous ; c'est alors qu'on prend un peu de répit. On allume sa pipe, on peut aller et venir librement ; les fumeurs d'opium s'étendent sur le canapé pour aspirer quelques bouffées de leur drogue favorite ; on fait entrer les musiciens, ou bien l'on fait chanter les artistes en renom qu'on a attirés à prix d'argent. Le seigneur Ouang avait très bien fait les choses. Il avait commandé quatre musiciens, qu'on installa dans la cour du restaurant. Leur répertoire était écrit sur une longue plaque d'ivoire, et nous était présenté pour que chacun voulût bien choisir ses morceaux préférés : romances d'amour, complaintes, chants héroïques, tout s'y trouvait.



82. Groupe de musiciens.Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de M. Thomson.

Je suis heureux de pouvoir donner ici deux des airs que nous ont joués ces musiciens. Ce sont deux airs très populaires à Pékin. Le premier est intitulé : « le Port de Changhaï » ; le second s'appelle : « le Bouquet des dix fleurs ». Ces deux romances ont leurs paroles que j'ai malheureusement oubliées.

Dans « le Port de Changhaï », il s'agit de recommandations que fait une jeune femme à son mari, au moment où celui-ci va la quitter pour se rendre à Pékin passer ses examens littéraires.



Changhaï Mateou (le Port de Changhaï).

Dans « le Bouquet des dix fleurs », c'est une courtisane qui raconte ses infortunes : chaque fleur $_{\rm p.236}$ correspond à une phase de son existence depuis l'âge de treize ans.



Che-tô-r'hoa (le Bouquet des dix fleurs)

L'orchestre se composait d'un violon dont les cordes sont enchevêtrées dans celles de l'archet, d'un piano primitif, sorte de boîte portant des cordes tendues, sur lesquelles on frappe avec deux petits marteaux, d'une clarinette et d'une guitare recouverte de peau de serpent (voy. fig. 82).

La musique n'était là que comme accessoire : aussi ne nous empêcha-t-elle pas de jouer à la morra, jeu auquel excellent les Chinois ; ils n'y jouent que d'une main, contrairement à la mode italienne ; le perdant boit, cela va de soi, et le vin de chaochigne coule à flot dans la tasse. Tous les plats demandés avaient défilé et notre amphitryon faisait mine d'en commander encore d'autres ; nous dûmes

nous y opposer et faire venir le riz qui termine le repas. On en apporte à chaque personne une tasse ; et si l'on ne se sent pas capable d'en prendre autant, il faut en faire retirer ce que l'on en a de trop, car il n'est pas convenable d'en laisser même un grain.

Le riz se sert sec ou avec un peu de l'eau dans laquelle on l'a cuit ; on l'assaisonne de bouillon des différents plats laissés sur la table ; et quand on a fini, il faut placer ses deux baguettes sur sa tasse ; les déposer sur la table avant que l'amphitryon ait lui-même terminé son riz, serait lui marquer qu'il est en retard.

Après le riz, nous nous sommes levés de table, et on nous a présenté une serviette imbibée d'eau bouillante pour nous la passer sur le visage ; on ne saurait se faire une idée de l'agréable sensation qu'on éprouve à s'éventer après s'être débarbouillé de la sorte : cela dissipe les fumées du vin et des viandes. On apporte ensuite une autre table chargée de fruits à la glace et de thé bouillant. Nous avions très bien déjeuné.

En nous séparant, mon ami le seigneur Ouang me raconta ses malheurs. Il avait, malgré la loi, pris pour seconde femme une nicou, bonzesse ou religieuse bouddhiste, que sa femme légitime avait fait mourir de chagrin; il avait été obligé de la faire enterrer clandestinement pour ne pas révéler sa contravention et mettre la police à ses trousses, mais la défunte avait un frère, qui, après avoir fait financer le seigneur Ouang, l'avait traduit devant les tribunaux. Il savait qu'il se tirerait d'affaire, mais il appréhendait de voir toute sa fortune y passer.

Nous nous quittâmes, Chinois et étrangers, en nous promettant de nous voir le lendemain ; on ne se quitte jamais autrement en Chine, mais cela n'engage à rien.

_{p.238} A la porte du restaurant, je retrouvai notre carriole, devant laquelle s'étaient tapis cinq aveugles plus ou moins authentiques auxquels nous dûmes faire des largesses.



83. Mendiants aveugles. Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.



[XIX]



La rue Ta-cha-la-eurl — Les enseignes— Le célèbre marchand de curiosités Kiu-ho-tcheng — Émaux cloisonnés — Un acheteur — La rue Leao-li-tchang — Peintres et bouquinistes.

En quelques minutes notre voiture nous fit franchir le boulevard de Tciène-mène pour gagner la rue Ta-cha-la-eurl, où se trouvent les magasins de curiosités de toutes sortes. C'est certainement le quartier le plus populeux de Pékin ; là les rues sont très étroites, les enseignes en lettres de toutes couleurs semblent se confondre ; outre un nom inscrit au-dessus de la porte, chaque boutique porte inscrit perpendiculairement sur de longues tablettes le résumé de ce qu'elle contient ; ces tablettes font face aux passants, qui n'ont donc pas besoin de tourner la tête pour les lire ; mais prenant de l'espace sur la rue, elles semblent au moindre coude se mêler toutes ensemble et obstruer le chemin.

Dans cette rue abondent les beaux fruitiers, les grands magasins de thé, les marchands d'importations étrangères, les pharmaciens dont les boutiques se reconnaissent aux longues enseignes et aux bocaux d'é- tain luisants. La rue, dans presque toute sa longueur, est abritée du soleil par la jonction, près du toit, des tentures que les boutiques disposent de chaque côté; malgré cela, il fait très chaud et les patrons de boutique, ainsi que les commis, n'hésitent pas à rester nus jusqu'à la ceinture.

Je ne pus résister à jeter un coup d'œil dans les magasins de Kiuho-tcheng ; c'est un des plus vastes dépôts de curiosités anciennes et modernes de la capitale.

Aussitôt entrés, nous sommes l'objet de la prévenance de tous les commis ; ils épient nos moindres regards pour deviner quel sera l'objet dont ils auront à nous surfaire le prix. Porcelaines, émaux cloisonnés, jades blanc laiteux, jades vert émeraude, bronzes niellés, lanternes, meubles en bois dur aux tablettes de marbre, laques vermillon, forment un ensemble des plus chatoyants ; ils semblent faire la cour d'une manière provocante aux regards des curieux.



84. 1, 2, 4. Vases de porcelaine de la dynastie des Mings. 3, 5, Vases de porcelaine de la dynastie des Tsings. Dessins de B. Bonnafoux, d'après des photographies de M. Thomson.

3 4 5



Les vieilles porcelaines de la dynastie des Mings et celles qui sont contemporaines de Kang-shi restent, malgré tout, ce qu'il y a de plus beau comme spécimen de l'art chinois. Il semble qu'on ait oublié aujourd'hui l'art de la fabriquer aussi belle et de la décorer d'une manière aussi large qu'autrefois. Comme seul progrès à constater, il faut mentionner l'emploi de nouveaux rouges tirant sur le rose, auxquels, du reste, on reconnaît les fabrications modernes. Sous Kienlong, à la fin du dix-huitième siècle, la fabrication de la porcelaine reçut une nouvelle impulsion; mais depuis lors il n'y a pas eu de créations dignes de leurs devancières. C'est dans ce même magasin de Kiu-hotcheng que l'on fabrique les plus belles pièces d'émail cloisonné de la Chine. Avant la venue des étrangers dans la capitale, le cloisonné était



85. Atelier d'émailleurs en cloisonné. Cliché tiré du voyage en Chine de M. Thomson.

peu estimé ; il ne servait quère qu'à la fabrication des vases sacrés en usage dans les temples, et l'on avait pour ainsi dire oublié le procédé de leur fabrication. Le prix auquel les Européens payèrent le vieux cloisonné fut pour les Pékinois un encouragement à en fabriquer de nouveau. Aujourd'hui nous nous sommes mis à les imiter, et ceux de M. Barbedienne laissent loin derrière eux tout ce que la Chine a pu fabriquer en ce genre depuis dix ans. Ce qui empêche un développement égal de cet art à Pékin, c'est que les émaux ne sont pas fabriqués au même degré de fusibilité; cela provient de ce que ce ne sont pas les mêmes fabricants qui produisent les différentes couleurs : l'un a le secret de fabriquer l'émail blanc, l'autre le noir, l'autre le rouge, et ces secrets restent dans les familles et quelquefois y meurent. On ne peut plus aujourd'hui faire l'émail rose ni le jaune translucide. Tel est le résultat fâcheux du peu de souci que prend le gouvernement chinois de protéger les inventeurs, les inventions et l'industrie en général.

Au temps de la rébellion des Taiping, le secret de la fabrication de certaines porcelaines a aussi disparu avec les membres des familles auxquelles il appartenait. Quelques recettes se retrouvent bien dans les livres, mais la plupart doivent se compléter par un tour de main qui n'est pas révélé. Néanmoins nous avons encore à apprendre des Chinois en fait de céramique, car il y a beaucoup de leurs genres que jusqu'ici nous n'avons pas réussi à imiter.

Pendant que j'étais à examiner toutes ces merveilles, un individu entra, très élégamment mis ; il avait quelque chose de tourbillonnant qui prétendait au grand seigneur ; il marchanda beaucoup de choses et très haut, et se permit certaines plaisanteries d'assez mauvais goût ; les employés de la boutique semblaient ne pas vouloir se mettre en frais pour lui.

Quand il fut sorti, ils haussèrent les épaules avec dédain, et m'apprirent que je venais de voir le fils du prince X..., descendant d'un des huit chefs de clans tartares qui avaient installé la dynastie actuelle sur le trône. Ce jeune homme était en puissance d'un père peu

prodigue, et quand il avait besoin d'argent, il prenait à crédit des curiosités dans le premier magasin de la rue, puis il allait les vendre à vil prix dans le dernier. A ce métier son crédit commence à s'user. A la mort de son père, il héritera d'un magnifique palais, qui a fait l'envie des ambassades étrangères lors de leur installation dans la capitale en 1860.

Non loin de cette rue Ta-cha-la-eurl est une autre rue non moins curieuse, c'est la rue Leao-li-tchangou rue de la fabrique de verre. C'est là qu'on en fabriquait autrefois. Aujourd'hui on trouve dans cette rue une quantité de boutiques de peintures à l'aquarelle et beaucoup p.239 de libraires et de bouquinistes. A certaines époques on y tient une foire ; en hiver, lors de la fête des Lanternes, il y a grande affluence de monde le soir pour y voir les lanternes de toutes formes qui y abondent. Elles sont de papier et ont des formes d'animaux et d'insectes fantastiques. On ne va pas au Leao-li-tchang sans se reposer un instant dans la confiserie à l'enseigne Sin-yuane, célèbre par l'excellence de ses confitures, de ses fruits secs, de ses pralines, de son sucre d'orge et de son sirop de prunelles.



La rue du Bœuf — Une mosquée — L'islamisme à Pékin — M. Yang — Sa maison de la rue de la Pie.

Près de Leao-li-tchang est la rue du Bœuf (Nieou-kiè). C'est un quartier habité surtout par les musulmans qu'attire le voisinage du Lipaï-sséu, mosquée principale de Pékin. Cet établissement, qui comprend plusieurs cours, est assez somptueux. Le sanctuaire en est cependant très simple, mais il contient bon nombre de belles tablettes sur lesquelles les empereurs de Chine ont daigné écrire de leur propre main l'éloge de la religion de l'Islam. Quand on visite cette mosquée, c'est Ouang-sseu-akoun qui en fait les honneurs avec beaucoup de bonne grâce. Du reste il témoigne toujours beaucoup de bienveillance aux étrangers, mais il n'aime pas généralement qu'on le questionne trop sur l'islamisme et sur la langue du Coran devant ses

coreligionnaires ; il passe parmi eux pour en savoir très long, mais cette science n'est que relative, car ce n'est que tant bien que mal qu'il épèle le persan et l'arabe. Cet akoun jouit de beaucoup de considération à Pékin, et plusieurs fois le gouvernement chinois s'est servi de lui pour faire exhorter les musulmans des frontières de l'ouest à mettre bas les armes. Il y a fort longtemps que les musulmans de Pékin en sont réduits à ce que leur apportèrent de science leurs ancêtres du huitième siècle : à force de se la transmettre ils l'ont un peu usée.

Néanmoins ils copient, pour les répandre, beaucoup d'exemplaires du Coran, et calligraphient avec succès l'arabe et le persan. Je n'ai pas entendu parler de musulmans pékinois qui aient visité la Mecque. Il y a environ dix mille musulmans à Pékin ; leurs enfants passent tous par les écoles des mosquées de la capitale, ce qui ne les empêche pas de fréquenter les écoles municipales de la ville, où ils étudient comme les autres enfants les livres de Confucius. Le premier et le quinze de chaque mois, il est d'usage de faire rendre par les écoliers des hommages à la tablette de ce philosophe. Ce jour-là, les jeunes enfants musulmans invoquent régulièrement un prétexte pour ne pas fréquenter l'école. Les musulmans de Pékin sont du rite hanéfite, c'està-dire qu'ils sont sunnites. On les circoncit de sept à onze ans. J'ai entendu dire qu'il y avait aussi des chyites parmi eux, mais cela n'est pas encore évident pour moi. Je croirais volontiers que s'il y a eu des chyites comme aussi des juifs à Pékin, ce n'est qu'en très petit nombre, et qu'ils se sont fondus dans la grande masse de sunnites.

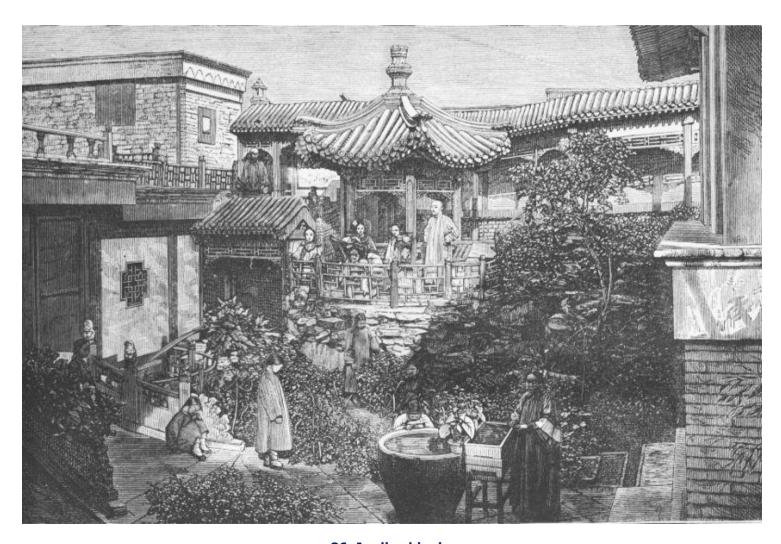
Voici ce que j'extrais du *Tsing-chen-y-chou-ko-peune*, livre destiné à l'enseignement gratuit dans les écoles musulmanes chinoises :

« La religion de Tsigne-chenne (c'est-à-dire droite et pure) vient de Tiène-fang (Lieu céleste) ¹. Les livres de la dynastie des Souéi (604 de Jésus-Christ) disent _{p.240} que le royaume de Tiène-fang est situé au sud des monts Koune-loune...

¹ C'est ainsi que les Chinois musulmans désignent l'Arabie.

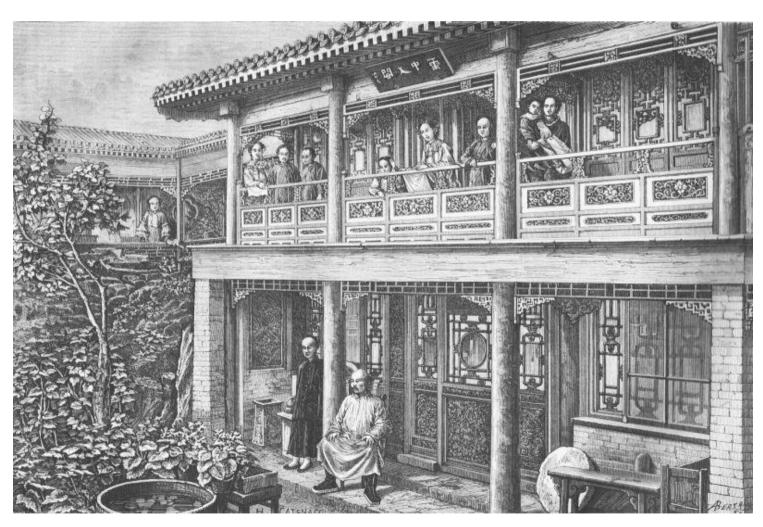
L'empereur Souei-ouene-ti chercha les prières du pays de Tiène-fang, et la septième année de son règne, des natifs de ce pays vinrent des mers du sud fonder à Canton une mosquée appelée Hoei-cheng-sseu...

On vous dit: croyez au Bouddha, et les lettrés de Confucius l'ont en suspicion: ce qui ne les empêche pas, à la mort de leurs parents, d'avoir recours aux prières des prêtres bouddhistes et taoïstes... (Suit une interprétation immatérielle du mot Tiène, qui veut dire ciel...) Dieu est appelé Tchengtchou, le vrai Maître... Les sectaires de Jésus adorent le Maître du ciel (Tiène-tchou, Dieu suivant les catholiques), mais ils lui attribuent une mère, donc ils adorent la créature...



86. Jardin chinois. Cliché tiré du *Voyage en Chine* de M. Thomson.

Remontés dans notre carriole, nous nous sommes mis en route pour faire une dernière visite dans la ville chinoise. J'ai tenu à présenter mes deux amis à M. Yang. On n'est pas allé à Pékin sans avoir entendu parler de lui ; c'est un plaisir que de voir un Chinois s'intéresser comme lui à toutes nos sciences européennes ; sa maison de la rue de la Pie (Si-tio-rhou-tong) contient des machines de toutes sortes, qu'il fait venir d'Europe au grand déplaisir de ses voisins, qui le soupçonnent de s'occuper de sorcellerie ; les plus indulgents le croient fou. M. Yang étudie la chimie, l'anatomie ; il est bon photographe. Le malheur est qu'il ne parle aucune des langues de l'Occident, mais tous les chinoisants de Pékin ont toujours du plaisir à se mettre à sa disposition pour l'encourager dans ses goûts, qui le rendent sympathique à tous.



87. Partie d'habitation d'une famille aisée.Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie de M. Thomson.

M. Yang est le propriétaire de nombreux monts-de-piété, ce qui lui procure une fortune dont il s'efforce de faire un usage intelligent. Il est en Chine le premier indigène qui se soit servi de l'éclairage au gaz. Sa maison possède un gazomètre et des becs de gaz, qui, dans les cours et les appartements, ajoutent du confortable à une demeure charmante comme la sienne. Comme il nous a permis d'en prendre une vue, j'espère qu'il ne trouvera pas trop indiscret que je la reproduise ici comme un spécimen des habitations des familles aisées à Pékin.



[XX]

Le théâtre chinois à Pékin — La troupe de mon ami Cane-sa-eurl — La salle de spectacle — Le public — Une comédie contemporaine.



p.241 En parlant ici de la capitale chinoise, je suis loin de prétendre épuiser ce sujet si riche; cependant je ne saurais omettre de parler de ses théâtres, qui se remplissent chaque jour, de midi à cinq heures, d'un public composé des habitants mâles des trois villes dont se compose Pékin. Je ne puis préciser le nombre des théâtres de la capitale. Il y en a peut-être une douzaine ; je ne compte pas, bien entendu, ceux qui font partie des habitations des grands personnages, ni ceux des grands cercles provinciaux que les riches négociants du dehors ont fait construire à frais communs comme lieux de réunion. Tel théâtre à Pékin n'a pas plus de réputation que tel autre, car aucun n'a d'artistes spéciaux ; les différentes troupes jouent alternativement sur chacun d'eux, et ces troupes n'ont pas toutes le même répertoire. Le théâtre auguel je convie le lecteur est tenu aujourd'hui par la troupe de Cane-sa-eurl, un des premiers comiques de la capitale. Je le préfère pour deux motifs : d'abord parce que Cane-sa-eurl est un vieil ami à moi, qui n'oublie jamais, lorsque de la scène il me voit dans la salle, d'improviser dans son dialogue quelque drôlerie _{n.242} aimable à mon intention. Le public enchanté se retourne alors de mon côté, l'air jaloux de la distinction qui m'a été faite, mais au fond considérant comme un ami l'être, quel qu'il soit, auquel Cane-sa-eurl, l'homme le plus populaire de Pékin, a accordé une pareille faveur. Cane-sa-eurl est un personnage des plus dangereux, grâce à son pouvoir de faire des modifications à ses rôles et à ceux des artistes de sa troupe. Les allusions politiques lui sont habituelles, et il sait, avec un esprit merveilleux, ridiculiser, critiquer ou signaler tel ou tel personnage, soit qu'il agisse de son propre mouvement, soit qu'il ait été grassement payé par des intéressés. Ce qui me fait aussi préférer la troupe de ce véritable artiste, c'est qu'elle ne joue pas le drame historique ou mythologique. Les Chinois ont un goût très prononcé pour

ce genre de représentation ; l'orchestre est plus tapageur et les costumes de l'antiquité flattent davantage leurs yeux ; on voit défiler sur la scène, au son du gong, les dieux, les empereurs, les grands guerriers de l'antiquité avec leur casque surmonté de deux immenses plumes de faisan, le torse dans des cuirasses d'écaillés dorées et portant comme insignes de leur commandement de petits drapeaux dans le dos. Les costumes de théâtre sont de toute beauté : ils sont faits d'étoffes de soie très richement brodées dans leurs moindres détails. Parfois ce sont de tout jeunes acteurs de quinze à seize ans qui remplissent les différents rôles d'un drame. Il est alors très curieux de les voir singer la colère des dieux au visage bizarrement peint, essayer de la dignité des vieux rois barbus, se donner la jactance du héros, le maintien des grandes dames et l'air cassé des vieilles reines. - Ces attitudes sont d'autant plus étranges que les Chinois sont encore de véritables enfants à l'âge où nous commençons à ressembler à des hommes ; à dix-sept ans ils sont encore loin d'avoir la taille des Occidentaux du même âge. — Les drames historiques et mythologiques sont très nombreux. L'origine du théâtre chinois remonte, d'après certains écrivains, à mille sept cent soixante-six ans avant notre ère, mais c'est en réalité l'empereur Shiuane-tsong, en 720 de J. C., qui le premier introduisit dans une pièce régulière tous les éléments du poème dramatique. Depuis lors, l'histoire du théâtre chez les Chinois peut se diviser en quatre époques distinctes. La première va de 720, sous la dynastie des Thang, jusque vers 905; la seconde comprend ce qui s'est produit sous la dynastie des Song, de 960 à 1119 ; la troisième occupe le règne des empereurs Kine, et celle des Yuane ou Mongols de 1123 à 1341 de notre ère. Enfin, tous les ouvrages parus depuis la dynastie mongole jusqu'à nos jours forment la quatrième époque. Ce sont les ouvrages dramatiques datant de 1260 à 1341, qui sont considérés comme les plus parfaits. Cependant depuis cette période on a fait des pièces, représentation réaliste de scènes de la vie populaire, où l'auteur paraît en scène dans le costume actuel des Chinois et où l'esprit remplace avantageusement pour moi les costumes brillants, les grands gestes, les grimaces terribles et le trop bruyant orchestre charivarique des tragédies antiques. La troupe de Cane-sa-eurl a la

spécialité de ces sortes de vaudevilles. C'est à la représentation de l'un d'eux que je vais faire assister le lecteur.



88. Tragédiens pékinois.Dessin de E. Ronjat, d'après des photographies de M. Thomson.

Le théâtre est situé dans une rue qui débouche sur celle du Ta-cha-la-eurl. C'est près de là que nous avons admiré les curiosités exposées dans le magasin de Kiuho-tcheng. On suit une petite rue remplie de marchands de pierres précieuses ; leurs magasins et leurs éventaires sont pleins de rubis, de turquoises de Sibérie, de lapis-lazuli, d'ambre jaune ou laiteux, de jade blanc, vert, jaune, d'agates, d'œils-de-chat, d'opales, de corail, d'améthyste, de perles fines, de grains de bois précieux ou odorants, coup d'œil qui serait plus séduisant encore si les Chinois savaient tailler leurs pierres. Ne nous arrêtons pas à ces boutiques scintillantes : l'orchestre du théâtre se fait d'ailleurs entendre

déjà comme pour nous éloigner de toute tentation en nous rappelant le but de notre promenade. Le théâtre est là en face de nous ; le bâtiment,



89. Pédicure ambulante.Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de M. Thomson.

d'assez triste apparence, ne se distingue des autres que par ses proportions. On y entre par une petite porte basse donnant d'abord accès dans une cour assez sale, encombrée d'un public qui rappelle beaucoup celui de nos bals publics les plus mal fréquentés. Des marchands de fruits et de comestibles sont là pour subvenir aux besoins de l'auditoire, comme chez nous les marchands d'oranges, d'orgeat, de limonade, de groseille, etc. Juste contre la porte un individu se faisait couper les cors par un pédicure ambulant. L'entrée du théâtre donne immédiatement sur le parterre, composé de séries de petites tables et de bancs. Ce parterre s'étend jusqu'au-dessous de la scène. La scène elle-même est une plate-forme carrée haute d'un mètre et demi, moins large que la salle, et qui s'avance comme une enclave dans le parterre. Le public qui occupe ces places du parterre se compose généralement de gens du peuple ; pour une très faible somme ils peuvent jouir du théâtre tout le jour, en buvant du thé, en grignotant des pépins de pastèque torréfiés et en fumant leur pipe avec des amis ou des habitués. A gauche de la porte d'entrée est un escalier en bois qui conduit aux places de galerie. La galerie de face est occupée par de petites tables comme au parterre, et les deux galeries latérales, qui se prolongent jusqu'au-dessus de la scène, sont divisées en loges. La nôtre est retenue d'avance, ainsi que l'atteste un papier rouge collé sur la table qui la garnit.

On nous apporte une théière et des tasses ; — derrière nous, sur le mur, est une pancarte contenant ces mots : « Siao-sine-tsaï-vou », formule qui répond à l'avertissement : prenez garde aux voleurs. Devant nous se trouve la partie la plus avancée de la scène. p.244 L'attention du public est suspendue aux lèvres d'une femme de vingtcinq ans dialoguant avec son mari, individu beaucoup plus âgé qu'elle ; pour bien indiquer qu'il joue le rôle de comique, il a sur le visage une raie blanche d'un centimètre de large qui, passant sur le nez, s'arrête sur la pommette des joues.

La pièce s'appelle *Pei-paï-teng*, ou le Banc sur le dos. — M. Tan-tsi est marié depuis peu, mais très malheureusement ; sa femme est

d'humeur acariâtre et revêche; il en a même reçu des coups; en un mot, il en a une peur bleue. Tan-tsi a un frère cadet qui s'appelle Tan-pa et dont le sort n'est pas plus heureux. Bien loin de se faire des confidences, ils ont affecté de se taire avec le plus grand soin l'un à l'autre les mauvais traitements dont ils sont l'objet dans leur ménage respectif. — Les deux frères se rencontrent sur une place publique: Tan-pa, se doutant que la situation de son frère aîné n'est pas meilleure que la sienne, mais que par amour-propre il ne voudra jamais l'avouer, projette de tirer parti de cette situation pour gagner à Tan-tsi, par un pari, l'argent que lui refuse sa femme.

Tan-pa. — Ainsi donc, mon frère, vous m'assurez que vous non plus vous n'avez pas peur de votre femme, une fois, deux fois..., trois fois, (Tan-tsi hésite et tremble de tous ses membres,) Eh bien! je parie dix taëls (quatre-vingts francs) que vous la craignez comme la peste.

Tan-tsi (à part). — Dix taëls... quelle somme, que de consommations dans la maison de thé! et puis..., ma femme a l'amour du gain, elle se prêtera peut-être à ma combinaison... (à Tan-pa) Frère, j'accepte et te prouverai que ma femme est une épouse soumise; viens tantôt chez nous, elle nous servira du vin et je lui ferai enlever mes bottes.

Tan-pa est stupéfait de cette affirmation.

Tan-tsi rentre chez lui. Sa femme le reçoit comme un chien dans un jeu de quilles : il caresse de l'œil en soupirant le fauteuil sur lequel il a passé la nuit de ses noces ; il ne lui est plus même permis maintenant de s'asseoir devant son irascible moitié. Il raconte qu'il a rencontré Tan-pa et la conversation qu'il a eue avec son frère. Il s'ensuit un orage terrible auquel il met fin en expliquant d'un air câlin que s'il a tenu un pareil pari, c'est uniquement pour acheter à sa femme des soieries et des parures. — L'épouse cupide se laisse toucher, et l'on passe immédiatement à la répétition d'une comédie dont Tan-pa doit faire les frais.

Tan-tsi commence par s'asseoir pour la seconde fois de sa vie sur le fauteuil, ce qui lui vaut une nouvelle scène ; il est obligé de rappeler à sa femme qu'il ne s'agit que de la répétition de son rôle. — Il appelle sa femme de toutes sortes de noms injurieux ; il lui dit d'apporter du vin, il crie, il tempête, il s'impatiente, il lui ordonne de s'agenouiller à terre afin qu'il puisse reposer ses jambes sur son dos. C'est à grand'peine que l'épouse, à chaque ordre nouveau, n'oublie pas qu'il s'agit d'une comédie. Tan-tsi est à chaque instant obligé de le lui rappeler ; grisé quelquefois du semblant d'autorité qu'il reprend dans son ménage, luimême oublie aussi qu'il est simple acteur dans une comédie qui ne doit pas durer.

Enfin on frappe à la porte. Tan-tsi, armé d'un bâton, donne aussitôt des coups redoublés sur un fauteuil en vociférant des injures à l'adresse de sa femme. Tan-pa prête l'oreille, se demande si c'est bien sa bellesœur qui reçoit une pareille correction. Il n'entre qu'après beaucoup d'hésitation.

— Femme esclave, hurle Tan-tsi, voici mon frère qui arrive; après les coups que tu viens de recevoir, il est à présumer que tu n'auras plus l'audace de t'asseoir devant moi; apporte le vin si tu ne veux pas que j'aille te caresser les oreilles.

L'épouse, les yeux baissés et l'air craintif, entre, tenant un plateau qu'elle pose sur la table.

 Maître très respecté, dit-elle, voici ce que vous avez demandé à votre méprisable chien.

Tan-pa est sur le point de se trouver mal d'étonnement, il a l'air très affecté et cache son embarras en jouant tant et plus de l'éventail.

 Maintenant, femme, dit Tan-tsi, agenouille-toi devant moi pour retirer ma botte gauche qui me gêne horriblement.

A peine agenouillée, Tan-tsi étend avec volupté ses jambes sur le dos de sa femme.

Eh bien! mon frère, qu'en dis-tu? fais-tu cela chez toi? dit
 Tan-tsi, souriant d'un air vainqueur.

Pendant ce temps, l'épouse agenouillée saisit le pied gauche de son mari et le tord à le lui arracher. Tan-tsi sur son fauteuil fait des soubresauts et des grimaces, il étouffe ses gémissements de peur de tout perdre ; tantôt les yeux lui sortent de la tête, tantôt il les ferme. — Quant à Tan- pa, voyant qu'au lieu de gagner dix taels d'argent il va les perdre, il a déjà gagné la porte, mais si doucement que sa belle-sœur est quelque temps avant de s'en apercevoir.

— Tan-tsi !... et les dix taëls !... Vois, Tan-pa est parti ; les dix taëls !... Ah ! maudit sois-tu !... il me les faut.

Tan-tsi, dont la jambe est enfin dégagée, reste terrifié en s'apercevant de la disparition de son frère ; il essaye de calmer sa femme, en lui jurant qu'il va réclamer à Tan-pa le montant de la gageure.

— Oh! mais tu n'y iras pas comme tout le monde, je t'en réponds, dit la femme. Holà! quelqu'un! des cordes!

Un énorme domestique arrive.

— Tan-tsi, mon noble époux, retire ta robe... là, ton gilet... tout ce qu'on peut enlever devant le public qui nous écoute... Bon! maintenant couche-toi sur ce banc de bois, ton nez blanc en l'air. Attachez-le, dit-elle au domestique.

C'est avec la plus grande soumission que Tan-tsi obéit à sa femme. Lorsqu'il est lié sur le banc, elle lui montre la porte.

Cet énorme banc sur le dos, les bras pris dans les cordes, Tan-tsi se promène, l'air piteux, dans la rue.

 $_{\rm p.246}$ Tout d'un coup il s'entend apostropher, regarde : quelle n'est pas sa surprise, il est nez à nez avec son frère, dont l'appareil est identique au sien.

- Paye-moi les dix taëls.
- Les dix taëls ? dit Tan-pa. Par Bouddha, je ne les ai pas ; j'avais dit à ma femme que je te les gagnerais, et, ne les lui ayant pas apportés, vois un peu comme elle m'a ficelé.

Les deux frères alors partent d'un éclat de rire et s'avouent leurs infortunes domestiques.

- Mais ce n'est pas tout cela ; il faut rentrer dans nos domiciles respectifs. Qui passera le premier ?
- C'est toi, dit Tan-pa, ton banc est plus grand.
- Non; c'est toi, répond Tan-tsi, le tien est plus petit.

L'orchestre alors se met à jouer une sorte de marche, et les deux frères sortent de la scène d'une manière burlesque, chacun par un côté différent.

Ces scènes sont jouées comme elles le seraient par nos meilleurs comédiens ; le jeu est même si parfait qu'un étranger, ne comprenant pas le chinois, pourrait saisir le sens de la pièce.



[XXI]

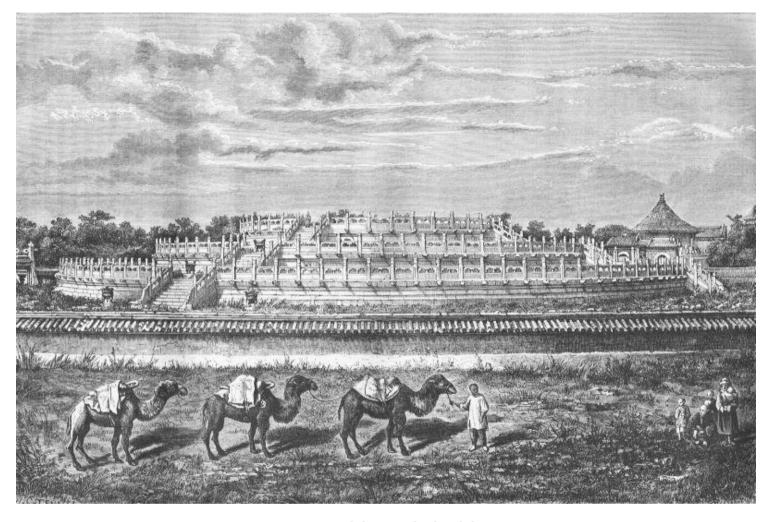
Les religions de la Chine — Le culte civil officiel — Philosophie de Confucius — Visite d'un temple — Laotzé.



Les principales religions de la Chine sont : le taoïsme, datant de 551 avant J. C.; le bouddhisme, introduit l'an 55 de notre ère; l'islamisme, dont j'ai déjà parlé, qui date du septième siècle, et le christianisme, dont l'introduction remonte d'une manière certaine à l'an 638. Avant que la Chine eût été dotée de ces religions, quel était le culte professé par les Chinois ? Ce sont les maîtres des rites et des cérémonies du premier empereur de la dynastie des Ming (en 1368) qui répondront à cette question. Ils présentèrent à la cour une requête où ils déclaraient n'avoir rien trouvé de plus auguste que les cérémonies qui avaient lieu dans l'antiquité, et où ils suppliaient l'empereur d'établir que le sacrifice du solstice d'hiver se ferait sur un autel rond, et celui du solstice d'été sur un autel carré ; ils demandaient qu'on remît en usage les sacrifices aux mers et aux montagnes ; qu'aux quatre saisons l'empereur sacrifiât aux mânes de ses ancêtres, et qu'au printemps et à l'automne il y eût des sacrifices en l'honneur des esprits de la terre. — L'ensemble de ces cérémonies formait, à n'en pas douter, le culte primitif des Chinois jusqu'à Confucius, dont la doctrine philosophique s'allie parfaitement à cette sorte de culte civil qui subsiste aujourd'hui dans son entier. Jusqu'à l'époque de Confucius, il était de mode de faire des sacrifices humains lors des enterrements. Ce sont simplement des effigies de papier et des mannequins qu'on envoie aujourd'hui rejoindre les morts au ciel.

Ce culte tout civil est sans images et sans prêtres ; mais il a ses autels, dont l'empereur et les fonctionnaires sont les ministres. Ces cérémonies officielles ne les empêchent pas de faire leurs dévotions au Bouddha, tout en tenant compte des superstitions du taoïsme.

Le temple du Ciel, Tiène-tane, est, à Pékin, un des plus beaux monuments consacrés à la religion officielle. Il a été construit en 1420 ;



90. Autel du temple du Ciel.Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie de M. Thomson.

son emplacement occupe près d'une lieue de circonférence dans la partie sud-est de la ville chinoise, tout à l'extrémité du grand boulevard qui part de Tciène-mène. Ce boulevard débouche sur une immense place, traversée dans sa longueur par la route dallée. L'enceinte du temple du Ciel se trouve sur la gauche, en venant de Tciène-mène. Le temple de l'Agriculture fait vis-à-vis, à droite.

L'accès de ces édifices comme de tous les monuments impériaux à Pékin est difficile ; du reste, les étrangers ont seuls la curiosité de les visiter. Peu de Pékinois y sont entrés : d'abord ils n'en ont pas le désir ; à leurs yeux il suffit qu'un lieu soit impérial pour qu'il soit sacré ; aussi,

en Chine, n'est-il pas nécessaire, comme chez nous, de placer des factionnaires armés aux portes qu'on ne doit pas franchir. — Nous mettant difficilement au point de vue des Orientaux, nous nous croyons, nous autres Occidentaux, autorisés à entrer partout où il n'y a pas de baïonnette pour nous en empêcher; et rien n'est sacré pour les voyageurs curieux. — Si, à notre arrivée devant la porte du temple du Ciel, on en ferme précipitamment les battants, il ne faut pas nous décourager. Il en est des monuments des Chinois comme de leurs procédés en affaires. On ferme la porte parce que telle est la consigne; mais on vous laisse entendre en même temps que, si vous trouvez une brèche dans le mur de derrière, vous serez libre d'y passer; de cette sorte, la consigne est observée, les responsabilités sont à couvert. — La vanité seule, en Chine, frappe avec obstination aux grandes portes; par les détours et la brèche, on arrive toujours bien plus vite à son but; et en Chine, il y a des brèches partout. — Profitons-en donc.

A l'angle sud-est du mur d'enceinte du temple du Ciel, la poussière chassée par le vent du nord s'est amassée en talus, de chaque côté d'un mur dont le faîte est en partie veuf de ses tuiles. Arrivé au haut du monticule ainsi formé, on aperçoit une immense avenue bordée de deux allées. Celle de droite est plantée d'acacias ; celle de gauche, de cyprès et de sapins. Elle aboutit à un parc qui fait tout le tour de la seconde enceinte du temple. C'est là qu'il faut pénétrer. Le premier jardinier que nous rencontrons salue amicalement : on lui donne un cigare, on lui adresse quelques questions bienveillantes ; et enfin, en faisant luire un dollar d'argent (six francs), on entre dans le vif de la question, et de là dans la seconde enceinte sacrée. On y arrive par une longue allée de marbre.

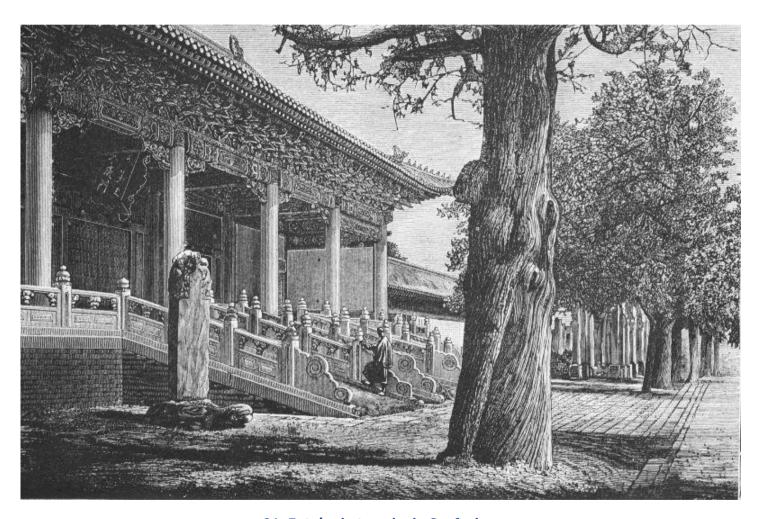
Les sacrifices bisannuels se font au point du jour ; aussi l'empereur vient-il, dès la veille, s'installer pour la nuit dans un pied-à-terre entouré de fossés et situé dans le parc. Les allées de marbre sont alors bordées, de six pas en six pas, de grosses lanternes dont les manches de bois se plantent dans des trous *ad hoc* creusés dans le marbre du chemin. _{p.247} On passe sous un portique de pierre, et l'on se trouve ainsi devant une triple plate-forme circulaire et pyramidale faite de

marbre. On monte à chacune d'elles par des escaliers de neuf marches. La plate-forme inférieure a cent vingt pieds de diamètre. Au centre de cette plate-forme, tout entourée, ainsi que les autres, de balustrades de marbre blanc, se trouve une table de pierre sur laquelle l'empereur sacrifie. On dresse, à cette occasion, une immense tente de soie jaune sur la plate-forme de cet autel du Ciel.

L'emplacement est si vaste et les arbres qui l'entourent sont si beaux, si grands, si bien disposés en rideaux, que, du haut de la partie centrale de ce monument, rien ne distrait de l'immensité de la voûte azurée. Un seul bâtiment se trouve près de là ; on semble avoir recouvert son toit pointu de tuiles de faïence bleue dans l'intention de le rendre moins apparent. Il contient une salle du trône. Dans le voisinage est l'étable aux victimes, qui sont généralement de beaux taureaux noirs. — Il y a aussi un immense fourneau, flanqué d'un escalier de pierre, où se font les holocaustes. — La dernière fois que je visitai ce temple, j'étais avec quatre amis. Nous sommes maintenant bien loin les uns des autres. L'un était le brave lieutenant de vaisseau Garnier, dont le voyage avec la mission Lagrée est connu des lecteurs du Tour du Monde. C'est peu de temps après qu'il a été tué en Cochinchine, en défendant la citadelle d'Hanoë à la tête d'une poignée d'hommes. Un autre est retourné en France ; un autre est au Sénégal. Le quatrième est à Téhéran. Tel est le sort des voyageurs : leurs amitiés d'un jour laissent de si profonds souvenirs, que pour elles la mort semble n'être presque plus qu'une distance.

Comme je l'ai dit, la doctrine de Confucius (datant de 551 av. J. C.) n'a rien d'incompatible avec cette sorte de culte civil primitif dont le temple du Ciel est un monument. Confucius a condensé dans ses livres les grandes vérités qui sont, dans le monde entier, comme une sorte d'émanation de la conscience humaine. Ces vérités ont été ensuite commentées, controversées et plus ou moins bien interprétées par ses disciples et les savants de la Chine. C'est ainsi que les Chinois en sont arrivés à conclure des enseignements de Confucius, que vivre paisiblement et satisfait, sans s'occuper de ce qui peut advenir après la mort, tel est le suprême but qu'on doit se proposer en ce monde, tout en s'efforçant de conserver

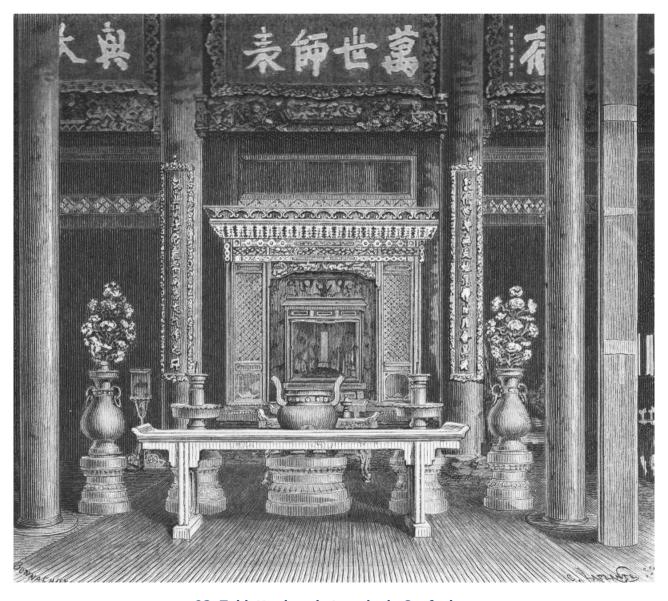
jusqu'à son dernier soupir le respect de soi-même, pour être en droit de se faire respecter par autrui. D'après le très bel et très savant ouvrage que vient de publier M. le comte de Kleczkowski sur la langue et la littérature chinoise ¹, l'autorité dont le commentateur _{p.248} Tchou-chi (1163-1225) sut revêtir cette prétendue interprétation de la doctrine fut telle, qu'à dater de cette époque on ne put s'en écarter sous peine d'être traité d'hérétique. L'idée de l'État fut considérée comme le principe premier de la société, et le salut de l'État fut déclaré la base de toute morale collective et individuelle. Tel fut le résultat le plus net des doctrines de Confucius, résultat que ce philosophe n'avait certes pas prévu.



91. Entrée du temple de Confucius. Cliché tiré du *Voyage en Chine* de M. Thomson.

¹ Cours graduel et complet de chinois, par le comte Kleczkowski, ancien chargé d'affaires à Pékin. Maisonneuve, 1876. Cet ouvrage contient une notice très remarquable sur l'état actuel de la Chine ses relations avec l'Occident, sa philosophie et sa littérature.

Les descendants de Confucius sont encore aujourd'hui l'objet de certaines distinctions ; le principal d'entre eux porte le titre de « Duc toujours saint » ; il est pensionné par l'État. Il n'est pas de ville en Chine qui n'ait un temple de la Littérature et du Savoir, dédié à Confucius. A Pékin, le temple où l'on honore ce philosophe est situé au nord de la ville. L'autel principal est surmonté d'un panneau laqué portant en caractères d'or : « Ouane che che piao » (le chef et le guide des dix mille mondes). La tablette qui personnifie le philosophe et sur laquelle est tracé son nom est enfermée dans un tabernacle ouvert devant lequel est une table longue, portant un brûle-parfums et deux



92. Tablette dans le temple de Confucius.Dessin de B. Bonnafoux, d'après une photographie de M. Thomson.

chandeliers. Dans la cour du temple, on lit des éloges gravés sur pierre, écrits de la main des différents empereurs qui se sont succédé à Pékin. Ces pierres longues et étroites se trouvent à droite de la porte d'entrée de ce temple qui est du reste assez mal entretenu, au grand scandale des voyageurs japonais. Ceux-ci comprennent difficilement comment le plus grand philosophe de la Chine est moins pompeusement honoré dans la capitale chinoise que dans n'importe quel village du Japon.

Confucius était contemporain du philosophe Laotzé et professait pour lui une véritable admiration.

« Si je gouvernais un petit royaume, est-il dit dans l'ouvrage principal de Laotzé, je ferais en sorte que mes sujets craignissent la mort et n'émigrassent pas au loin... qu'ils revinssent au mode d'écriture le plus primitif... Le saint homme fait en sorte que le peuple soit sans instruction, sans savoir, sans désirs... Dans l'antiquité, ceux qui étaient vraiment selon la doctrine du Tao ou de la « Raison suprême », dont je suis aujourd'hui l'apôtre, ne s'occupaient pas d'éclairer les peuples ; ils s'occupaient à les rendre ignorants... Le peuple est difficile à gouverner, parce qu'il sait trop. »

« Le Tao ou la Raison primordiale a produit un $_{\rm p.250}$ ou l'unité, qui a produit deux ou la dualité ; la dualité a produit trois, et la triade l'universalité des êtres. »

« Tous les êtres s'appuient sur le principe femelle passif (ine), et embrassent, enveloppent le principe mâle actif (yang). Un principe, un souffle vivifiant entretient partout l'harmonie. »

Laotzé ne prétendit jamais passer pour un thaumaturge ou une divinité incarnée, mais ses sectateurs entourèrent sa personne de merveilleux. Comme la pensée d'un Dieu se trouvait dans la philosophie de Laotzé, ce motif a suffi pour que des hommes aient voulu se faire intermédiaires entre ce Dieu et leurs semblables.

C'est sur ce point que la philosophie de Laotzé offre le plus de divergence avec celle de Confucius. Par suite la philosophie de Laotzé a

pour ministres une sorte de charlatans qui allèrent jusqu'à prétendre avoir le secret d'un breuvage d'immortalité. Ces ministres, appelés Taosse, jouissent de peu d'estime à Pékin.

C'est sous la dynastie des empereurs Tchéou que vivait Laotzé ; le gouvernement corrompu de ces empereurs se rencontrait sans doute avec le gouvernement actuel de la Chine dans le même ordre d'idées. En tout cas, à l'heure qu'il est, le réformateur qui viendrait prêcher des doctrines semblables en Chine y serait mieux accueilli que tous les importateurs de nos idées modernes de progrès. — La Chine déteste les innovations ; tout ce qui n'est pas tradition nationale l'effraye. Laotzé et Confucius, comme pour vaincre ces répugnances, se défendirent toujours d'être des novateurs ; aussi, tout propagateur de religion nouvelle, en Chine, qui ne peut ou ne veut avoir recours à ce stratagème, rencontre-t-il des difficultés presque insurmontables. — Si les propagateurs de l'Évangile y sont généralement assez maltraités, c'est que l'Évangile ne donne à l'État aucun moyen d'abaisser le peuple. L'Évangile ne commande pas l'inertie; il demande des actes, il peut créer une association, une société particulière, indépendante ; et une société, en Chine, ressemble à un État dans l'État, à un ordre se plaçant irrégulièrement au sein du désordre sur lequel préfère trôner l'empereur de la Chine.



Le bouddhisme — Son introduction en Chine — Le culte — Sa décadence — Indifférence chinoise — Lois sur les bonzes.

C'est en l'an 64 de notre ère que les empereurs de la dynastie des Han admirent officiellement, en Chine, le bouddhisme indien. L'empereur Ming-ti, dans la septième année de son règne, eut un rêve dans lequel lui apparut un homme tenant un arc et deux flèches. C'est le Bouddha qui se révélait à lui. Il consulta son entourage, et « un explicateur des rêves » (c'est une fonction à la cour de Chine) lui répondit qu'il y avait dans l'Asie occidentale un saint dont la statue, faite d'or, avait six pieds de hauteur; qu'il fallait envoyer une

ambassade pour rapporter en Chine l'image de Fo et quelques-unes de ses reliques.

Depuis lors le caractère idéographique par leguel les Chinois désignent le Bouddha fut composé d'un homme, d'un arc et de deux flèches. Il fallut plus d'un siècle pour que le bouddhisme du rite indien se répandît dans toute la Chine, où il subsiste encore tel quel. La propagation des dogmes bouddhigues fut en butte à bien des vicissitudes; les philosophes de l'école de Confucius, dans leurs livres, maudissent encore la mémoire de l'empereur Ming-ti; toutefois, à l'époque de l'introduction du bouddhisme en Chine, la religion bouddhique, qui prescrit la culture morale de l'intelligence, contribua, quoique entourée de bien des extravagances, à la civilisation de la Chine, alors encore bien entachée de barbarie. Depuis lors, cette même religion bouddhique a vu grandir l'ambition de ses prêtres, et par conséquent diminuer son prestige. Aujourd'hui que les Chinois, après avoir fait de l'éclectisme en matière religieuse, sont tombés, comme cela arrive fatalement en pareil cas, dans le scepticisme le plus absolu et dans l'indifférence religieuse, les prêtres bouddhistes du rite indien ont peu de fidèles ; leurs pagodes tombent pour ne plus se relever ; en un mot, leurs dieux s'en vont.

Cependant les temples qui subsistent dans Pékin et aux environs ont encore un grand caractère de splendeur. Je citerai entre autres le temple de la Lune, situé dans le faubourg ouest de Pékin. Tous les ans on y offre un sacrifice solennel, le jour de l'équinoxe d'automne, à six heures du soir.

C'est le rendez-vous des élégantes de la capitale : elles y vont brûler des cierges, sortes de bâtonnets d'encens. Quant aux hommes, on en voit peu assister à ces cérémonies.

Les Chinois ont un proverbe qui peint très exactement leurs sentiments: Dans les moments perdus, disent-ils, on ne prie pas; mais quand approche le dernier moment, on se jette à corps perdu aux pieds du Bouddha.



93. Entrée du temple de la Lune. Dessin de Taylor, d'après une photographie du docteur Morache.

C'est ainsi, en effet, que les Chinois pratiquent le bouddhisme ; beaucoup d'entre eux n'ont d'accointances avec les bonzes qu'à l'occasion de leur enterrement.

Les bonzes ou prêtres du rite bouddhiste ancien ont tous la tête complètement rasée ; ils portent comme coiffure une calotte carrée de satin noir. Leur robe, appelée kiacha, est généralement grise, avec un collet noir revenant se croiser sur la poitrine. Les mœurs des bonzes de la ville sont peu austères ; voici une chanson populaire qui l'atteste, en même temps qu'elle prouve le degré de civilisation de la Chine, puisqu'on y voit des femmes battre des hommes :

Un bonze à la tête glabre et luisante

Versait d'abondantes larmes ;

Il frappait sur la cloche et le tambour sacrés.

Cela faisait : Tine-tang.

Ses lèvres murmuraient tout bas :

« O Bouddha de Sifane, vous qui trônez

Entre les saints Sièloane et Kiashia.

Ayez pitié de moi, pauvre bonze ;

Faites que je puisse m'évader du temple. Que je n'aie plus jamais froid ni misère.

Que je puisse épouser une jolie femme.

Et enfin que je ne sois plus jamais bonze (bis). $_{\rm p.251}$

Peu de temps après, notre bonze,
En toute hâte,
Épousa une méchante femme
Qui, dès qu'il entra dans la chambre orientale (conjugale),
Se mit à tempêter.

Tous les jours, ce n'étaient que coups, injures et maints combats ; Les coups de marteau pleuvaient sur la tête du bonze en faisant : Pang ! Éperdu, il va se jeter aux pieds des saints Lorhane et Yu-kine-kang ; Il leur brûle de l'encens, disant :

Et voulut mordre le bonze.

« J'aime mieux redevenir bonze (bis).

De même que les prêtres tao-sse, les bonzes ne peuvent se marier. Il y a une peine de quatre-vingts coups de bambou pour qui enfreindra cette loi, et le coupable est chassé de son ordre. L'individu qui lui a donné une parente en mariage, subit la même peine que lui ; la femme est renvoyée à sa famille, et les présents de noce confisqués au profit du gouvernement.

Tous les autres prêtres de la communauté sont sujets à la même peine corporelle que lui, s'ils ont été complices de son délit.

De plus, le bonze ou le tao-sse qui continue à visiter ses père et mère, à sacrifier à ses ancêtres, à porter le deuil de ses parents

décédés, comme s'il n'avait pas renoncé au monde, est condamné à recevoir cent coups de bambou et obligé de renoncer à son ordre.

Telles sont les marques d'attention que le gouvernement chinois daigne accorder au culte bouddhique du rite ancien. Quant au public, sa considération ne va pas beaucoup plus loin.

Lorsqu'un temple s'écroule, les bonzes attendent longtemps que les aumônes fournissent l'argent nécessaire à la reconstruction du temple. Aussi en voit-on parfois demander l'aumône sur le bord du chemin : installés près des ruines de la pagode à reconstruire, ils frappent sur une cloche qu'ils ont retirée des décombres.



La réforme lamaïque — Tsong-kaba — Emprunts au christianisme — Monuments bouddhiques de Pékin — Le grand Lama.

Beaucoup de Chinois n'ont augmenté de leur personne le nombre des bonzes que pour fuir le monde et vivre en paix dans des monastères bien situés, comme ceux par exemple où s'établissent les légations étrangères, dans les montagnes à l'ouest de Pékin. Ces habitations sont en effet charmantes, très propres, très confortables, à l'ombre de beaux arbres et près de clairs ruisseaux ; la campagne environnante fournit des légumes et de beaux fruits.

Les visiteurs sont nombreux. On est à peine à deux heures de la capitale.

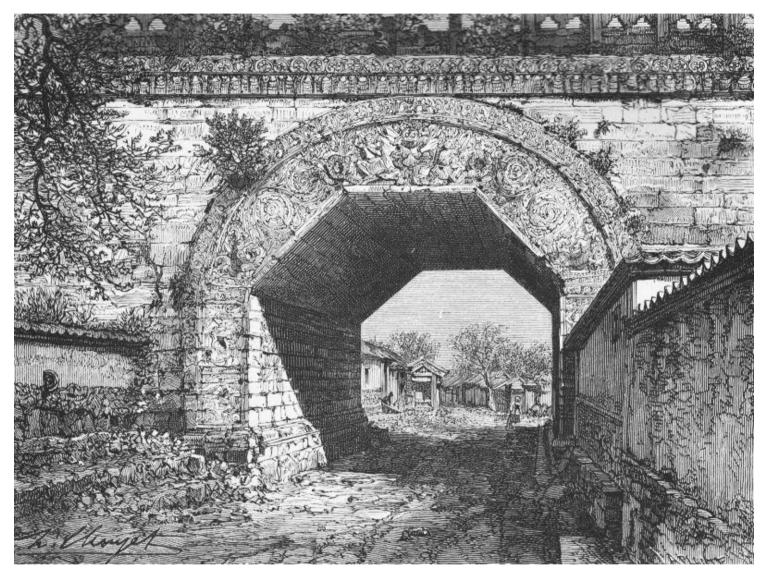
p.252 Les prêtres du bouddhisme réformé sont mieux traités par le gouvernement, grâce à des raisons politiques plutôt que religieuses. La réforme lamaïque prit naissance dans la contrée d'Amd'o, au sud du Koukou-noor. C'est là que naquit, en 1337 de notre ère, Tsong-kaba, le créateur du nouveau culte.

Tsong-kaba introduisit dans le bouddhisme des rites nouveaux, auxquels les voyageurs ne peuvent s'empêcher de trouver une très grande ressemblance avec ceux du catholicisme. A l'époque où vivait Tsong-kaba, il y avait déjà longtemps que le christianisme avait été

propagé en Chine. Un métropolitain de la Chine, d'après les auteurs que cite Ebedjesus, avait été créé par Achœus, archevêque de Séleucie, vers l'an 411. Arnobe, qui vivait au troisième siècle, comptait les Sères ou Chinois parmi les peuples qui déjà avaient de son temps recu l'évangile. En remontant plus haut, on voit, dans un mémoire de M. Reinaud, que l'apostolat de saint Thomas, dans la haute Asie, est aussi bien appuyé sur la tradition constante de l'Église que sur le témoignage des écrivains grecs, latins et syriaques, sur les liturgies les plus anciennes, et enfin sur les monuments archéologiques les plus authentiques. On est donc amené à croire que Tsong-kaba fit des emprunts au christianisme. Ses réformes furent adoptées dans tout le Tibet, et plus tard dans les différents royaumes de la Tartarie. Cent ans auparavant, en 1261, Koubilaï avait accordé aux lamas, prêtres bouddhistes du Tibet, une considération toute particulière. Il avait élevé à la dignité de lama suprême un religieux nommé Matli, mais plus connu sous le titre de Pakbo-lama ou Pa-sse-pa. En lui conférant ce suprême sacerdoce, Koubilaï l'investit de la puissance temporelle dans le Tibet. L'empereur créa ainsi la hiérarchie religieuse du lamaïsme dans l'intention de mieux établir sa domination sur ce pays. Il le divisa en provinces, dont les gouverneurs ecclésiastiques furent subordonnés à l'autorité du souverain pontife qu'il venait de créer. On attribue à Pa-sse-pa l'invention d'une langue alphabétique ou syllabique faite à l'aide des caractères hiéroglyphiques chinois. Personne aujourd'hui ne peut déchiffrer ces inscriptions, dont on retrouve des spécimens sous la porte de la grande Muraille à Tchatao.

Tous les lamas appartiennent aujourd'hui au culte réformé de Tsong-kaba, et le Tibet envoie pour résider en Chine des grands lamas ou incarnations secondaires de Fo. Tout me porte à croire que ces personnages ne sont pour le gouvernement chinois que des otages qu'il surveille de près. En Mongolie, le $_{\rm p.254}$ gouvernement chinois soutient de toutes ses forces la hiérarchie bouddhiste. C'est de la sorte qu'il réussit

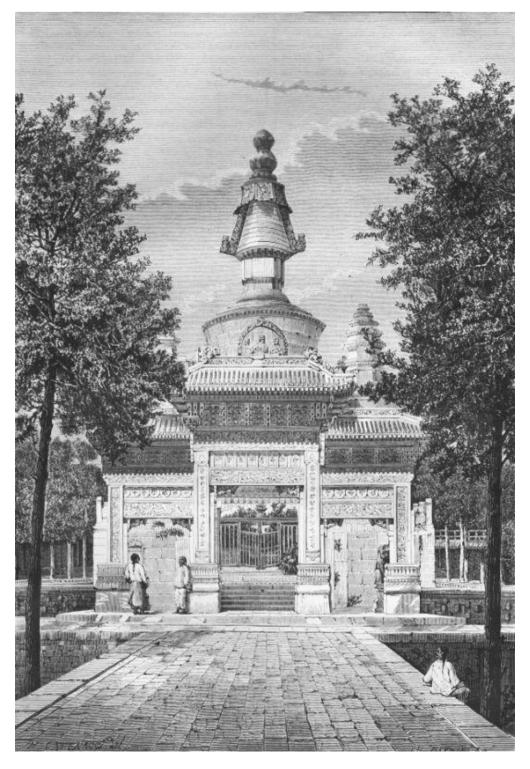
à se maintenir dans le pays et à paralyser la haine générale des Mongols contre les Chinois. En effet, les Mongols sont devenus de très fervents bouddhistes, et sous l'influence de leur culte ces rudes descendants de



94. Grande Muraille, à Tcha-tao.Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. Thomson.

Tchin-ginz-Khan, de Houlagou, de Couyouk, de Baïdjou, de Batou et de Mangou-Khan en sont réduits aujourd'hui à dire leur chapelet ou à garder leurs troupeaux dans la terre des herbes, eux dont les ancêtres avaient réuni sous leur domination la Chine, l'Asie centrale, l'Inde, la Perse, la Russie, la Pologne, la Hongrie, l'Arménie, la Géorgie, l'Egypte et la Syrie. On comprendra facilement que cette décadence de la race mongole ait la sanction du gouvernement chinois.

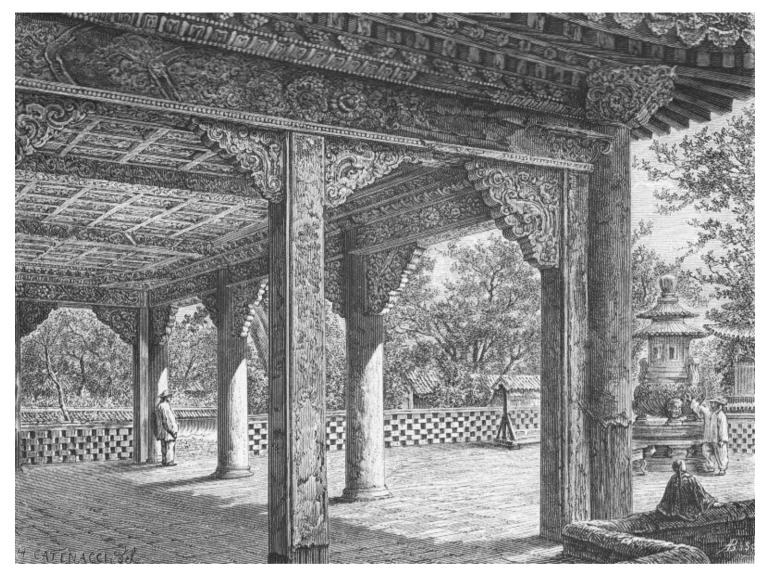
Les deux plus beaux monuments bouddhiques à Pékin sont, sans contredit, le Pe-ta-sse et le Yong-ho-kong, tous deux situés dans la ville tartare : le premier est un sthoupa qui contient des reliques du Bouddha ;



95. Sthoupa indien ou monument

élevé à la mémoire du premier grand lama venu à Pékin. Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie de M. Thomson.

l'empereur Koubilaï-Khan y fit ajouter des ornements magnifiques en 1271. Ce sthoupa a la plus grande analogie de forme avec les temples de l'Inde.



96. Dans le grand couvent des lamas.Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie de M. Thomson.

Le Yong-ho-kong, ancienne résidence de l'empereur Yong-cheng avant son avènement au trône, est remarquable par sa magnificence, son étendue et le nombre des bâtiments qui le composent. C'est là que réside le grand Lama ou Bouddha vivant. J'aurais voulu l'apercevoir coiffé de la tiare violette et drapé dans le peplum rouge qui distinguent les grades suprêmes du culte bouddhiste réformé; mais quand je l'aperçus, il était mis simplement comme un très haut fonctionnaire. Sa

personne n'était pas fort intéressante ; il n'en était pas de même de l'office religieux auquel j'assistai dans le temple. Les lamas, en effet, ont



97. Le grand Lama, à Pékin.Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

la crosse, la mitre, la dalmatique, la chape ou pluvial, l'office à deux chœurs, les exorcismes, l'encensoir, les bénédictions données en étendant la main droite sur la tête des fidèles, le chapelet, les processions. J'ai vu administrer l'absolution à des pèlerins : après s'être purifié par la prière et la méditation sur le parvis du temple, le pénitent était admis à l'autel, et là un lama lui marquait la poitrine d'un grand sceau de forme carrée portant des caractères sanscrits.



98. Bonzes ou prêtres bouddhistes du culte indien. Dessin de O. Mathieu, d'après une photographie de M. Thomson.



Les missions chrétiennes — Le P. Ricci — Dissensions regrettables — Les tombeaux des Pères Jésuites — Le P. Schall — État actuel des missions.

A juger simplement les religions ou les systèmes philosophiques dont j'ai parlé par leurs résultats, il est évident que ni religions ni philosophies n'ont civilisé la Chine comme le christianisme a civilisé l'Occident. Il faut donc admettre que c'est œuvre de charité que de porter l'évangile aux Chinois.

Il y a longtemps, comme je l'ai dit, que les missions chrétiennes se sont fixées en Chine; le monument le plus authentique de leur ancienneté est certainement l'inscription nestorienne trouvée en 1635 à Si-ngan-fou. Ce monument fut élevé en l'année 635 de Jésus-Christ, et les auteurs chinois en parlaient longtemps avant l'époque de sa découverte par nos missionnaires. Depuis lors, en 1307, Jean de Monte-Corvino fut créé par le Saint-Siège archevêque de Pékin. Clément V, par une lettre à ce vaillant apôtre, le plaçait à la tête de toutes les missions de Chine: une autre lettre du pape était en même temps adressée à Tamerlan pour l'exhorter à se faire chrétien et le remercier de la protection qu'il accordait aux catholiques.

Le successeur de Jean de Monte-Corvino comme archevêque de Pékin fut un Français, Nicolas, professeur de théologie à la Faculté de Paris.

Il serait intéressant de découvrir la sépulture de ces premiers pionniers de la civilisation occidentale, auxquels il fallait des années pour franchir les contrées comprises entre Rome et le siège de leur apostolat.

Après la découverte du cap de Bonne-Espérance en 1487, l'œuvre des missionnaires prit aussitôt quelque extension.

p.255 En 1590, le P. Mathieu Ricci fondait cette mission de Pékin qui, maintenant qu'on voit mieux que jamais les difficultés à vaincre, est considéré comme un des plus beaux titres de gloire de la Compagnie de Jésus.

Partis de la plus humble situation, les jésuites acquirent bientôt une influence réelle à Pékin et la gardèrent jusqu'au jour où la jalousie leur suscita des ennemis qui les attaquèrent devant l'empereur de la Chine. On les accusait à Rome de prêcher une religion de fantaisie. Quand on veut éclairer un malade dans l'obscurité, on n'approche de lui la lumière que peu à peu. En vertu de cet axiome, les jésuites, quitte à les supprimer plus tard, avaient laissé subsister chez les indigènes devenus chrétiens des pratiques et des doctrines philosophiques chinoises, qui n'étaient pas, suivant eux, absolument incompatibles avec l'esprit du christianisme. C'était une sorte de trait d'union qu'ils voulaient établir provisoirement entre les connaissances traditionnelles des Chinois et la lumière nouvelle qu'ils leur apportaient; car, ainsi que je l'ai déjà dit plus haut, les Chinois ont les plus grandes répugnances pour tout ce qui n'est pas la tradition nationale.

En un mot, les jésuites avaient compris la nécessité d'une transition.

Les dissensions qui se produisirent entre eux et les autres autorités catholiques firent le plus mauvais effet sur le gouvernement chinois. Il ne voulut plus bientôt garder près de lui que ceux d'entre les jésuites p.256 qui avaient des talents scientifiques spéciaux : les mathématiciens, les peintres, les astronomes, etc.

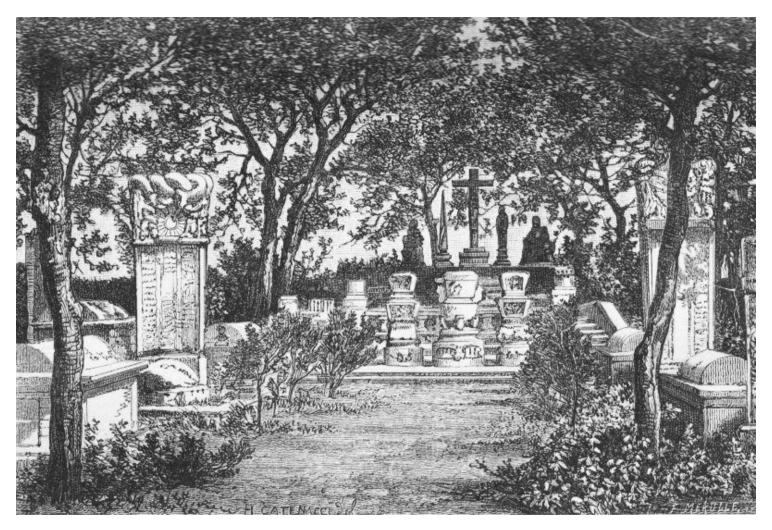
Ceux-ci du moins furent l'objet des plus grandes faveurs impériales, ainsi qu'en témoigne encore leur sépulture, située dans le cimetière de Cha-la-eurl, à très peu de distance de la porte Ping-tze-mène, à l'ouest de Pékin.

Parmi ces tombes on voit d'abord celle du P. Ricci, mort le 11 mai 1610 ; elle a la forme d'un demi-cylindre posé sur un piédestal carré, et devant elle est érigée une immense pierre où se trouvent gravés les décrets élogieux dont le P. Ricci avait été l'objet de la part de l'empereur.

La plus remarquable après celle-là est celle du P. Schall. J'ai déjà dit les honneurs que lui avait décernés le premier empereur de la dynastie tartare, pour ces services qu'il avait rendus comme directeur de

l'Observatoire de Pékin. Il fut anobli, lui et sa famille. Sa tombe a des proportions plus grandes. Avant 1860, des personnages de pierre tenant des chevaux agenouillés semblaient chargés de la veiller.

Pourquoi a-t-on détruit cette partie du tombeau en 1860 ?

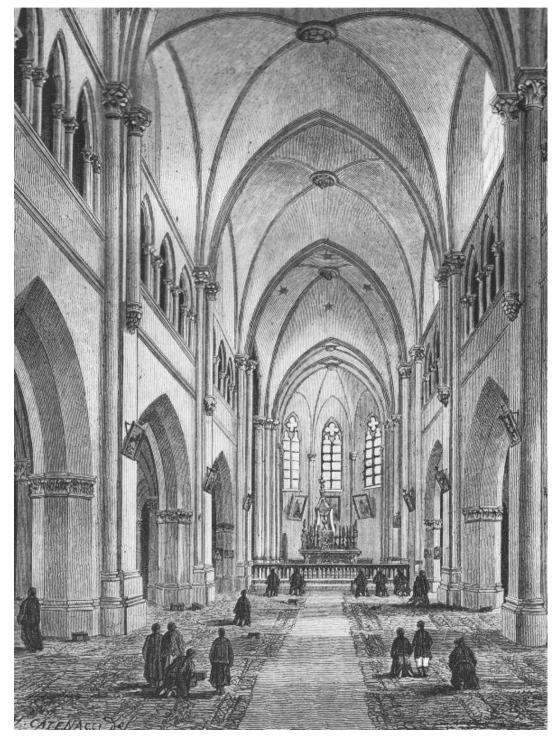


99. Sépultures des jésuites, à Pékin : Tombes du P. Ricci et du P. Schall.Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie du docteur Morache.

C'est par décret de l'empereur de la Chine que ces attributs païens se trouvaient là. Pourquoi s'être vengé sur la pierre de ce que les empereurs de la Chine avaient voulu honorer à leur manière un savant occidental ?

En 1844, la France, dans un traité, protégea officiellement la propagation de la foi, mais jusqu'en 1860 les missionnaires durent se cacher; plusieurs payèrent généreusement de la vie leur zèle apostolique. Après la guerre, la Mission de Pékin fut rétablie, ainsi que

celles des dix-huit provinces de la Chine. Ce qui restait de l'église de la Mission française, confiée par Louis XVI aux missionnaires de Saint-Vincent de Paul, fut détruit par un incendie en 1863 ou 1864. Depuis lors, s'élève sur le même emplacement l'église épiscopale de Pékin.



100. Chapelle épiscopale de Pékin. Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie de M. Thomson.

Actuellement, cinq cents missionnaires catholiques sont répandus en Chine pour propager l'évangile, mais toujours au milieu des difficultés soulevées par le gouvernement chinois. Il s'imagine à tort que les missionnaires sont des agents politiques français, et part de là pour les persécuter injustement. Que faire alors ? Ils s'adressent à la France ; et plus la France intervient, plus le gouvernement chinois persiste dans son erreur.

Si l'on s'est trompé, c'est en 1844. Aujourd'hui, il est trop tard pour reculer. Le traité de 1860 a été signé ; il y va de la vie et des biens de cinq cent mille chrétiens qu'il soit exécuté.

Ne serait-ce qu'au point de vue de l'humanité, la France doit donc, selon nous, maintenir ce qu'elle a fait, et s'efforcer de bien convaincre la cour de Pékin qu'elle ne renoncera jamais, quoi qu'il arrive, à la protection désintéressée du christianisme dans l'extrême Orient.

